

MANIOC.org

Conseil général de la Guyane



Comes meus et

Nouvel va de
Cano

Nouvel va de bon cano

ARCHIVES DEPARTEMENTALES

DE LA GUYANE

N° D'INVENTAIRE: 1208 7407

COTE: 8° Res 91(2)

800047 34

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

DE LA GUYANE

N° D'INVENTAIRE:

COTE:

VOYAGES
DE
FRANÇOIS COREAL
AUX
INDES OCCIDENTALES,
CONTENANT

Ce qu'il y a vû de plus remarquable pendant son
séjour depuis 1666. julqu'en 1697.

TRADUITS DE L'ESPAGNOL.

~~A V E C~~
*de la Guiane de Walter Raleigh, & le Voyage
de Narbrough à la Mer du Sud par le Détroit
de Magellan, &c.*

NOUVELLE EDITION,

Revuë, corrigée, & augmentée d'une nouvelle Découvertes
des Indes Méridionales & des Terres Australes,
enrichie de figures.

TOME SECONDE.



A PARIS, Place de Sorbonne,
Chez ANDRE' CAILLEAU, au coin de la rue
des Maçons, à Saint André.

M D C C X X I I .

Avec Approbation & Privilege du Roy.
MANIOC.org
Conseil general de la Guyane

VOYAGES

DE

FRANÇOIS CORNEILLE

AUX

DES OCCIDENTALES

CONTIENNANT

le détail de ses voyages pendant son
séjour dans l'Inde, l'Inde-Chine, le Japon, etc.

Traduits de l'Espagnol.

PAR M. DE LA MOTTE
de la Guise de la Cour de France, &c.
de la Bibliothèque de la Cour de France, par le Baron
de Magellan, &c.

NOUVELLE ÉDITION.

avec une notice & un supplément d'une nouvelle découverte
des Indes Méridionales et des Terres Australes,
extraite de l'ouvrage.

TOME SECOND.



A PARIS, chez la Citoyenne, Place de Sorbonne,
chez ANTOINE, Libraire, au coin de la rue
des Mathurins, à Saint André.

M D C C X X I I

chez la Citoyenne, Libraire, au coin de la rue



RELATION
DE LA
GUIANE,

*Du Lac de Parimé, & des Provinces
d'Emeria, d'Arromaia & d'Ama-
paia, decouvertes par le Chevalier
WALTER RALEIGH.*



Nous sortîmes des ports d'An-
gleterre le 6. Fevrier 1595.
& le 9. nous nous trouvâmes
à la vue des Côtes d'Espagne.
Le 17. nous arrivâmes à *Fuerta ventura*
l'une des *Canaries*, où nous nous ra-
fraichîmes d'eau, de bois & de vivres,
& nous y arrêtâmes pendant trois ou
quatre jours. Nous sillames ensuite
vers la *Grande Canarie* & de là à *Te-
neriffa*, où nous attendîmes le Capi-
taine *Preston* & son Vaisseau, avec
lequel nous devons faire route de con-

ferve : mais après l'avoir attendu en vain sept ou huit jours , nous résolûmes de faire voile vers la *Trinidad*. Nous n'avions pour compagnie qu'une Barque commandée par le Capitaine *Crosses* ; aiant perdu de vûe à la hauteur des Côtes d'*Espagne* une Fregate de *Plymouth* , qui devoit faire le voiage avec nous.

Le 23. *Mars* , nous arrivâmes à la *Trinidad* ou la *Trinité* , & jettâmes l'ancre à la pointe de *Curiapan* ; c'est ce que les *Espagnols* ont appelé *Punta de Gallo*. Cette pointe est à 8. Degrez de hauteur. Nous nous y arrê tâmes quatre ou cinq jours , sans pouvoir entrer dans la moindre liaison avec les *Espagnols* & les *Indiens*. Nous vîmes bien des feux sur la Côte , en sillant de *Carao* à *Punta de Gallo* ; mais les *Indiens* n'osèrent jamais venir à nous , tant ils craignoient les *Espagnols*. Pour moi , malgré cela , je me fis mener à terre , pour mieux reconnoître cette Isle : mais au bout de quelques jours , voyant qu'il n'y avoit rien à faire là , nous fîmes route au Nord-Est de *Curiapan* , pour gagner la hauteur de *Puerto de los Hispaniolos* , que les *Indiens* nommoient autrefois *Concorobia* ;

mais auparavant je fis mon possible pour avoir quelque entretien avec les Naturels du País, & pour reconnoître les rivieres & les havres de cette terre.

De *Curapan* nous allâmes à un endroit que les *Indiens* nomment *Parico*. Nous y trouvâmes de fort bonne eau, mais point de monde. De là nous allâmes à un lieu nommé *Piche*. Les *Espagnols* l'appellent *Tierra de Bray*. Nous y trouvâmes plusieurs petits ruisseaux d'eau douce & une eau salée ou somache, qui nous parut une riviere. Nous vîmes des huitres sur les branches des arbres qui bordent cette eau. Il y en avoit en quantité, & nous n'eûmes pas la peine de les saler, car elles sont naturellement salées & de fort bon goût. Toutes les huitres de cette Isle se cueillent, pour ainsi dire, sur des arbres de certaine espece. On ne les prend pas à terre, comme on fait ailleurs, & ce n'est pas en ce seul endroit des *Indes Occidentales*, que les huitres montent ainsi le long des arbres. Thevet a donné dans sa *France Antarctique* la Description des Arbres auxquels les huitres s'attachent. On en trouve aussi dans la *Guiane*.

On trouve à *Tierra de Bray* une sorte de gaudron excellent. Nous en fîmes l'essay & vîmes par experience qu'il est incomparablement meilleur que celui qu'on tire du Nord : car il ne se fond pas au Soleil , & par consequent il ne peut qu'être fort utile pour les vaisseaux que l'on envoïe dans les Pais Méridionaux. De-là nous allâmes à *Anna-Perima* & passâmes *Rio-Carone*.

La *Trinidad* est faite comme la houlette d'un Berger : Le Nord de l'Isle est un Pais élevé. Le terroir est fort bon , propre à des plantations de sucre , de gingembre , de tabac &c. Il y a diverses sortes d'Animaux , beaucoup de cochons sauvages , de poissons , d'oiseaux , quantité de fruits. Il y a du Maïz & de la cassave , des racines ordinaires & généralement tout ce que les *Indes Occidentales* produisent. Des Espagnols m'ont avoué qu'il se trouve de l'or dans les rivieres de cette Isle ; mais c'est peu de chose en comparaison du continent , qui est le Magazin , de leurs richesses. Les Habitans apelloient cette Isle *Cairi* : mais les Insulaires des differens lieux avoient tous un nom different. Ceux de *Parico*

s'appelloient *Jaios*, ceux de *Punta-Carao*, *Arvacas*, ceux d'entre *Carao* & *Cariadan*, *Salvojos*, ceux d'entre *Carao* & *Punta-Galera*, *Nepojos* &c.

Lorsque nous fûmes descendus à terre près de *Puerto de los Hispaniols*, nous trouvâmes une troupe d'*Espagnols* qui faisoient garde sur la Côte. Ils nous inviterent d'aprocher & nous firent divers signes d'amitié. J'envoïai le Capitaine *Widdon* pour leur parler. Il sembloit que cette Nation vouloit entrer en Commerce avec nous & nous traiter veritablement en amis, mais je croi qu'on n'en usoit ainsi qu'à cause qu'on se défoit de ses propres forces & non par une veritable amitié. Le même jour sur le soir deux *Indiens* se mirent dans un petit Canot, & se deroberent des *Espagnols* pour se rendre à nous. L'un de ces *Indiens* étoit un *Cacique* de l'Isle, nommé *Camiman*. Il nous instruisit du nombre & des forces des *Espagnols*, & de la distance de la Ville ou Colonie de l'Isle.

Pendant que nous étions à *Puerto de los Hispaniols*, quelques-uns d'entr'eux nous vinrent trouver, pour nous acheter de la toile & diverses autres choses dont ils avoient besoin : mais ils

avoient plus d'envie de reconnoître nos forces & d'examiner nos vaisseaux, que de faire quelque trafic. Nous les traitâmes du mieux qu'il nous fut possible, & je tâchai sur tout de prendre connoissance par leur moïen de la Terre Ferme du voisinage, principalement de la *Guiane*. Je croi qu'ils nous aprirent à peu près tout ce qu'ils en pouvoient sçavoir; parce que je fis boire un peu cette soldatesque, qui n'avoit point bû de vin depuis fort long-tems, & qui s'en donna pour lors au cœur joie. Ce fut au milieu de cette joie, qu'ils nous firent valoir la *Guiane* & les richesses, & qu'ils nous en dirent la route, par où il falloit passer &c. Pour moi je dissimulai mes vûes & ne fis pas le moindre semblant d'avoir envie d'aller de ce côté-là. Je leur fis même entendre que je n'avois touché à la *Trinité*, que pour prendre des rafraichissemens pour la Colonie *Angloise* que j'avois laissée à la *Virginie*.

Deux raisons m'engagerent à faire à la *Trinité* plus de séjour qu'il ne sembloit nécessaire. Premièrement je voulois me venger de *Don Antonio Berreo*, qui l'année d'au paravant avoit enlevé,

contre la bonne foi donnée , huit hommes au Capitaine *Widdon* ; & d'ailleurs je tirois de l'avantage de mon séjour , en ce que je m'instruisois mieux sur l'état de la *Guiane* ; que je prenois connoissance des Côtes , des rivieres & des chemins de cette grande Province ; que je découvrois ce qui en avoit fait manquer la Conquête à *Don Antonio Berreo*, & que j'apprenois comment il se proposoit de renouveler son dessein. Cependant un autre *Cacique* des parties Septentrionales de l'Isle, m'aprit que *Berreo* faisoit lever des soldats à la *Marguerite* & à *Cumana*, pour nous surprendre , s'il étoit possible. Il avoit même défendu sous peine de la vie aux *Indiens* , d'avoir aucun Commerce avec nous , & fait mourir à cause de cela quatre d'entr'eux , ainsi que je l'appris depuis ; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'en vint de nuit à notre bord se plaindre de la cruauté des *Espagnols* , & sur tout de *Berreo* , qui avoit partagé l'Isle à sa milice , pour en mieux faire le theatre de sa fureur. Ils ajoutèrent qu'il avoit fait esclaves tous les vieux *Caciques* , qu'il les tenoit misérablement enchaînés tout nuds , & faisoit dégoûter de tems

en tems du lard bouillant sur ces misérables. Ce n'étoit pas le seul tourment qu'il exerçoit sur ses captifs, ainsi que je l'appris dans la suite. Après la prise de *Saint Joseph*, je trouvai cinq de ces *Caciques* ou Seigneurs de l'Isle presque morts de faim dans les chaînes & dans les tourmens. Tout cela me déterminâ à me jeter à la faveur de la nuit sur le Corps de garde. Je fis prendre les devans au Capitaine *Calfield*, avec soixante soldats, & je le suivis avec quarante. Nous attaquâmes tous ensemble *Saint Joseph*, & à peine eûmes nous tiré quelques coups, que la Place se rendit. Nous rendîmes la liberté aux habitans & ne retînmes que *Berreo* & ses gens. Ensuite nous mîmes le feu à *Saint Joseph* en présence des *Indiens*.

Le jour de cette expedition *George Gifford* & *Keymis* arriverent avec leurs vaisseaux. Nous concertâmes tous ensemble notre projet, & j'assemblai tous les *Caciques* ennemis jurés des *Espagnols*; (car il y en avoit d'autres, qui par haine pour les Insulaires, ou parce qu'il étoient en guerre entr'eux avoient introduit *Berreo* dans l'Isle.) Je leur dis par mon interprête *Indien*,

que j'étois serviteur d'une Reine très-puissante dans le Nord, & que cette Reine avoit plus de *Caciques* sous sa domination qu'on ne voioit d'arbres dans leur Isle. „ Cette Princesse, ajoutai-je, est ennemie des *Espagnols*, „ à cause de leur tyrannie. Elle en a „ délivré tous les Peuples ses voisins, „ & afranchi de leur joug les parties „ Septentrionales du Monde. S. M. „ m'a envoié pour vous délivrer de ce „ joug, & pour défendre votre Patrie „ & la *Guiane* contre leur usurpation. „ Après cela je leur presentai le portrait de la Reine d'*Angleterre* (Elizabeth) Ils l'admirerent & le baisèrent. J'eus même beaucoup de peine à les empêcher d'en venir à l'adoration. J'emploiai dans la suite de mon expedition un pareil moïen pour établir la renommée de S. Majesté chez les Peuples que je traversai pour aller à la *Guiane*, & j'y réûffis si bien, qu'ils la connoissent encore aujourd'hui sous le nom d'*Ezrabet a Cassipuna Aquererwuna*. Cela veut dire, *Elizabeth Cacique Souveraine, C. ef tres-puissant*.

Après cela nous quittâmes *Puerto de los Hispaniolos* & retournâmes à *Curiapan* avec *Berreo* notre prisonnier,

que je questionnai sur la *Guiane*. Il me dit ce qu'il en sçavoit, ou du moins en fit le semblant. Ce *Don Antonio de Berreo* étoit un Gentilhomme de bonne Maison, qui avoit servi long-tems son Roi à *Naples*, à *Milan* & dans les *Pais-Bas* &c. A sa cruauté près, il me paroissoit homme de merite & de valeur, fidele à son Prince, courageux & bon sujet. J'en usai honnêtement à son égard & le traitai en Gentilhomme.

J'avois envoyé l'année d'auparavant le Capitaine *Widdon* pour prendre connoissance de la *Guiane* & me preparer ainsi le chemin de la découverte, puisque c'étoit-là l'unique but de mon expedition : mais il se trouva que les informations données pour lors étoient infiniment differentes de la verité. Il s'en faut de six-cent milles d'*Angleterre* que ce Pais ne soit aussi voisin de la mer qu'on me l'avoit dit alors, & c'est ce que *D. Berreo* me confirma. Cela m'obligea de cacher mon entreprise à mes gens, parce que la difficulté auroit pû les dégoûter. Le retardement du Capitaine *Preston* nous fit aussi beaucoup de tort. Nous lui avions promis de l'attendre un mois, & il y avoit déjà long-tems que ce mois étoit expiré. S'il

avoit été avec nous , ou si seulement il étoit arrivé une quinzaine de jours avant le débordement des rivieres , nous aurions peut-être pénétré jusqu'à la fameuse ville de *Manoa* , ou du moins jusqu'à quelques habitations considérables du Pais , & nous aurions fait un voyage d'or. Il est certain qu'il y a infiniment plus de profit à attendre d'un tel voyage , que *Cortez* n'en a eu au *Mexique* & *François Pizarre* au *Perou* , quoique l'un & l'autre aient conquis deux vastes Etats. Celui donc qui entreprendra la Conquête de la *Guiane* (j'entens sous ce nom tout l'interieur de l'*Amerique Meridionale* suivant le cours de l'*Oronoque* & de l'*Amazonie*) possedera plus d'or & regnera sur plus de Peuples , que ni le Roi d'*Espagne* , ni l'Empereur des *Turcs*.

Ceci paroît incroyable ; mais je vais démontrer la verité de ce que j'avance & faire voir que ces Terres que nous ne connoissons pas, renferment des trésors immenses & nourrissent une infinité de Peuples. Les Princes qui y regnent sont issus des puissans *Tucas* du *Perou* , si connus & si renommés dans les Histoires Espagnoles à cause de leur magnificence & de leurs richesses. Pe-

dro de Cieca, François Lopez, Garcilasso de la Vega & quelques autres nous disent des choses presque incroyables de leur Gouvernement, de leurs Conquêtes, des merveilleux Batimens qu'ils firent faire, de l'industrie de leurs Peuples &c. Le dernier de ces *Yncas* fut *Atabalipa* fils de *Guainacapac*. Ils étoient trois freres fils de ce *Guainacapac*. *Atabalipa* perit misérablement par les mains de François Pizarre, après qu'il eut fait lui-même perir son frere *Guascar*. Le troisiéme échapa des cruautés de ce Conquerant, & sortit du *Perou* avec une armée de quelques milliers d'hommes qu'il accrut de quantité d'*Indiens* qu'on appelle *Orejones*. Il s'établit avec le secours de tous ces *Indiens* dans cette étendue de terres que les deux grands Fleuves des *Amazones* & du *Maragnon* renferment.

Tout cet Etat, que nous appellerons *Guiane*, est à l'Orient du *Perou*, sous la Ligne Equinoctiale, & possède incomparablement plus d'or, que la plus riche province du *Perou*. On assure même qu'il y a des villes beaucoup plus florissantes que ne le furent jamais celles du *Perou* dans la plus grande prospérité des *Yncas*; que l'on y suit les

Loix & le Gouvernement de ces *Incas*; que la Religion de cet Etat est l'ancienne Religion du *Perou*; qu'il y a enfin mêmes mœurs & mêmes coutumes. Quelques Espagnols m'ont aussi raconté des choses fort merveilleuses de la ville de *Manoa* connue chez eux sous le nom d'*El Dorado*, & qu'ils disoient avoir vûë. Ils assuroient qu'elle surpasse de beaucoup en grandeur & en richesses toutes les Villes que leur Nation a conquise dans le vieux & dans le nouveau Monde. Cette ville est située sur un Lac d'eau salée, qu'on peut appeler une Mer, puisqu'il a deux cent lieues de longueur. Si tout cela est véritable, il ne doit y avoir rien de comparable à cette Monarchie, qui nous est encore inconnue. Mais quand cet Etat ne surpasseroit pas le *Perou* par ses richesses, que ne seroit-il pas, à le regarder comme égal à ce dernier? Il ne faut, pour en être convaincu, que lire ce que *Lopez* a écrit de la somptuosité de *Guainacapas*. " Tous les
 „ Ustensiles de son Palais, dit *Lopez*
 „ tout ce qui seroit à la table, ou à
 „ la cuisine de ce Prince étoit d'or &
 „ d'argent. La moindre vaisselle étoit
 „ d'argent, excepté quelque peu de

„ cuivre. On voyoit en or pur dans
 „ la grande Sale de son Palais des sta-
 „ tuës d'une taille gigantesque. Tou-
 „ tes sortes d'oiseaux, de bêtes à qua-
 „ tre pieds, d'arbres, & de plantes
 „ s'y voïoient de même en or, & dans
 „ leur grandeur naturelle. On y voïoit
 „ encore des poissons de même metal,
 „ & tels absolument que les Lacs,
 „ les Mers & les Fleuves du *Percu* les
 „ produisent. Ce Prince ne se con-
 „ tenta pas de cela. Il voulut avoir
 „ des coffres, & des armoires d'or.
 „ La Nature ne produisoit rien dans
 „ ses Etats qu'il ne fit imiter en or
 „ par les orfèvres de *Cusco*. Mais il
 „ y avoit dans l'Isle de *Puna* quelque
 „ chose de plus précieux encore. C'é-
 „ toit un jardin entier d'or & d'argent.
 „ Arbres fleurs & herbes tout en étoit
 „ chose incroyable & qui ne s'étoit
 „ jamais vûë avant cela. *Guainaca-*
 „ *pac* avoit amassé dans *Cusco*, outre
 „ ces trésors immenses, une quantité
 „ prodigieuse d'or & d'argent qui n'é-
 „ toit pas mis en œuvre, &c. „ Il
 „ ajoute dans un autre endroit de son Hi-
 „ stoire, que *François Pizarre* fit peser
 „ tout l'or & tout l'argent d'*Atabalipa*
 „ qui tomba entre ses mains, & qu'on

trouva que l'argent montoit à cinquante-deux mille marcs, & l'or, à un million trois-cent six mille cinq-cent livres de poids. Cela paroît incroyable, mais cela ne l'est pourtant pas, si l'on considère à combien de millions montent les richesses que les *Espagnols* tirent tous les ans du *Pérou*, & qui servent au Roi d'*Espagne* à inquiéter les autres Princes de l'*Europe*. C'est à ces richesses qu'il doit son élévation. De pauvre petit Roi de *Castille* qu'il étoit autrefois, elles l'ont fait devenir en peu d'années un des plus grands Potentats de l'Univers. Ces trésors augmentent tous les jours ses forces & nourrissent son ambition, pendant que les autres Souverains perdent l'occasion qu'ils ont presque en main pour s'enrichir à leur tour.

○ Nous restâmes quatre jours à l'*Oromque* & vingt jours après nous partîmes & laissâmes nos vaisseaux à *Curiapan-Juan Martinez* Maître de l'Artillerie à *Ordaco* découvrit le premier *Mansa*. On voit à la Chancellerie de *St. Juan de Puerto-Rico* quel succès eut son entreprise. *Berreo* en avoit une copie, qui lui fit esperer de réüssir dans ses recherches. *Orellane*, qui entreprit

la decouverte de la *Guiane*, & qui descendit le grand Fleuve des *Amazones*, se flata aussi de l'esperance de conquerir *Manoa*, mais il mourut de maladie, chagrin d'avoir manqué son entreprise, à la *Marguerite*, ou aux *Caracas*. Ses vaisseaux furent dispersés par la tempête & l'entreprise échoïa.

Diego d'Ordaca poursuivit le même dessein, & partit d'*Espagne* avec six cent soldats & trente chevaux, qu'il embarqua pour aller faire cette illustre decouverte : mais à peine fut-il arrivé sur les Côtes de la *Guiane*, qu'il fut tué dans une émotion de ses gens. Sa Flote se dissipa & perit miserablement. A l'égard de *Juan Martinez*, voici comment il penetra si avant dans le Pais. *Ordaca* aiant ancré devant le havre de *Morequito*, le feu prit à la provision de poudre, par la négligence, à ce que l'on prétendoit, de *Martinez*, qui en avoit la garde. On le condamna à la mort, mais les soldats qui l'aimoient firent changer la peine de mort en celle d'être abandonné seul dans un canot, à la merci des vents & des flots, sans vivres & avec ses seules armes. Ce canot fut emporté par

le courant & trouvé flotant par quelques Sauvages de la *Guiane*, qui n'avoient jamais vû de Chrétiens. Ils promenerent *Martinez* de côté & d'autre, pour le faire voir comme une merveille, & le menerent ensuite à *Manoa*, qui est la Capitale de l'Empire des *Incas*. Le Roi qui le vit, le reconnut d'abord pour être Chrétien & *Espagnol*; car il n'y avoit pas encore long-tems que ses freres *Guaspar* & *Atabalipa* étoient morts, & que *Pizarre* avoit détruit leur Empire. Il reçut assés bien *Martinez*, quoiqu'il n'eût pas oublié ses ressentimens & ce qu'il devoit à la cruauté des *Espagnols*. *Martinez* demeura sept mois à *Manoa*, mais il ne lui étoit pas permis de sortir de la ville, ni d'aller nulle part sans garde & sans avoir les yeux couverts: car on avoit la précaution de les lui couvrir lors qu'il sortoit. Au bout de sept mois, *Martinez* commençant d'entendre la langue du País, le Roi lui donna le choix de s'en retourner dans sa patrie, ou d'achever sa vie à *Manoa* auprès de lui. *Martinez* préfera de s'en retourner, & le Roi le fit escorter par ses gens jusqu'au Fleuve de l'*Orenoque*, vers la Côte de la

Guiane, & lui donna quantité d'or. Lors qu'il fut arrivé à l'embouchure du Fleuve, les *Indiens* de la frontière & les *Orenoco*, oni lui enleverent toutes les richesses, sans lui en laisser autre chose que deux Bouteilles remplies d'or; parce qu'ils crurent que c'étoit la boisson de *Martinez*. Il fit dans un canot tout le long de l'*Orenoque* vers son embouchure & de là jusqu'à la *Trinité*, d'où il alla ensuite à *San-Juan* de *Puerto-Rico*. Il y demeura long-tems & voulut passer ensuite en *Espagne*; mais il mourut à *Puerto-Rico*. Etant à l'article de la mort & sans esperance de recouvrer la santé, après avoir reçu l'Extreme-Onction, il se fit apporter son or & la relation de ses voïages. Il donna l'or à l'Eglise & ordonna qu'il fut destiné à fonder des Messes pour le repos de son ame. *Martinez* fut le premier, qui, au raport de *Berreo*, découvrit *Manoa*, qu'il surnomma *El Dorado*.

Les Peuples de la *Guiane* aiment extrêmement à boire, & s'enyvrent volontiers de leur *Onicou*. Lors qu'il y a parmi eux quelque Fête solemnelle, où le Roi assiste, voici ce qui se pratique. Ceux qui veulent être ad-

mis à faire la débauche avec lui, sont dépouillés & se présentent tout nus à sa Majesté. On les oint de baume depuis les pieds jusqu'à la tête, après cela on leur souffle sur tout le corps avec un tuyau de la poudre d'or. Ils passent souvent les huit jours tout de suite à boire. *Martinez* nomma la ville *El Dorado*, à cause de la grande quantité d'or qu'il y vit. Leurs Idoles étoient d'or massif, & même leurs armes.

Pedro d'Orsua Gentilhomme de *Navarre* chercha aussi à pénétrer dans la *Guiane* par le *Perou*. Il s'embarqua sur la rivière d'*Oja*, qui a son cours au Sud vers *Quito*, & va porter ses eaux dans l'*Amazonie*. *Orsua* la suivit & traversa le Pays des *Moteiones*. Cet *Orsua* avoit parmi ses gens un homme de peu de naissance nommé *Aguiri*. Celui-ci voyant les gens d'*Orsua* consumés de faim, de fatigue & de misère, & qu'au bout de plusieurs mois on n'avoit encore pû trouver de chemin par l'*Amazonie*, excita la rébellion parmi eux, & se fit chef des rebelles, après avoir fait mourir *Orsua* & tous ceux de son parti. Ce misérable avoit conçu le projet de s'emparer de la *Guiane* &

du *Perou*, & même de toutes les *Indes Occidentales*, dont il vouloit effaiër de devenir le Souverain. Avec sept cens soldats, qui dépendoient entierement de lui, & qui lui promirent d'attirer beaucoup de monde à son parti, il se promettoit de s'emparer des villes & des forces du *Perou*; mais il ne pût trouver ni la route de la *Guiane* par l'*Amazone*, ni le moïen de s'en retourner au *Perou*. Il fut obligé de marcher avec ses gens le long du rivage de ce grand Fleuve avec beaucoup de peine & de fatigue, jusqu'à la *Marguerite*, qui est au Nord de *Puerto-tyranno*. Cet endroit a reçu son nom des cruautés d'*Aguisri*, qui tua là *Don Juan de Villa Andrada*, Gouverneur de la *Marguerite* & pere de *Don Juan Sarmiento*. Il y exerça plusieurs autres cruautés, de même qu'à *Cumana*, à la Côte de *Caracas* & dans la Province de *Venezuela*. Il alla ensuite piller & saccager *Sainte Marthe*. Son dessein étoit de passer dans la *Nouvelle Grenade*, d'y traiter de même *Pampelune*, *Merida*, * *Langerita* &c. & d'envahir ensuite le *Perou*, mais il fut entierement défait dans la *Nouvelle Grenade*, & ne trouvant aucun moïen

* Ou la *Grita*.

d'échaper, il massacra de rage ses propres enfans, en leur disant : *Puisque je n'ai pû vous faire Princes, je ne souffrirai pas non plus que vous deveniés les esclaves des Espagnols après ma mort, & qu'on vous appelle enfans d'un traître & d'un tyran.* Telle fut la fin des entreprises d'Orellana, d'Ordaca, de Martinez, d'Orsua & d'Aguiri.

Feronimo Ortal de Saragosse, qui tenta le même dessein par mer avec 130. soldats, fut traversé dans son projet par les Courans qu'il y a sur la Côte de *Paria* qui le porterent à *Saint Miguel de Nviri*. *Don Pedro de Silva* Portugais de la Maison de Silva; voulut aussi penetrer dans le Pais, par le Fleuve des *Amazones*; mais il eut le malheur d'être entièrement défait par les habitans de ces Terres, & tout son monde y perit, excepté deux hommes, qui porterent en *Espagne* la nouvelle de leur desastre.

Pedro Hernandez de Serpa débarqua à *Cumana* & prit ensuite par terre la route de l'*Orenoque*, où les *Indiens* de ce quartier-là, nommés *Wikiri*, le combattirent, & il n'échapa que dix-huit Espagnols. Lorsque le Capitaine *Preston* prit & pilla *San fago de Leon*, il y fit prisonnier un de ces dix-huit qui ré-

chaperent de la défaite de *Pedro Hernandez de Serpa*. Ce prisonnier aprit à *Preston* la grande opinion que ces Compatriotes avoient des richesses de la *Guiane* & d'*El Dorado*. Un autre Espagnol nous raconta que *Berreó*, lorsqu'il revint des Côtes de la *Guiane*, emporta avec lui quarante plaques d'or pur, plusieurs armes des habitans de ces quartiers là, qui étoient du même metal, des plumes travaillées avec de l'or, & quantité d'autres choses également rares & curieuses.

Gonzales Ximenes de Casada, un de ceux qui contribuerent le plus à la Conquête de la *Nouvelle Grenade*, chercha à penetrer dans ces terres, par la riviere * *Pampamena* près de *Quito* dans le *Perou*, & qui court deux cens lieues au Sud-Est, jusqu'à ce qu'elle se jette dans l'*Amazone*. Mais après avoir fait de grands frais & pris une peine extrême pour réüssir dans la découverte, il falut s'en retourner sans rien faire. Ce *Gonzales de Casada* donnant sa fille en mariage à *Berreó* lui fit promettre par serment, qu'il poursuivroit jusqu'au dernier moment de sa vie le projet de découvrir & conquerir la *Guiane*, &

* Ou *Paianano*, qui se jette dans l'*Agnarica*.

*Berre*o m'a juré que cette entreprise lui coûtoit au moins trois-cent mille ducats d'or, sans qu'il lui eut été possible de penetrer aussi avant que moi, qui n'avois qu'une poignée de monde. *Berre*o chercha la riviere de *Cassanar*, qui se jette dans celle de *Pato*. *Pato* se jette dans *Meta* & *Meta* dans *Baraquan* connuë sous le nom d'*Oronocco*. Il courut plus de quinze-cent de nos milles sans trouver aucun passage, ou sans pouvoir y penetrer.

*Berre*o prit sa route par le nouveau Royaume de *Grenade* où les biens de sa femme étoient. Il avoit à sa suite sept-cent chevaux, & beaucoup d'esclaves *Indiens* des deux sexes. Sa Majesté verra dans la Carte de ces Païs, à laquelle je travaille, le cours des rivieres, qui sont fort entrelassées les unes dans les autres; la route de *Don Gonzalez de Casada*; la mienne & celle de *Berre*o &c. Elle y verra le gisement des Côtes. Les *François* ont aussi cherché à découvrir ces terres, mais il n'y a rien à craindre de leur part, parce qu'ils ne prennent pas la bonne route. (Cependant il n'y a pas de Nation plus en état que les *François* de penetrer dans la *Guiane*, à cause de l'Isle de *Caiene* &c.

du Cap de Nord où ils se sont établis. Les Hollandois ont la même facilité par les établissemens d'Esquibe & de Surinam.) On m'a assuré, avant mon départ d'Angleterre, que l'Amiral Villiers se préparoit à aller à la riviere des *Amazones*, où les Français vont souvent faire des voïages pour avoir de l'or, & j'ai parlé moi même à un Capitaine François, qui en venoit. Il est bien sûr qu'on ne scauroit découvrir la *Guiane* de ce côté là, mais cependant il vient beaucoup d'or des rivieres d'enhaut qui courent au Sud & au Sud-est & se jettent dans l'*Amazone*.

Les *Indiens* de la *Trinité*, & ceux de la *Dominique* ont aussi beaucoup d'or, que les uns & les autres tirent de la *Guiane*, ainsi que ceux de *Paria*, de *Turcaris*, de *Chochi*, les *Apotomos*, les *Cumanogotos*, tous ceux de *Venezuela*, de *Manicapana*, les *Caribes* de *Guanipa*, les *Assawaies*, les *Coacas* &c. Tous ces peuples portent des plaques & des colliers d'or, dont la source est dans la *Guiane*; & si ceux qui trafiquent à l'*Amazone* en reviennent toujours avec beaucoup d'or, ce n'est qu'à cause que les *Indiens* de ce Fleuve le tirent de l'intérieur des terres qui
sont

sont au-dessus du Fleuve, & s'étendent au-de-là des côtes de l'*Amerique*, qui sont vis-à-vis de la *Trinité*. C'est cette étendue de Pais que nous appellons *Guiane*, ainsi que je l'ai déjà dit.

A propos de l'*Amazone*, je me suis informé dans mes Voyages, à ceux qui ont reconnu avant moi les terres & les rivieres qu'il y a entre l'*Oronoco* & l'*Amazone*, si tout ce qu'on disoit des prétendues femmes guerrieres, qui habitent de ce côté-là, étoit veritable. Voici le raport que m'en a fait un *Cacique*. Ces femmes habitent au Sud de la riviere dans la Province de *Topango*. Leurs principales forces sont dans des Isles, à soixante lieues de l'embouchure. Ces femmes ne viennent visiter leurs maris qu'une fois l'année & pendant un mois. (*Il y a grande apparence que le Cacique vouloit en faire accroire à l'Auteur, puisqu'aucune autre relation ne parle de ces prétendues Amazones. D'autre côté on peut regarder comme de vraies Amazones toutes les femmes de l'Amerique; puisqu'elles ne sont gueres moins guerrieres que leurs maris.*)

Pour revenir à *Berreco*, il suivit comme je l'ai déjà dit, la riviere de *Cas-*

Janar, laquelle a sa source dans les montagnes qui sont près de *Tunia*. De ces mêmes Montagnes sort la riviere de *Pato*. L'une & l'autre se jettent dans celle de *Meta*. Celle-ci sort des Montagnes voisines de *Pampelune*. Le *Meta* & la *Guaiare*, qui vient des Montagnes de *Timana*, se jettent dans le *Barraquan* & y perdent leurs eaux & leur nom. Le *Barraquan* perd aussi le sien, après avoir coulé quelque tems, & prend celui de l'*Oronoco*. Le *Rio grande* prend son cours de l'autre côté de *Timana* & se va jeter dans la mer près de *Sainte Marthe*. Lorsque *Berre* eut passé la *Cassanar* il vint à *Meta*, & faisant marcher ses gens le long du rivage, il les conduisit au *Barraquan*; mais la rapidité du Fleuve, les sables & les rochers qu'on y trouve, firent échoüer une partie de ses barques & perir beaucoup de monde. Il erra avec ses gens une année entiere autour de cette riviere, sans pouvoir trouver le chemin de la *Guiane*, & il arriva enfin à l'extremité d'*Amapaia* qu'il traversa. La riviere de *Charles* borna sa course.

Ceux d'*Amapaia* vantent beaucoup la *Guiane*. Il y a aussi quantité d'or

chez eux, au raport de *Berreo* & des *Indiens* de la *Guiane* que j'ai vûs. L'*Amapaia* est sur l'*Oronoco*. *Berreo* y perdit soixante de ses meilleurs soldats, & presque tous ses chevaux. Après avoir passé trois mois sans pouvoir rien faire avec les naturels du Païs, ils firent une espece de paix, & donnerent à *Berreo* cinq figures d'or pur & divers ouvrages curieux de la façon de ces *Indiens*. Ces curiosités ne cedoient en rien aux plus jolis ouvrages d'*Italie* & d'*Allemagne*, &c. suivant le témoignage de notre *Espagnol*, qui ne doutoit pas qu'on ne les admirât en *Espagne*. C'est en effet quelque chose d'admirable que l'industrie avec laquelle ces Peuples travaillent sans aucun instrument de fer, & sans les secours qui facilitent l'adresse de nos orfevres.

Les *Indiens* de l'*Amapaia*, qui donnerent à l'*Espagnol* l'or & les curiosités dont je parle, s'appellent *Anabas*, & habitent à douze milles de l'*Oronoco*. Il y en a huit-cent de-là jusqu'à l'embouchure du Fleuve. La Province d'*Amapaia* est basse & marécageuse. Ces marais, que les eaux du Fleuve forment lorsqu'elles débordent, contiennent des eaux roussâtres & mal-saines,

pleines de vers , de serpens & d'autres Insectes. Les *Espagnols* , qui ne connoissoient pas le danger qu'il y avoit à faire usage de ces eaux , en eurent des dissenteries fâcheuses. Leurs chevaux en furent empoisonnés , & dans six mois de séjour , il ne leur resta plus que six-vingt hommes , presque point de chevaux & point du tout de bétail. *Berreó* , qui s'étoit flaté de trouver la *Guiane* plus près qu'elle n'étoit , se trompa d'environ trois cent trente lieües dans son compte : Ainsi & lui & ses gens se trouverent bien-tôt exposés dans ces terres inconnües à la faim , à la disette & aux maladies.

Les *Indiens* de ces quartiers là , qui connoissent le danger des eaux rousses , dont j'ai parlé , ne laissent pas de s'en servir , parce qu'ils le previennent en n'en prenant que quand le Soleil est à sa plus haute élévation sur l'Horizon. En tout autre tems elles sont mal-saines , & sur tout elles sont fort pernicieuses à minuit. Plusieurs rivieres de ce Pais-là ont aussi des qualités tres-nuisibles. *Berreó* partit d'*Amapaia* au commencement de l'été , pour essäier d'entrer en *Guiane* par la frontiere du Midi ; mais ses éforts furent inutiles. De hau-

tes montagnes inaccessibles, qui s'étendent à l'Orient de l'*Oronoco* jusqu'à *Quito* dans le *Perou*, lui fermerent le passage. Il auroit été impossible de transporter des vivres & des munitions à travers les precipices & les rochers, & de franchir les sommets de ces montagnes escarpées, couvertes de ronces, d'épines & de brossailles. Outre cela ses gens accablés de misere & de fatigue avoient à combattre des peuples feroces, ennemis jurés des *Espagnols*, dont les cruautés & l'avarice étoient connues chez ces *Indiens*. Il n'avoit point d'interprète pour se faire entendre, & les *Caciques* d'*Amapaia* avoient instruit ceux de la *Guiane* des desseins de *Berreco*. Ils avoient même prévenus les naturels du País contre l'*Espagnol*, en les avertissant qu'il cherchoit à subjuguier la *Guiane*, & reduire ces peuples sous la domination du Roi d'*Espagne*, pour s'emparer de leur or & de leurs richesses.

Berreco m'assura qu'il traversa dans sa route plusieurs rivieres considerables, qui vont toutes se jeter dans l'*Oronoco*. Il en comptoit pour le moins une centaine, dont, à ce qu'il disoit, la moins

dre ne cede pas à * *Rio-Grande*, qui passe entre le *Popayan* & la nouvelle *Grenade* : mais il ignoroit les noms & le cours de ces rivieres, parce que n'entendant pas les naturels du País, il ne pût leur faire aucune question là-dessus : & d'ailleurs notre *Espagnol* étoit si parfaitement ignorant, qu'il savoit à peine distinguer l'Orient de l'Occident. Cependant j'ai eu quelque connoissance de ces rivieres, soit par moi-même, ou par mes gens. Mon Interprète, qui étoit natif de la *Guiane* & savoit une partie des langages ou jargons de ces peuples, me servit beaucoup en cette occasion. Je fis chercher les plus âgés des Indiens & ceux qui avoient été souvent en courses, à la maniere de ces peuples. Je les interrogeai plusieurs fois, & j'acquis par ce moïen une connoissance assez exacte de toutes les rivieres & des provinces depuis la Mer du Nord jusqu'aux frontieres du *Perou*, & du Fleuve de l'*Oronoco* jusqu'à celui des *Amazones*. J'appris leur maniere de vivre & comment ils sont gouvernés par leurs *Caciques* &c. les guerres qu'ils ont entr'eux & leurs alliances : car

* Il y a apparence que l'*Espagnol* exageroit dans son recit.

comme ils sont toujours en guerre les uns contre les autres, il est absolument nécessaire de savoir distinguer les amis des ennemis, afin de profiter de leurs dissensions; sans quoi il est impossible de faire la conquête de ces Païs. C'est à ses dissensions que *Pizarre* a dû la conquête du *Perou*, & *Cortez* celle du *Mexique*. Celui-ci scut profiter habilement de la haine que ceux de *Tlascalala* avoient pour *Montezuma* Roi du *Mexique*; & il y a grande apparence que sans la discorde de ces peuples, ces deux Conquerans n'auroient pas envahi si facilement ces vastes Etats, & leurs richesses immenses.

Après un contre-tems si fâcheux, *Berreo* perdit toute esperance de réussir dans son entreprise. Cependant il avança encore plus loin, & arriva à la Province d'*Emeria*, vers l'embouchure du Fleuve. Il y trouva un peuple doux & affable, qui avoit des vivres en abondance. Le *Cacique* ou Roi de ce peuple s'appelloit *Carapana*. C'étoit un homme prudent & sage, d'un temperament vigoureux & d'une longue experience: aussi étoit-il âgé d'environ cent ans. En sa jeunesse il avoit été envoié à la *Trinité* par le *Cacique* son pere, à cau-

se des guerres civiles qui regnoient entr'eux. Il y avoit fréquenté des *Espagnols* & des *François*, & appris à discerner les différentes manieres des peuples. Il aimoit la paix, ce qui entretenoit l'abondance dans son País, & lui procuroit la facilité du Commerce avec ses voisins.

Lorsque *Berreó* fut arrivé aux habitations du *Cacique Carapana*, il s'y rafraîchit avec ses gens pendant six semaines, & continua de s'informer de la *Guiane* & de ses richesses : mais ne pouvant poursuivre alors son dessein, à cause, de la perte de la plus grande partie de son monde, il le remit à un autre année, se promettant de prendre des mesures beaucoup plus justes, & attendant en même tems un renfort d'*Espagne*. Il avoit laissé à la nouvelle Grenade *Don Antonio Ximenes*, avec ordre de le suivre dès qu'il apprendroit des nouvelles de la découverte de la *Guiane*. Plein d'esperance il s'embarqua dans un canot à l'embouchure de l'*Oronoc*, pour passer à la *Trinité*. De la *Trinité* il alla à la Côte de *Paria*, & de là à la *Marguerite*, où il raconta à *Don Juan Sarmiento* ses découvertes, & ce qu'il avoit appris des richesses de la

Guiane. *Sarmiento* lui donna cinquante soldats & lui fit promettre de se rendre au plutôt chez *Carapana*, pour pénétrer ensuite dans la *Guiane*. C'est à quoi *Berreio* ne songeoit pas, faute de moïens suffisans pour cette entreprise: Ainsi il alla de la *Marguerite* à la *Trinité*, d'où il envoïa son Lieutenant avec un Sergent-Major, & quelques soldats pour prendre connoissance du chemin, & faire alliance avec les *Indiens* de la frontière, afin de se pourvoir ensuite par leur moïen de toutes les provisions nécessaires. Le *Cacique* de *Carapana* envoïa les Députez de *Berreio* à un autre *Cacique* nommé *Morequito*, en leur assurant que personne ne pouvoit mieux que ce dernier leur donner des nouvelles de la *Guiane*. Il leur dit aussi qu'ils auroient cinq journées de chemin à faire de chez lui à *Cureguari*, où l'on trouve les premières habitations des *Indiens* de la *Guiane*.

Ce *Morequito* étoit un des plus puissans *Caciques* de ce quartier. Trois années auparavant il avoit été à *Cumana* & à *Marguerite* avec quantité d'or, pour le trafiquer contre diverses marchandises dont il avoit besoin. Il demeura deux mois chez les *Espagnols*, qui lui

firent beaucoup de careffes. *Vides*, Gouverneur de *Cumana*, obtint de *Morequito* la permission d'envoier avec lui un de fes gens pour s'informer de la *Guiane*. Les richesses, que le *Cacique* avoit aportées avec lui, ébloüirent l'*Espagnol*, qui devoit par avance les trefors d'un País si riche, & qui n'ignoroit pas ce que la renommée difoit de *Manoa-El-Dorado*. Cependant *Vides* envoïa fans perte de tems en *Espagne* pour y demander du fecours, réfolu de faire enfuite la Conquête de la *Guiane*, & ne fachant rien de l'entreprise de *Berreco*: mais quand il l'eut aprise, il mit tout en œuvre pour la traverser, & les deux *Espagnols* devinrent ennemis jurés. Quoiqu'il en foit, *Morequito*, qui ne s'accommodoit pas des recherches des *Espagnols*, difsimula le dépit qu'il en avoit, & laiffa passer dix hommes de leur Nation par fon País. Il les fit conduire jufqu'à *Cureguari*, d'où on les mena à *Manoa*, où ils arriverent en onze jours.

A leur retour, & comme ils étoient prêts à quitter la Province d'*Aromaja*, *Morequito* les fit attaquer par fes gens, qui les massacrerent tous, à la reserve d'un feul, qui fe fava en traversant

la riviere à la nage. *Morequito* leur enleva plus de quatre mille livres d'or. *Berreó* voulant vanger la mort de ces *Espagnols* envoia du monde dans l'*Aromaia* : mais le *Cacique* traversa l'*Oronoco*, & les terres des *Saymas* & des *Wikiris*, d'où il passa à *Cumana*, où il se croïoit fort en sureté chez *Vides*. *Berreó* le fit demander au nom du Roi, & quand il l'eut en son pouvoir, il le fit mourir.

Les troupes de *Berreó* pillerent ensuite & ravagerent entierement les lieux de la domination de *Morequito*, & firent divers prisonniers, entr'autres *Topiawari*, oncle de *Morequito*. Ce *Topiawari* est maintenant un des principaux *Caciques* d'*Aromaia*, & c'est son fils que j'ai mené avec moi en *Angleterre*. *Topiawari* a cent ans passés, à ce qu'on assure, & c'est un homme beaucoup plus robuste qu'on ne croiroit pour son âge. Il ne manque ni de sagesse, ni de prudence. Les *Espagnols* l'enchaînerent & le traînerent en cet état une quinzaine de jours, afin qu'il leur servit de guide dans le païs. A la fin il se racheta pour cent plaques d'or, & pour quelques pierres que les *Espagnols* nomment *Pedras Huadas*. La mort de

Morequito a fort aigri les esprits des *Indiens* contre les *Espagnols*, & leur a fait perdre les relations qu'ils avoient commencées avec *Carapana*. Ils tiennent entre leurs prisonniers un neveu de *Morequito*, qu'ils ont converti au Christianisme & batisé sous le nom de *Don Juan*. Ils esperent beaucoup de cet *Indien*.

Les peuples du voisinage des rivières de *Baremia*, *Pawroma* & *Issequebo* sont fort sauvages & vendent jusqu'à leurs femmes & leurs enfans pour des hâches & autres choses pareilles. Les *Espagnols* profitent beaucoup à ce commerce, & vendent à fort haut prix les Sauvages qu'ils acheptent en ces quartiers-là. *Jean Douglas* sous-Pilote de mon vaisseau prit un canot tout plein de ces gens, qui se sauverent presque tous. Parmi ceux qui lui resterent, il y avoit une femme aussi belle qu'il se puisse; & si ce n'étoit que ces peuples sont un peu bruns, les femmes de ce pais-là se pourroient comparer à nos plus belles Européenes. Ces mêmes *Espagnols* vendent aux Sauvages des Côtes un couteau pour cent livre pesant de Cassave, & trafiquent aussi avec eux plusieurs autres bagatelles

pour du coton, du bois de *Bresil* & des hamacs, dont ils se servent eux-mêmes à la façon des *Indiens* en ces climats chauds.

Berreco voulant à quelque prix que ce fut penetrer dans la *Guiane*, envoïa en *Espagne* la plus grande partie des richesses qu'il avoit acquises sur les *Indiens*, soit par des pillages, par des rançons, ou par le trafic; esperant de faire du monde par ce moïen, & que la vûe de tant d'or; dont la meilleure partie étoit fort curieusement travaillée, enflammeroit les desirs de ses Compatriotes, & les engageroit à entrer dans ses desseins. Pour y mieux réussir, il avoit envoïé au Roi lui-même divers presens d'hommes, de bêtes, d'oiseaux & de poissons d'or massif; & ce qui rendoit son projet plus specieux étoit, que l'on n'avoit jamais conquis ce pais-là, ni profité des richesses qui s'y trouvent si facilement & avec tant d'abondance; tandis qu'il faut des travaux immenses & de grands frais, pour tirer l'or des Mines de l'*Amerique*. Il donna aussi ordre à son fils, qui étoit à la *nouvelle Grenade*, de lui envoier des renforts, & regla leur marche. Ils devoient entrer dans la province d'*Eme-*

ria & marcher le long des rivages de l'*Oronoco*.

Lorsque je fus pleinement instruit du projet de *Berreco* & de la maniere dont il l'avoit conduit jusqu'alors, je lui déclarai que j'avois entrepris le même dessein; que j'avois résolu de rendre visite aux peuples de la *Guiane*, & que c'étoit-là le sujet de ma venue à la *Trinité*: ce qui étoit véritable, puisque l'année d'auparavant j'y avois envoie le Capitaine *Widdon* pour prendre langue, dans le tems que *Berreco* se donnoit de grands mouvemens pour la découverte. L'*Espagnol* aprit mon dessein avec beaucoup de dépit, & ne négligea rien pour m'en détourner. Il me representa les peines & les fatigues de ce voiage; que mes vaisseaux ne pourroient point entrer dans la riviere à cause des sables & des bas-fonds, dont ses canots étoient une preuve, puisqu'y tirant à peine douze pouces de profondeur, ils touchoient presque toujours le fond; que les *Indiens* éviteroient nôtre rencontre & s'enfuïroient dans les terres; que si on les poursuivoit, ils brûleroient leurs habitations. Il ajouta que l'hyver approchant, les inondations alloient commencer, & que

l'on ne pourroit profiter du secours de la marée ; qu'il s'en falloit de beaucoup que nous ne pussions nous pourvoir de provisions suffisantes avec nos petites barques. Mais ce qui pouvoit le plus nous décourager fut ce qu'il ajouta, que tous les *Caciques* des frontieres de la *Guiane* refuseroient absolument d'avoir commerce avec nous ; parce qu'ils regardoient comme la cause prochaine de leur destruction, toutes les relations qu'ils pourroient prendre avec les Chrétiens : ceux-ci ne cherchant qu'à piller & envahir les richesses du pais.

Il me parut que les raisons de *Berreo* étoient bonnes : Cependant j'envoiai *Gifford* mon Vice-Amiral, & *Calfield*, pour chercher l'embouchure de la riviere de *Capuri*. J'y avois envoié auparavant le Capitaine *Widdon* & *Douglas*. Ils y trouverent neuf pieds d'eau avec le flux & cinq avec le reflux. Je leur avois dit d'ancrer près du bord & de voir jusqu'où ils pourroient arriver par le montant de la marée : mais elle se trouva baissée avant que d'avoir pû franchir les bas-fons ; de sorte qu'il falut abandonner nôtre entreprise, ou se résoudre de laisser nos vaisseaux à quatre-cent milles der-

riere nous , & de mettre toutes nos provisions & tout nôtre monde sur les canots & sur deux petites barques. J'envoiai un autre de mes gens avec le bot d'un de nos vaisseaux pour sonder la Baye de *Guanipa* ou *Amana* , afin de voir s'il y auroit moïen de passer avec nos vaisseaux : mais lors qu'il fut à l'embouchure d'*Amana* , il n'y trouva pas plus de facilité qu'ailleurs , & il n'osa se hasarder à sonder plus avant dans la Baye , parce qu'un *Indien* , qui lui servoit de guide , lui dit , que les *Canibales* de *Guanipa* rodoient de ce côté-là avec quantité de Canots ; qu'ils ne manqueroient pas de l'attaquer lui & son monde avec leurs flèches empoisonnées ; & que s'ils ne se sauvoient au plutôt , ils periroient tous par les mains de ces Sauvages.

Cependant je jugeai à propos de faire construire une galeasse qui ne tirât que cinq p.eds d'eau , telle qu'il la falloit pour la riviere de *Capuri*. J'y fis faire des bancs pour ramer , & commençant à craindre pour *King* , qui étoit celui que j'avois envoïé à *Guanipa* , j'ordonnai à *Douglas* de l'aller joindre avec le bot de mon vaisseau , & de sonder par tout avec soin. Il est certain que les

plus petits Navires , (même un bot) ont peine de se tirer de-là , à cause de la force du courant qui porte dans la Baye , & des vents d'Est qui y repoussent les bâtimens. C'est ce que plusieurs autres personnes , qui ont navigé de ce côté-là , peuvent assurer : c'est pourquoi je donnai à *Douglas* un vieux *Cacique* de la *Trinité* , pour lui servir de pilote. Celui-ci assura de même , qu'il seroit impossible de sortir de la Baye , à cause de la violence du courant : mais il ajouta qu'on trouveroit un ruisseau qui court à l'Est dans les terres , & qu'il croïoit qu'on pourroit entrer par ce ruisseau dans la riviere de *Capuri* , & retourner en quatre jours à nos vaisseaux. *Douglas* examina la disposition de ces eaux , & reconnût qu'on pouvoit entrer par quatre endroits differens tous également commodes. Le plus petit de ces endroits étoit aussi large que la *Tamise* à *Woolwich* ; mais l'eau de la Baye étoit si basse de ce côté-là , qu'à peine y trouverent-ils six pieds d'eau. Ainsi il étoit absolument impossible d'y pouvoir siller avec nos vaisseaux.

Cependant nous équipâmes la galere ou galeasse que j'avois fait construire

pour ce dessein , outre les trois *bots* que nous chargeâmes de provisions pour un mois. Nous étions cent hommes en tout. La marée & le vent nous furent toujours fort contraires , & nous fûmes enfin poussés au bas de la Baye de *Guanipa* , où nous tâchâmes d'arriver à l'embouchure de quelques rivières , que *Douglas* avoit découvertes auparavant. Nous avions avec nous pour Pilote un *Indien* de la riviere de *Baremia* située au Sud de l'*Oronoco* , entre ce Fleuve & celui des *Amazones*. Cet *Indien* , qui s'appelloit *Arwacan* , étoit celui à qui nous avions enlevé un *Canot* chargé de *Cassave* , qu'il portoit de *Baremia* à la *Marguerite* pour l'y vendre. Il nous promit de nous conduire à l'*Oronoco* , mais dans le fond il n'y connoissoit rien du tout , & si Dieu ne nous avoit secourus d'une autre maniere, nous aurions erré un an entier dans ces différentes rivières comme dans un labyrinthe , avant que d'y trouver d'issue. Je ne croi pas même qu'en tout l'Univers il y ait un semblable amas de diverses eaux si fort entrelassées les unes dans les autres , qu'on ne sçait en quelle riviere on doit entrer. Lorsque nous croïons avoir trouvé la route à la fa-

veur de la Bouffole & en prenant la hauteur du Soleil, nous ne faisons que tourner autour de petites Isles sans nombre, toutes remplies d'arbres si hauts & si touffus, qu'ils nous empêchoient de voir & de traverser. Nous appellâmes une des rivieres, dans lesquelles nous entrâmes, *Red-Cross, Croix rouge*, à cause qu'aucun Chrétien n'y avoit été avant nous. C'est-là que nous vîmes de loin un petit Canot, où il y avoit trois *Indiens*, que nous atteignîmes, avant qu'ils pussent entrer dans la riviere. Ceux qui étoient sur le rivage sous les arbres furent fort attentifs à observer nos démarches à l'égard de leurs camarades; mais lorsqu'ils virent qu'on ne leur faisoit aucune violence, qu'on ne s'emparoit point du canot, & qu'on n'en prenoit quoique ce soit, ils s'avancèrent tout à fait au bord de l'eau; & parurent disposés à faire traite avec nous. Nous nous avançâmes aussi, sans qu'ils fissent mine de reculer. Pendant que nous étions arrêtés-là, nôtre *Indien* voulut aller aux habitations des naturels du País, pour y prendre des rafraîchissemens, & reconnoître un peu ce quartier. Il avoit son frere avec lui. Le *Cacique* voulut les tuer, parce qu'ils

avoient introduit des étrangers dans leurs terres. L'*Indien*, qui nous servoit de pilote, trouva moïen de se sauver de leurs mains, mais il y laissa son frere, & revint en criant qu'on l'avoit tué. Nous arrêtâmes un vieux *Indien* du Païs, & le menaçâmes de le traiter comme on traiteroit notre homme. Le vieillard cria à ses compatriotes qu'on ne fit aucun mal à nôtre *Indien*. Cependant ils ne laisserent pas de le poursuivre, mais à la fin il gagna les bords de l'eau, & la traversa à la nâge presque mort de peur. Ce fut un grand bonheur pour nous de n'avoir pas perdu nôtre *Indien*, parce qu'étant né dans le Païs, il connoissoit assez bien les routes & les rivieres. On appelle *Tinitives* les *Indiens* qui habitent les Isles à moitié inondées, que les rivieres forment en s'entrelaçant les unes dans les autres. Il y a deux sortes de *Tinitives*, les *Ciawaris* & les *Warawaris*.

L'*Oronoco* se divise à son embouchure en seize branches. Neuf courent au Nord, & sept au Sud. Ces sept branches font des Isles considerables, dont il y en a plusieurs aussi grandes que l'Isle de *Wight*. Il y en a même de plus grandes. De la branche la plus Septen-

trionale à la plus Méridionale il y a pour le moins cent lieües. Ainsi l'embouchure de ce Fleuve est de 300. milles, & surpasse en grandeur, à mon avis, celle du Fleuve des *Amazones*. Les *Tinitives* ont leurs habitations dans les Isles que ces branches forment, & sont divisés en deux peuples, ainsi que je l'ai déjà dit. Ces deux peuples ont chacun leur *Cacique*, & se font continuellement la guerre. Ces *Indiens* sont bienfaits & vaillans. Ils logent sur terre en été, mais en hyver ils vont demeurer sur les arbres, & y pratiquent des logemens avec une adresse admirable, afin d'être à l'abri des grandes inondations de l'*Oronoco*, qui, depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre, monte vingt pieds au-dessus de leurs terres. Ils ne sement point. Ils font leur pain avec la moëlle du *Palmitte*, & du reste vivent de pêche & de chasse. Le gibier ne leur manque pas, non plus que divers fruits, que leurs arbres leur produisent. Les *Cuparis* & les *Macureos*, qui habitent sur les bords de l'*Oronoco*, ont aussi beaucoup d'industrie. Ils s'occupent continuellement à la chasse & à la pêche. Ces *Indiens* sont extrêmement robustes & courageux. Ils sont tou-

jours en guerre avec leurs voisins & principalement avec les *Cannibates* : mais depuis peu ils ont fait la paix , pour mieux se défendre contre l'*Espagnol* , qu'ils regardent comme leur plus grand ennemi.

Lorsque leurs *Caciques* meurent , ils commencent le deuil par de grandes lamentations , mais ils n'enterrent pas le corps. Ils le laissent à terre se pourrir , & quand les chairs sont entièrement consumées , il prennent le squelette du mort , & le pendent dans sa cabane. Ils l'ornent de ses plus précieux joiaux. Sur la tête ils lui mettent des plumes de plusieurs couleurs , aux bras & aux jambes ils lui pendent des plaques & des joiaux d'or. *C'est ainsi que ces Peuples tâchent de conserver à leur maniere les marques de la grandeur & de l'autorité , qu'ils ont eue pendant leur vie.*

Les *Arwacas* , qui habitent au Sud de l'*Oronoco* , reduisent en poudre les os de leurs *Caciques* & de leurs parens défunts. Ils boivent ensuite cette poudre ; voulant sans doute incorporer par ce moyen avec leur propre substance celle de leurs proches , & servir ainsi de sepulchres les uns aux autres jusqu'à leur dernière posterité.

Lorsque nous eûmes quitte les *Ciavaris* nous remontâmes la riviere. Nôtre galere échoüa le quatriéme jour de nôtre navigation , & peu s'en fallut que nous ne la perdissions avec soixante de nos matelots ; mais à la fin nous la rémîmes à flot , après en avoir jetté le lest. Quatre jours ensuite nous entrâmes dans une grande riviere , nommée *Amana*. Cette riviere n'a point de sinuosités comme les autres , mais en revanche nous eûmes le courant si contraire , qu'on pouvoit avancer à grand peine en ramant de toute sa force. Je tâchai d'encourager mes gens, en les assurant que dans trois ou quatre jours nous aurions surmonté ces difficultés , & pour leur donner plus de courage, nous mîmes tous les uns après les autres la main à l'œuvre : mais enfin au bout de trois ou quatre jours ils recommencerent à perdre patience , à cause de la chaleur violente qui leur étoit insupportable ; outre que les arbres hauts & touffus qu'on rencontroit sur les deux rivages de la riviere incommodoient prèsqu'autant que la rapidité du courant. Cependant je les gagnai encore à force de leur faire des promesses, & cela dura jusqu'à ce que les vivres

nous eurent manqué , & que nous fûmes entierement accablés des chaleurs infuportables de la *Ligne*. Néanmoins je renouvelai mes instances , en représentant à mes gens , que pour peu que nous prissions courage , nous trouverions bien-tôt des provisions en abondance ; au lieu qu'en retournant brusquement nous aurions encore à souffrir long-tems la peine & la faim. D'ailleurs nous nous soutenions assés bien au défaut de nos vivres ordinaires , par le moyen de quantité de bons fruits que l'on trouve sur les bords de la riviere, sans parler du gibier & du poisson , qui n'y manquent pas. Il y a tant de différentes plantes & fleurs dans ce quartier-là , qu'on en pourroit faire plus de dix Herbiers , à ce que je croi.

Nôtre pilote *Indien* voulut nous persuader de prendre à droite dans nôtre navigation ; ajoûtant que nous trouverions une riviere , où nous pourrions entrer avec nos canots , & qu'il nous meneroit par ce moïen à quelques habitations des *Arwacas* , où l'on nous donneroit des provisions en abondance, & qu'en attendant on pourroit laisser la galere à l'ancre ; qu'en partant à midi on pourroit être le soir de retour. Cela

me fit beaucoup de plaisir , & nous nous engageâmes là-dessus dans cette riviere , sans aucunes provisions , à cause qu'il nous avoit dit que les habitations étoient fort peu éloignées ; mais après avoir ramé trois heures , nous commençâmes à nous défier de nôtre homme , ne voïant nulle part aucune marque d'habitation. Il nous assura qu'elles n'étoient pas fort loin ; mais aïant ramé trois autres heures , nos soupçons augmentèrent , & nous ne doutâmes plus qu'il ne cherchât à nous trahir. Cependant après bien de la peine , nous aperçûmes enfin de la lumiere , & nous entendîmes du bruit. Il étoit une heure après minuit , lorsque nous vîmes aux habitations des *Indiens* , & nous y trouvâmes peu de monde , parce que le *Cacique* du lieu étoit allé avec plusieurs canots de ses gens à l'embouchure de l'*Oronoco* pour faire traite. Nous primes-là toutes les provisions qui nous étoient nécessaires , & après nous être bien rafraîchis & pourvûs de tout ce qu'il nous falloit, nous retournâmes à nôtre galere avec des provisions , qui nous manquerent avant que d'y arriver.

Les environs de la riviere sont fort

beaux, Il y a une belle vallée de la longueur de vingt milles au moins, & l'on voit dans tout le Pais beaucoup d'animaux de différentes especes, quantité de gibier dans les champs & de poisson dans la riviere. On y trouve beaucoup de serpens monstrueux. Un de nos Negres, qui étoit un jeune garçon fort gentil, eut le malheur d'être dévoré par un de ces serpens affreux. En nous en retournant nous vîmes paroître quatre canots qui descendoient la grande riviere. On rama après. Deux se sauverent vers le rivage, d'où les gens qui y étoient prirent la fuite dans les bois. Les deux autres nous échaperent absolument. Il y avoit trois Espagnols dans ces deux derniers; mais nous nous emparâmes des deux autres, où il y avoit provision de pain, ce qui nous vint fort à propos. Je fis poursuivre ceux qui s'étoient sauvés dans les bois, parmi lesquels il y avoit un raffineur d'or, mais il n'y eut pas moyen de les attraper: cependant nous prîmes quelques *Arwacas* qui s'étoient cachés, & qui servoient de pilotes aux *Espagnols*. J'en retins un pour me servir, & j'appris de lui en quels endroits les *Espagnols* ont accoûtumé de chercher l'or:

mais je ne voulus pas le dire à mes gens , parce que les inondations des eaux rendant l'entreprise inutile , cela n'auroit servi qu'à les dégoûter entièrement. Ces eaux croissent si subitement & avec tant d'impetuofité , que le soir on en a jufqu'au col dans les lieux où l'on n'en avoit le matin qu'à la cheville , & cela est fort ordinaire aux rivières qui fe jettent dans l'*Oronoco*.

L'*Arwaca* que j'avois pris pour pilote, craignoit fort que nous ne le mangeaffions , parce que les *Efpagnols* lui avoient fait accroire que nous étions des mangeurs d'hommes : mais il s'en defabufa bien-tôt , de même que tous les autres *Indiens* , à qui les *Efpagnols* avoient voulu perfuader pareilles fottifes , quand il vit nôtre maniere d'agir. Nous les traitions au contraire le plus humainement qu'il étoit poffible, & nous leur donnâmes lieu par nôtre conduite de nous justifier de l'imposture des *Efpagnols* , qui en ufent eux-mêmes avec barbarie à leur égard. Aucun de mes gens n'a jamais touché leurs femmes ou leurs filles , pas même du bout du doigt ; & pour les denrées , on n'en a jamais pris aucune fans avoir fatisfait celui à qui elle ap-

partenoit. Enfin, pour pouvoir mieux répondre de la justice de la conduite que j'ai tenuë avant que de partir d'un endroit, j'ai touÿours eu la précaution de demander aux *Indiens* quel sujet de plainte ils pouvoient avoir contre mes gens, afin de les contenter avant mon départ, & de châtier le coupable.

Après nous être pourvûs de ce qui nous étoit nécessaire par le moyen des deux canots dont j'ai parlé, je les rendis aux *Arwacas*, & renvoïai ceux que j'avois pris, excepté celui que je retins pour me servir de pilote, que les Espagnols avoient appellé *Martin*. Je renvoïai aussi avec ces canots *Ferdinand* mon vieux *Indien*, & leur donnai des vivres autant qu'il leur en falloit. Je poursuivis ensuite ma route sous la conduite de mon *Arwaca*, mais à peine avions nous sillé deux fois vingt-quatre heures, que nôtre galere s'échoïa, & peu s'en fallut que nous ne la perdissions avec toutes nos provisions : cependant nous nous tirâmes de ce danger, & au bout de 15. jours nous aperçûmes les montagnes de la *Guiane*. Au soir du 15. un bon vent de Nord nous conduisit à la vûë de l'*Oronoco*, où nous aperçûmes trois canots éloignés

de nous, & sur lesquels nous courûmes. Nous en perdîmes deux de vûë. Le troisiéme entra dans la riviere à droite, vers l'Oüest, & s'y tint hors de nôtre vûë croiant que nous tirerions à l'Est vers la Province de *Carapana*, où il y a des *Espagnols*. Les gens des canots nous prenoient pour ceux qui s'étoient sauvés de la *Trinité*; mais quand nous fûmes à leur hauteur, nous les ferrâmes de si près, qu'ils ne pûrent gagner la terre, & nous leur dîmes par nôtre Interprete *Indien* qui nous étions. Alors ils nous firent part de leurs provisions, & nous promirent de revenir le lendemain avec leur *Cacique*.

Nous trouvâmes au lieu où nous jetâmes l'ancre, une infinité d'œufs de tortuës. C'est une nourriture très-faine, dont mes gens s'accommoderent fort bien. Le jour suivant nous vîmes arriver le *Cacique* de *Toparimaca* avec quarante *Indiens* à sa suite. C'étoit-là le *Cacique* dont nous attendions la visite. Il nous apportoit plusieurs rafraîchissemens, & nous le reçûmes de nôtre mieux. Nous lui fîmes boire du vin d'*Espagne*, dont il s'accommodoit merveilleusement. Après cela je m'adres-

fai à lui pour sçavoir la route la plus sure & la plus courte pour arriver promptement à la *Guiane*, & il s'offrit alors de nous conduire à son village, où il nous regala de son mieux, & fit si bien boire mes gens d'une certaine liqueur forte, que les *Indiens* de l'*Oronoco* composent, & qu'on peut regarder comme une espece de vin, que la plus grande partie de mon Equipage étoit passablement yvre. Il entre dans cette liqueur du poivre de l'*Amerique* & le suc de plusieurs herbes. Ils la gardent dans de grands pots de terre où elle se clarifie. Quand elle est bien claire, ils s'en regalent dans leurs festins, & s'en donnent jusqu'à ce qu'ils soient yvres: car ces *Indiens* aiment extrêmement à boire.

Nous trouvâmes à ce Village deux autres *Caciques*; l'un étoit venu pour faire traite avec ceux de *Toparimaca*, & avoit remonté la riviere, dans le dessein d'y trafiquer sa marchandise. Il avoit laissé ses gens & sa femme avec ses canots au même lieu où nous avions jetté l'ancre. L'autre étoit aussi de *Toparimaca*. Nous les trouvâmes chacun dans un Hamac de coton avec deux femmes qui leur servoient à boire. Il

y avoit auprès d'eux six tasses ou gobelets à la Sauvage. Les femmes puisoient dans les grands pots de terre avec une espece d'écuelle & remplissoient ces six tasses. Les deux *Caciques* en vuiderent chacun trois coup sur coup. Ils boivent ainsi jusqu'à ce qu'ils soient yvres à n'en pouvoir plus.

Le Village de ces *Toparimacas* me parut fort agréable. Il est sur une petite hauteur. Les environs ne manquent pas de poisson. Le *Cacique* du lieu me donna, pour me servir de pilote un vieux *Indien*, qui connoissoit parfaitement ce parage, & cela nous étoit fort nécessaire, à cause des sables, rochers, bas-fonds & Isles qu'on y trouve continuellement; sans parler des courans qui y sont si violens, que nous fûmes plusieurs fois en danger de perir avec la galere: car pour nos petits bateaux nous étions obligés de les laisser au rivage, n'osant pas les hazarder.

Le jour suivant un vent d'Est, qui s'éleva, soulagea beaucoup nos bras, car la force du vent nous délivra de la nécessité de ramer. L'*Oronoco* est assez exactement Est & Ouest depuis son embouchure jusqu'aux environs de sa source. En suivant le cours de ce Fleuve

depuis l'endroit où nous nous y embarquâmes, nous aurions pû penetrer en plusieurs endroits de la *Grenade* & du *Popayan*. Toute la journée nous navigâmes sur une petite riviere qui a à gauche l'Isle d'*Assapara*, & à droite le grand Fleuve. Cette Isle a 25. milles de longueur & six de largeur. Au delà de cette eau, qui traverse la grande riviere, il y a l'Isle d'*Ivvana*. Celle-ci est deux fois plus grande que l'Isle de *Wight*. Entre l'Isle & la terre de la *Guiane* il y a une autre riviere considerable, qu'on nomme *Arraropana*. Toutes ces eaux sont telles, qu'elles peuvent porter des gros vaisseaux. Quoique l'*Oromoco* soit traversé en plusieurs endroits par des Isles, il a pourtant au moins trois milles de large dans l'endroit où nous nous trouvions alors. Au-dessus d'*Assapara*, & un peu à l'Oüest à droite, on y voit une autre riviere nommée *Aropa*. Celle-ci vient du Nord se jeter dans l'*Oromoco*. Nous ancrâmes au-delà & du même côté près de l'Isle d'*Occavata*, qui a 6. milles de long & 2. de large. Ce fut aussi-là que prirent terre deux *Indiens* de la *Guiane*, que nous avons pris à *Toparimaca*. Ils prirent les devans pour

apprendre nôtre arrivée au *Cacique* de *Putyma*, vassal de celui d'*Arromaja*, mais comme il y avoit loin du lieu où nous étions jusqu'aux habitations du premier *Cacique*, nôtre *Indien* ne pût être de retour le même jour; de sorte que nous fûmes obligez de rester ancrés la nuit près de *Putapayma*, qui est une Isle pour le moins aussi grande qu'*Arraroopana*. Il y a tout vis-à-vis de cette Isle la montagne d'*Occapa*. Nous préferions l'ancrage des Isles, à cause qu'on y trouve beaucoup d'œufs de tortues, & que la pêche y étoit plus commode. La Côte du continent est de roche couleur d'acier, c'est-à-dire bleuâtre, & je croi qu'on pourroit y trouver du fer de cette qualité. Les montagnes voisines des rivières sont aussi bleuâtres.

Le matin du jour suivant nous levâmes l'ancre & prîmes nôtre cours à l'Ouëst en remontant la rivière. La terre s'ouvroit à droite & les bords nous en parurent fort rouges. J'envoiai du monde avec des canots pour reconnoître cette terre. Ils nous rapportèrent, que d'aussi loin qu'ils avoient pû l'examiner, & du haut des arbres où ils s'étoient perchés pour la re-

connoître , elle leur avoit paru unie & sans aucune hauteur. Mon vieux Indien frere du *Cacique* de *Toparimaca* me dit que c'étoient les vallées de *Sayma*. Il m'assura que ces vallées s'étendent jusqu'à *Cumana* & aux *Carracas*; qu'il y habite quatre peuples differens; les *Saymas* , les *Assarvays* , les *Wikiris*, Sauvages puissans , qui batirent *Pedro Hernando de Serpa* , lorsqu'il traversa de *Cumana* à l'*Oronoco* avec 300. chevaux , pour conquerir la *Guiane*. Le quatrième peuple est la Nation des *Arara*. Ceux-ci sont presque aussi noirs que les *Negres*. Ils sont forts & vigoureux , & se servent de flèches empoisonnées. Le poison en est fort dangereux , & cela m'obligea à me fournir des meilleurs antidotes que je pus trouver , pour garantir mes gens de la violence de ce venin. Outre qu'il est toujours mortel , il cause aux blessés des douleurs affreuses & les fait mourir furieux. Les entrailles leur sortent du corps, ils deviennent noirs comme de l'ancre , & la puanteur qui s'exhale de leur corps est insupportable. Il y a lieu d'être surpris que les *Espagnols* , qui ont si souvent été blessés des flèches empoisonnées de ces Sauvages, n'aient ja-

mais trouvé de remede efficace pour s'en guerir. Il est bien vrai que les *Indiens* eux-mêmes n'en connoissent pas la guerison, & que quand il sont blessés de ces flèches empoisonnées, ils sont obligés d'avoir recours à leurs *Bois*, qui leur servent de Médecins, & qui font un grand mystere de la maniere de guerir les blessures de ces flèches. Pour les remedes ordinaires, que ces *Indiens* emploient contre le venin, on les fait avec le suc d'une racine qu'on appelle *Tapara*. Cette racine est propre contre les fièvres, & guerit les blessures internes : mais à l'égard de ceux qui seront blessés de ces flèches empoisonnées des *Indiens*, je leur conseille de s'abstenir de boire autant qu'il leur sera possible ; car s'ils boivent peu de tems après avoir été blessés, il faut qu'ils meurent sans remission.

Je reviens à nôtre voyage. Le troisieme jour de nôtre navigation, nous jettâmes l'ancre à la gauche de deux Montagnes, dont l'une s'appelle *Aroami*, l'autre *Aio*. Nous restâmes ancrés jusqu'à minuit, après quoi nous passâmes une grande Isle, qui est au milieu de la riviere, nommée *Manoripano*. A peine fumes-nous près de la terre, que

nous vîmes à nôtre suite un canot, où il y avoit huit *Indiens*, qui nous prièrent d'aller à leurs habitations. Nous renvoïames la visite à nôtre retour. Au cinquième jour nous arrivâmes à la Province d'*Arromaia*, & ancrâmes à l'Ouëst de l'Isle *Murrecotimo*, qui a dix milles de long & cinq de large. Le jour suivant nous arrivâmes au havre de *Morequito*, & y ancrâmes. On envoïa un des *Indiens* au Roi ou *Cacique* d'*Arromaia*, oncle de *Morequito*, pour lui annoncer nôtre arrivée, & il vint à pied le jour d'après avant midi nous rendre visite. C'étoit un homme de cent dix ans fort robuste encore. Quoiqu'il eut fait quatorze milles pour nous voir, il ne laissa pas de s'en retourner encore à pied le même jour. Il avoit amené avec lui une partie de ses gens, qui étoient curieux de nous voir. Il nous fit part de quantité de rafraichissemens & de toutes ses provisions, qui consistoient en gibier, racines, fruits, &c. En s'en allant il me fit present d'un *Armadillo*.

Je questionnai long-tems ce vieux *Cacique*, par le moïen de mon interprète *Indien*, sur la mort de *Morequito* & sur les *Espagnols*. Je lui appris le sujet

de ma venuë , qui j'étois & à quel Prin-
 ce j'appartenois ; comment mon dessein
 étoit d'affranchir les *Indiens* de la ty-
 ranie des *Espagnols*. Ensuite je m'infor-
 mai à lui touchant la *Guiane* , & com-
 ment il falloit s'y prendre pour y pene-
 trer. Le vieux *Casique* me repondit à
 cela que son Pais , tout ce qui borde la
 riviere d'*Emeria* jusqu'à la mer , & la
 Province de *Carapana* font partie de la
Guiane , qu'en général les nations de ces
 terres s'appellent *Orenocoponi* , parce
 que toutes leurs terres confinent à l'*Oro-
 zoco* ; que l'on comprend aussi sous ce
 nom toutes les nations qui habitent en-
 tre ce fleuve & les monts de *Waca-
 rima* ; qu'à l'autre côte de ces monta-
 gnes il y a une grande vallée que l'on
 appelle *Amariocapana*. (Nous allâmes
 voir cette vallée à nôtre retour.) Je
 lui demandai aussi qui étoient les Peu-
 ples qui habitent au-delà de cette val-
 lée & à l'extrémité des montagnes : à
 quoi il me repondit en soupirant.

- » Lorsque j'étois encore jeune , il vint
 » dans la grande vallée de la *Guiane* ,
 » des lieux où le Soleil se couche , un
 » peuple innombrable , qui portoit des
 » robes larges & des bonnets rouges.
 » On les appelloit *Orejones* & *Eporeme*.

20 riss. Ils chasserent les anciens habi-
 20 tans du Pais, & s'emparerent de leurs
 20 terres jusqu'au pied des montagnes,
 20 excepté de celles des *Iravvaquerys* &
 20 des *Cassipotos*. Mon fils aîné perit
 20 avec tout son monde dans le dernier
 20 combat que les *Iravvaqueris* donne-
 20 rent contre les *Eporemerios*. On l'a-
 20 voit choisi pour secourir les premiers.
 20 Maintenant il ne me reste qu'un seul
 20 fils. " Il ajoûta que les *Eporemerios*
 avoient bâti au pied de la montagne & à
 l'entrée de la grande vallée de la *Guiane*
 une grande ville, nommée *Macuregnarai*,
 où les maisons sont hautes; que
 le Roi des *Orejones* & des *Eporemerios*
 fait garder les frontieres par trois mil-
 le hommes, qui ravagent & pillent
 sans cesse leurs voisins: mais que
 depuis que les Chrétiens cherchoient
 à s'emparer de ces terres, la paix s'é-
 toit faite, & qu'ils regardent tous en-
 semble les *Espagnols* comme leurs enne-
 mis capitaux.

Le vieux *Cacique* voulut ensuite s'en
 retourner, alleguant que son âge & la
 longueur du chemin ne lui permet-
 toient pas de rester davantage avec nous.
 Je tachai de l'engager à passer la nuit
 avec nous, mais je ne pûs le persuader.

& tout ce que je pûs obtenir fut qu'à nôtre retour il nous viendroit voir & nous apporteroit des provisions de son País. Il s'en retourna dès le soir même à *Orenocotona* lieu de son séjour. Ainsi il avoit fait en un jour vingt-huit milles. Ce vieux *Cacique* étoit regardé comme un des plus sages du País; & pour dire la verité, il me parut fort entendu & fort raisonnable, & il me parla toujours avec beaucoup de bon sens.

Le jour suivant nous fîmes voiles à l'Ouëst de la riviere, du côté de celle de *Charles*. La nuit nous ancrâmes près de l'Isle de *Catuma*, qui a cinq à six milles de long. Nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere de *Charles*, après une journée de navigation. Cette riviere fait une chute considerable. Elle est aussi large que la *Tamise* à *Walovich*. Nous nous arrêtames au bord, n'ayant pû avancer en toute une heure seulement la valeur d'un jet de pierre. Nous envoiâmes nôtre *Indien* aux habitans & à leur *Cacique*, pour leur faire sçavoir nôtre arrivée, & leur dire que nous étions ennemis jurés des *Espagnols*. C'est là que *Morequito* fit massacrer les dix *Espagnols* qui revenoient de *Manoa* avec

la valeur de quatre-cent mille *Pesos* en or. Un *Cacique* nommé *Wannuretona* nous y vint trouver avec une partie de ses gens, & nous apporta quantité de provisions. Je lui dis, comme au précédent, le dessein de mon voyage, qui étoit de les affranchir du joug *Espagnol*, & je m'instruisis de la *Guiane* par son moyen autant qu'il me fut possible.

Ces *Indiens* de la riviere de *Charles* ou *Caroli* sont ennemis jurés des *Espagnols*, & des *Eporemerios*. Ils ont beaucoup d'or. Leur *Cacique* me dit encore, qu'à la source de la riviere il y a trois nations puissantes, qu'il nomma *Cassipagatos*, *Eparagotos*, *Aravvaragotos*; que cette riviere de *Charles* sort d'un grand lac; que tous ces peuples se joindroient volontiers à nous contre l'*Espagnol*; & enfin que quand nous aurions passé les montagnes de *Curea*, nous trouverions beaucoup d'or & quantité de choses rares & précieuses. Il nous parla des *Iravvaqueris*, qui sont continuellement en guerre avec les *Eporemerios*.

Un certain Capitaine *George*, que j'avois fait prisonnier avec *Berreco*, m'assura que l'on pourroit trouver près de

la riviere une mine d'argent très-riche: Mais l'*Oronocco*, & toutes les autres rivieres étoient déjà montées de plus de cinq pieds, & il auroit fallu des travaux & des peines immenses pour remonter le fleuve *Caroli*. C'est à cause de cela que je pris le parti d'envoïer par terre vers le haut de la riviere quelques-uns de mes gens à une ville, qui est vingt milles au-delà de la vallée d'*Annatapoï*. Ils trouverent des *Indiens* qui alloient à une autre ville plus éloignée, qu'ils nommoient *Gapurepana*. Cette ville est au pied des montagnes & sous la domination d'un *Cacique* proche parent du vieux *Cacique* dont j'ai parlé. J'allai aussi à terre avec une partie de mes gens, pour voir la chute de la riviere de *Charles*, & j'envoïai le Capitaine *Widdon* avec quelques autres pour examiner les bords de cette riviere, & voir si l'on y trouvoit quelque matiere minerale.

Nous montâmes au haut des montagnes, d'où nous découvriâmes toute la riviere de *Charles*, & comment elle se divise en trois branches à vingt milles de-là. Nous vîmes au moins dix à onze sauts ou chûtes de cette riviere, les unes plus hautes que les autres.

L'eau qui se froisse en se précipitant ainsi , forme comme un tourbillon de fumée. Ensuite nous nous approchâmes des vallées. Je n'ai jamais vû de plus beau País. L'herbe y est belle , & le terrain ferme. Il n'y manque ni gibier , ni oiseaux dont le ramage mélodieux flatoit agreablement nos oreilles. Nous vîmes des fils d'or, d'argent dans les pierres , mais n'aïant que nos mains & nos épées , il n'y eut aucun moïen d'en profiter. Je fis examiner quelques-unes de ces pierres à la *Trinité* & à *Caracas*. A dire la verité je n'aurois eu garde d'entreprendre un tel voïage, si je n'avois été assuré qu'il n'y a pas sous le Soleil un País plus riche en or que celui-là. Car sans cela quel motif aurois-je eu pour essuïer toutes les fatigues que j'ai souffertes ; aurois-je été assés fol pour les aller chercher au bout de la terre ? Le Capitaine *Widdon*, & nôtre Chirurgien m'apporterent quelques pierres semblables à des Saphirs. Je les fis voir à des *Orenoquoponis*, qui me promirent de me mener à une montagne où j'en trouverois quantité. Je ne sçai si c'est du Christal de montagne, ou des Diamans de *Bristol*, ou des Saphirs.

A gauche de la riviere on a les *Iravva-queris*, ennemis mortels des *Eporemerios*. Vers le grand lac de *Cassipa* on trouve les *Cassipagatos*, les *Eparagotos*, & les *Aravvagotos*. Ce lac est si grand, qu'on peut à peine le traverser en canot dans une journée. Plusieurs rivieres s'y jettent, & l'on y trouve en été beaucoup de grains d'or. Au-delà de la riviere *Caroli* ou de *Charles*, il y a celle d'*Arvi*. Elle passe par le lac du côté de l'Ouëst & se jette dans l'*Oronocco*. Entre celle de *Caroli* & l'*Arvi*, il y a une Isle très-fertile & fort agréable, & près de l'*Arvi* il y a deux autres rivieres nommées *Atoica* & *Caora*. Les Indiens qui habitent sur les bords du *Caora* ont la tête toute d'une piece avec les épaules: Ce qui est également monstrueux & incroyable, mais je tiens presque la chose pour veritable. (Il y a apparence que ces Peuples ont le col extrêmement court, & peut-être aussi les épaules extrêmement hautes: soit que la Nature les ait faits ainsi, ou que l'art & l'industrie y aient quelque part. Le goût de ces nations éloignées est fort bizarre par rapport au nôtre; car elles font souvent leur beauté de ce qui nous paroît éfroiable.) On appelle ce peuple extraordinaire *Euvai*.

panomas, & il n'y a point d'enfant dans l'*Arromaia* qui n'assure ce que j'écris dans ma relation; que leurs yeux sont sur les épaules & leur bouche dans la poitrine. Le fils du *Topiavvari*, que j'amenai avec moi en Angleterre, m'assura que c'est le peuple le plus puissant & le plus redoutable de tout le Pais, qu'ils ont des flèches & des arcs trois fois plus grands que ceux des *Oro-nocoponis*. Un *Iravvaqueri* en prit un prisonnier, il y a un an, & l'enmena dans l'*Aromaija*. Comme l'Indien vit que je doutois de la chose, il me dit que personne n'ignoroit cela, & que ce peuple monstrueux faisoit beaucoup de ravages chez ses voisins, sur tout depuis plusieurs années. Si j'avois eu le bonheur d'apprendre ces particularités quelques tems avant mon départ, j'aurois pû faire en sorte d'emmener avec moi un de ces hommes extraordinaires. Lorsque je retournai à *Cumana*, je m'entretins avec un *Espagnol* de beaucoup d'expérience, qui, après avoir appris de moi que j'avois été en *Guiane* & jusqu'à la riviere de *Charles*, me demanda si j'avois vû des *Evvaipanomas*: & cet *Espagnol*, qui étoit un homme de bonne foi, m'assura qu'il avoit vû plu-

seurs de ces Acephales. Je ne nomme pas cet *Espagnol*, mais il suffit de dire qu'il est bien connu des sieurs *Mouche-rons*, dont l'un est negociant à *Londres*.

Le *Casnero* est la quatrième riviere vers l'Ouëst, qui se voit dans les terres voisines de celles de la riviere de *Charles*. Le *Casnero* se jette dans l'*Oronocco* du côté de l'*Amapaia*. On assure que cette riviere est plus grande que le *Danube*, ni qu'aucune autre riviere de l'*Europe*. Elle a sa source au midi de la *Guiane*, dans les montagnes qui separent ce Pais des terres des *Amazones*. Nous aurions pû la remonter assés avant, si l'hyver, qui approchoit, nous l'eût permis : quoi qu'à proprement parler il n'y ait point d'hyver en ces quartiers-là ; puisque le froid n'y est pas sensible, & que les arbres y sont chargés en toute saison de feüilles & de fruits. Ce que j'appelle hyver, c'est la saison où il tombe de pluies violentes, qui causent des ravines & des débordemens excessifs. Les rivieres s'enflent & inondent les campagnes. Les orages, les tonnerres & les éclairs sont alors extraordinaires ; ainsi que nous l'éprouvâmes à nôtre retour.

Au côté du Nord le *Cari* est la première riviere qui se jette dans l'*Orenoque*, & qu'on rencontre en remontant ce grand fleuve. On trouve ensuite du même côté le *Limo*. Des *Canibales* habitent entre ces deux rivieres, & leurs habitations s'appellent *Avvacari*. Ces gens tiennent une espece de marché, où ils vendent leurs femmes & leurs filles pour des hâches à leurs voisins, qui les revendent aux *Espagnols*. A l'Ouëst de *Limo* on trouve la riviere de *Pao*, ensuite *Caturi*, puis le *Voeari* & le *Capuri* qui vient de la riviere de *Meta*. C'est par le *Meta* que *Berreó* vint de la nouvelle Grenade dans la *Guiane*. La Province d'*Amapaia* est à l'Ouëst du *Cupuri*, & c'est-là que *Berreó* & ses gens passerent l'hyver, & où les eaux leur causerent des maladies mortelles. Au-dessus de l'*Amapaia*, en tirant vers la nouvelle Grenade le *Pati* & la *Cassanar* se jettent dans le *Meta*. A l'Ouëst de ces rivieres on a les terres des *Ashaquas* & des *Cateytos*, & les rivieres de *Beta*, *Davvney* & *Ubarro*. Sur les frontieres du *Perou* on trouve les provinces de *Tomebamba* & de *Caxamalca*, & tirant vers *Quito* & le *Popayan*, au Nord du *Perou* les rivieres de *Guayara* & de *Gua-*

yacure. Au-delà des montagnes du *Popayan* on trouve le * *Panpamena*, qui se jette dans l'*Amazone* & traverse les terres des *Motillones* ou *Moteyones*. C'est-là que *Pedro d'Orsua* perit misérablement. On trouve entre le *Davney* & le *Beta* la grande Isle de *Baraquan*. L'*Oronoco* est inconnu au-delà du *Beta*, & l'on affluqu'il y a une grande chute d'eau, qui ne permet pas aux vaisseaux d'y naviger.

On peut naviger sur ce fleuve avec des vaisseaux environ mille mille Angloises, & avec des canots autour de deux mille. Les eaux de ce fleuve conduisent au *Popayan*, à la *nouvelle Grenade* & au *Perou*, & soit par elles-mêmes, ou par les rivières qui s'y jettent. Par d'autres rivières qui se jettent aussi dans l'*Oronoco* on peut aller aux nouveaux Etats des *Incas* descendus de ceux du *Perou*, aux *Amapaias* & aux *Anabas*, où l'on trouve quantité d'or. Une partie de ces rivières, qu'on peut appeller les branches de l'*Oronoco*, prennent leur source dans les vallées qu'il y a entre les provinces Orientales du *Perou* & la *Guiane*.

Pendant que nous étions à l'ancre sur la frontière des *Cauris*, nous tâchâmes

* Ou *Payanano*.

de prendre quelque connoissance des *Indiens* de ce quartier-là , afin de pouvoir discerner ces differens peuples, & sur-tout ceux qui sont ennemis des *Epo-remeros*. Après cela voiant qu'il seroit inutile de séjourner plus long-tems là, & que le débordement des eaux augmentoit , je songeai à m'en aller. Mes gens ne demandoient pas mieux , car ils n'avoient plus d'autres hardes que celles qu'il portoient sur le corps , qui étoient percées de la pluie dix fois par jour ; de sorte qu'ils n'avoient pas le tems de les sécher. Nous reprîmes notre cours à l'Ouëst , & tâchâmes de mieux reconnoître la riviere , ce qui étoit d'autant plus important , que nous ne l'avions pas reconnüe assés exactement auparavant. Nous quittâmes donc le jour suivant l'embouchure de la riviere de *Charles* , & allâmes jeter l'ancre au Port de *Morequito* , où nous avions ancré auparavant. Dès que je fus-là , j'envoiai chercher mon vieux *Topiavvari* , & lui fis demander qu'il me donnât un de ses *Indiens* , pour l'emmener avec moi en *Angleterre* , & lui faire apprendre la langue. Ce *Topiavvari* nous vînt voir avec plusieurs de ses gens , qui nous apportoient des
pro-

provisions , ce qui accommoda beaucoup les miens. Après cela je fis sortir tous ceux qui étoient dans ma tente , afin de m'entretenir tout seul avec ce vieux *Indien* par le moïen de mon interprète. Je lui dis comment je sçavois que les *Eperemeros* & les *Espagnols* étoient également ses ennemis , & que je le priois de m'enseigner le chemin de la *Guiane* & de la ville *Imperiale* des *Incas*. Il me répondit , qu'il ne croïoit pas que j'eusse en vûe de m'acheminer pour lors du côté de *Manoa* , parce que la saison ne me le permettroit pas ; qu'il ne croïoit pas non plus que j'eusse assez de monde pour une telle entreprise ; que si j'y persistois avec le peu de monde que j'avois , il pouvoit m'assurer que nous y trouverions nôtre tombeau ; que la puissance du Roi de *Manoa* étoit formidable , & que même avec le triple de monde nous ne pourrions rien faire contre lui. Il ajouta pour avis , que quelque effort que je pusse faire , jamais je ne pourrois penetrer dans la *Guiane* , sans l'assistance des ennemis de ce grand Etat : soit pour être secourus d'hommes par leur moïen , ou pour avoir les rafraîchissemens & les provisions nécessaires ; que la longueur de la traite & la

violence de la chaleur ne permettoient point de se passer de ces secours. Il me raconta ensuite, que trois-cens *Espagnols*, qui avoient eu le même dessein, étoient péris misérablement dans la vallée de *Maccureguary*; qu'ayant tous les peuples du País pour ennemis, on les avoit investi de tous les côtez, & qu'après avoir mis le feu aux brossailles & à l'herbe de la Campagne, on les y avoit étouffés. " Il y a, continua-t-il, de-là où nous sommes maintenant à *Maccureguary* quatre journées de chemin. Les *Maccureguarys* sont les premiers *Indiens* de la frontiere des *Incas*. Ils sont leurs sujets, & leur vil- le est extrêmement riche. Ils sont habillez. C'est de *Maccureguary*, que viennent toutes les plaques d'or qu'on voit aux habitans de la Côte, & qu'on transporte de côté & d'autre. C'est à *Maccureguary* qu'on les fabrique. Mais tout ce qu'on travaille plus avant dans le País est incomparablement plus beau. On y fait en or toutes sortes d'images d'hommes, de bêtes à quatre pieds, d'oiseaux, de poissons &c. Je lui demandai s'il croïoit qu'il fallut beaucoup de monde pour prendre la ville. Il ne répondit rien

de positif. Je lui demandai ensuite si je pourrois compter en cette occasion sur le secours de ses *Indiens*. Il me dit, que tous les peuples des environs se joindroient à moi pour cette expedition, pourvû que la riviere nous la permît, & que je lui laissasse cinquante soldats jusqu'à mon retour. Je lui répondis que je n'avois en tout que cinquante, tout le reste de mes gens étant des travailleurs & des matelots; que je ne pouvois point leur laisser de provision de biscuit, de poudre &c. ni des habits & autres hardes, & que faute de moiens pour se défendre, ils seroient toujours en danger de perir par les mains des *Espagnols* qui chercheroient à se venger sur eux de ce que j'avois fait à la *Trinité*. Les Capitaines *Calfield*, *Greenville*, *Gilbert* & quelques autres paroïssoient assez disposez à rester; mais je suis assuré qu'ils y auroient tous peri; car *Berreco* attendoit tous les jours du secours d'*Espagne* & de la *nouvelle Grenade*, & avoit déjà deux-cent chevaux tout prêts à *Carracas*; tandis que je pouvois à peine lui opposer quarante hommes; encore étoient-ils dénuéz de poudre, de plomb, & de tout ce qui leur étoit nécessaire pour se retrancher contre l'ennemi. A

toutes ces raisons *Topiavuari* répondit, qu'il me prioit donc de le dispenser pour cette fois de me fournir le secours de ses *Indiens*, parce qu'il étoit assuré que s'il me donnoit la moindre assistance; les *Eporemerios* ne manqueroient pas de se jeter sur ses terres, & de le faire perir lui & les siens aussi-tôt que je serois parti. Il ajouta que les *Espagnols* vouloient aussi le faire perir comme ils avoient fait perir *Morequito* son neveu, & qu'il n'avoit pas oublié comment ils l'avoient tenu dans les chaînes, & promené ainsi comme un chien, jusqu'à ce qu'il eut païé pour sa rançon cent plaques d'or & quelques *Pedras Huada*; que depuis qu'il étoit *Cacique*, ils avoient tâché plusieurs fois de le surprendre; mais qu'ils ne lui pardonneroient jamais l'alliance qu'il feroit avec nous. Il me dit encore, « parce qu'ils n'ont pû jusqu'à présent me détruire, en excitant mes *Indiens* à se soulever contre moi, ils se servent de mon neveu *Aparacano*, qu'ils ont baptisé sous le nom de *Don Juan*, & son fils sous celui de *Don Pedro*, pour m'ôter mes terres. Ils les ont habillez & armez à la maniere *Espagnole* pour les engager à me faire la guerre. »

Il ajoûta d'autres raisons , pour me porter à differer l'expedition jusqu'à l'année suivante , & qu'en attendant il prepareroit les esprits en nôtre faveur, outre que la saison pourroit se trouver plus favorable pour entreprendre ce grand & pénible voïage.

Le *Topiavvari* nous racontoit encore, que quand les *Eporemerios* lui firent la guerre, ils enleverent ou violerent toutes les femmes & filles de son País.

» Tout ce que nous leur demandons, con-
 » tinua-t-il, c'est qu'ils nous rendent
 » nos femmes ; car nous ne nous sou-
 » cions pas de leur or. » Il disoit aussi
 presqu'en pleurant « autrefois nous
 » avions jusqu'à dix ou douze femmes,
 » maintenant il faut que nous nous con-
 » tentions de trois ou quatre, pendant
 » que les *Eporemerios* en ont jusqu'à cin-
 » quante ou cent. », Dans la verité ces
 peuples se soucient plus de femmes que
 d'or, & une partie de l'ambition des
Caciques consiste à laisser beaucoup
 d'enfans après soi, & à se rendre
 puissans par une posterité nombreuse.

Enfin après avoir pesé & examiné
 meurement les raisons, nous conclû-
 mes qu'il étoit impossible de rien en-
 treprendre pour cette année contre

Maccureguari, & de faire la guerre à l'*Ynca* ; quelque envie que nous eussions de tater de l'or du País. Mais il falloit nécessairement reprimer cette convoitise, pour ne pas nous attirer la haine de ces *Indiens* : ce qui auroit ruiné entierement nos desseins. Peut-être même se seroient-ils joints aux *Espagnols* contre nous, lorsqu'ils auroient vû que nôtre but étoit aussi de piller. Jusqu'à présent ils ignorent absolument nos vûës, & le projet que nous faisons de nous établir dans le País pour l'amour de l'or qu'il produit : cependant je suis persuadé que dans la suite, quand ils seront accoutumés avec nous, ils préféreront nôtre voisinage à celui des *Espagnols*, qui ont traité leurs voisins avec toute la cruauté imaginable. *Topiavvari* me remit son fils pour l'emmener avec moi en *Angleterre*, & je lui laissai un Domestique du Capitaine Giffort & un jeune homme nommé *Goodwin*, parce que l'un & l'autre me témoignèrent avoir envie de rester parmi ces *Indiens*. Je priai ensuite *Topiavvari* de me dire, qui sont ceux qui fabriquent les plaques d'or, & comment on le tire des pierres ; à quoi il me repondit : " la plus grande partie de l'or, dont on fait

20 les plaques & les images , ne se sepa-
 20 re pas des pierres , mais se tire du
 20 lac de *Manoa* & de plusieurs rivieres,
 20 où on le prend en grains & quelque-
 20 fois en petits morceaux. Ceux de
 20 *Manoa* y ajoutent une portion de
 20 cuivre pour le travailler. Voici com-
 20 ment cela se fait. On prend un grand
 20 pot de terre plein de trous , où le cui-
 20 vre & l'or sont mêlez ensemble. On
 20 garnit les trous du pot avec des pipes,
 20 pendant que le pot est sur le feu , &
 20 l'on y souffle continuellement, jusqu'à
 20 ce que le métal soit fondu; ensuite de-
 20 quoi on le verse dans les moules de
 20 terre ou de pierre. „ J'ai apporté
 deux figures en or faites par les *Indiens*
 de ce Pais-là , pour en faire voir la fa-
 çon , plutôt que pour leur valeur : car
 il m'en a plus coûté que je n'ai reçu ,
 puisque j'ai regalé plusieurs d'entr'eux
 de medailles d'or , où étoit le portrait de
 Sa Majesté.

J'ai apporté aussi de la mine d'or ,
 dont il y a quantité en ce quartier-là , &
 que je croi aussi bonne qu'aucune qu'il
 y ait au monde : mais , comme je l'ai
 déjà dit , la découverte que nous en
 avons faite nous est devenuë inutile ,
 faute , d'Ouvriers & d'instrumens , &

autres choses nécessaires pour separer l'or. Nous avons trouvé quantité d'endroits où l'or & l'argent réluisoient. Ce n'étoit nullement de la Marcaffite, mais veritablement ce que les *Espagnols* appellent *El Madre de l'oro*.

Après avoir reconnu, autant qu'il me fut possible, les terres des *Canuris* & des *Arromaias*, & reçu les promesses reiterées des principaux *Indiens* du Pais, & même en quelque façon leurs hommages & les assurances qu'ils voulurent bien me donner, de faire contre les *Espagnols* toute la resistance possible, en cas qu'ils vinssent nous attaquer, ou qu'ils travaillassent à soulever contre nous les peuples des environs, comme par exemple, les *Indiens* du lac de *Cassipa*, les *Iravvaqueris* &c. Après dis-je tout cela, je pris congé du vieux *Topiavvari* & retins auprès de moi son fils, en lui laissant de mon côté les deux hommes dont j'ai parlé. Je chargeai *Sparovv*, l'un de ces deux hommes, à qui je laissai diverses marchandises, d'aller trafiquer à *Maccureguari*, de reconnoître exactement le Pais, d'examiner la Place & de tâcher de penetrer jusqu'à *Manoa*. Ensuite nous levâmes l'ancre & sillâmes le long des Côtes de la *Guiane*, Nous

avons avec nous un *Cacique* nommé *Putima*, & celui de *Warapana*. C'est-ce dernier qui avoit massacré les neuf *Espagnols*, dont j'ai parlé, sur les bords de la riviere de *Charles* ou *Caroli*. Ce *Cacique* de *Warapana* nous pria d'aborder à son País, & nous promit de nous conduire à une montagne où la roche, à ce qu'il dit, paroît être de couleur d'or. Nous passâmes la nuit avec les *Indiens* de *Warapana*, & le matin je me mis en chemin avec les principaux de mes gens, pour aller voir cette montagne. Nous marchâmes le long de la riviere *Mana*, laissant à droite un village d'*Indiens* nommé *Tuteritona* dans la province de *Taraco*. On trouve au-delà vers le Sud, dans la vallée d'*Amarriocapana*, un autre village de même nom. Cette vallée a pour le moins soixante milles de l'Est à l'Ouest, & c'est le plus beau País qu'on puisse voir. Ce País s'étend le long d'une riviere fort poissonneuse, & l'on y voit aussi quelques bois où il y a du gibier. *Irroparogata* est le Seigneur ou *Cacique* de ce País.

De la riviere de *Mana* nous allâmes à l'*Occaia*, qui traverse la vallée, & nous nous reposâmes au bord d'un lac

qui est au milieu de la riviere. Comme nous étions fort mouillés, un de nos guides fit du feu en frappant deux bâtons l'un contre l'autre, & nous y séchâmes nos hardes. Ensuite nous continuâmes nôtre route vers la montagne en question. Nous vîmes des *Manatis* dans le lac de l'*Occaia*. Voyant que nous avions encore pour une bonne demi-journée de chemin à aller le long de la riviere, je donnai ordre au Capitaine *Keymis* de ne pas retourner au port de *Putima*, qu'on nomme *Chiparepare*, mais de se rendre à la riviere de *Cumaca*, où je l'attendrois. *Putima* promit aussi de le conduire. Le même jour, nous vîmes divers rochers de couleur d'or, & nous apperçûmes à gauche une montagne où il paroïssoit y avoir aussi des minéraux.

De-là nous suivîmes la Côte de *Parino*, & lorsque nous fûmes arrivez à *Ariacoa*, où l'*Oronoco* se partage en trois rivieres, j'envoyai les Capitaines *Thyn* & *Greenevile* avec la galere, & je pris avec moi *Calfield*, & deux autres. Je laissai ensuite à *Cumaca* deux de mes gens pour attendre *Keymys*, ainsi que je lui avois promis; & nous continuâmes nôtre route vers *Emeria*.

La riviere nommée *Cararopana*, qui est une de celles que nous passâmes dans nôtre voyage, est aussi fort agréable. On y voit plusieurs petites Isles de six, de dix & de vingt-milles de longueur. Sur le soir nous arrivâmes à une autre riviere, qui se jette aussi dans l'*Oronoco* & qu'on appelle *Winecapara*. C'est aux environs qu'est la fameuse montagne dont on nous avoit parlé, mais nous ne pûmes y aller, à cause des mauvais chemins & que la saison étoit fâcheuse. Nous nous contentâmes de la voir de loin, & elle nous parut semblable à une tour blanche & fort haute. Il y a au haut de la montagne un torrent fort impetueux, & qui tombe avec un bruit extraordinaire. Je ne croi pas que dans l'Univers il y ait rien de semblable. *Berreo* m'a compté mille merveilles de la montagne, comme par exemple, qu'on y trouve des Diamans, & quantité d'autres pierres, qui brillent même de fort loin. On en croira ce qu'on voudra; car pour moi je le donne comme je l'ai reçu. Quoiqu'il en soit, il n'y avoit pas été lui-même, ni personne de ses gens, parce que les Naturels des environs étoient ses ennemis jurez, outre qu'il avoit trouvé les chemins impraticables.

Nous nous reposâmes quelque peu à la rivière de *Winacapara*, de-là nous avançâmes vers les terres jusqu'à un village de même nom. Le *Cacique* des *Indiens* de ce village offrit aussi de me conduire à la montagne; mais nous nous contentâmes de nous rafraîchir chez les *Indiens*, que nous trouvâmes se divertissant à boire & à se saouler comme des bêtes; ce qui leur est fort ordinaire. Après cela nous retournâmes à nos canots, où tous les *Caciques* des environs nous vinrent voir avec des provisions de leurs terres. Ces provisions consistoient en * vin de *Pinas*, qui est leur boisson, en poules, gibier &c. Ils nous apportèrent aussi des *Pedras Huadas*. Le *Cacique* de *Winacapara* nous apprit que *Carapana* s'étoit enfui d'*Emeria* & sauvé à *Cairoma*, du côté des montagnes de la *Guiane*, au-delà de la vallée d'*Amariocapana*; parce que les *Espagnols* lui avoient persuadé que nous étions venus pour le détruire & pour ruiner son Païs; ce qui lui avoit donné l'épouvante.

Cependant lorsque les *Caciques* de *Winacapara* & de *Sapocatana* vassaux de *Carapana* eurent reconnu que nous

* Autrement *Ouicon*.

ne faisons aucun tort aux *Indiens*, & que nous étions ennemis des *Espagnols*, sans nuire à ceux d'entre les naturels du País qui sont sous leur domination ; ils nous assurerent fort de l'amitié de *Carapana*, qui jusqu'alors avoit été obligé de dissimuler, à cause du voisinage des *Espagnols*, & que son País tout ouvert leur donnoit libre passage pour entrer dans la *Guiane*. Ils ajoutèrent, que *Carapana* ne s'en étoit fui que pour éviter d'être inquieté des *Espagnols*, & pour être plus en sûreté dans la province de *Cairoma*, qui est au pied des montagnes qui separent les vallées de la *Guiane* d'avec les *Orenocconis* ; parce que les *Espagnols* venant à s'emparer de ses terres, en traversant les montagnes, il se trouvoit chez les *Epo-remeros*, où les premiers ne pouvoient aller l'attaquer sans de grandes forces. Mais je croi que le vieux *Indien* se conduisoit ainsi par adresse, & pour trouver le moyen de se disculper d'une manière ou d'autre auprès des *Espagnols*, en leur alleguant que s'il avoit fait quelque chose en nôtre faveur, il ne l'avoit fait que par force : étant d'ailleurs toujours à tems de prendre ouvertement nôtre parti, au cas que nous re-

vinssions avec des renforts considerables.

Nous ne jugeâmes pas à propos d'aller dénicher ce vieux renard, & nous revînmes de *Winacapara*, laissant à l'Est les quatre rivieres qui descendent des montagnes d'*Emeria*, & se jettent dans l'*Oronoco*, sçavoir le *Waracapari*, le *Cairama*, l'*Akaniri*, l'*Iparonia*. Il y a encore là d'autres rivieres qui se jettent dans la mer; qui sont, l'*Araturi*, l'*Amacuna*, *Barima*, *Wana*, *Maroaca*, *Paroma*, *Winni*. Au-delà de celles-là & tirant vers l'*Amazon*e, il y en a encore quatorze, autour desquelles habitent des *Arovacas* & des *Canibales*.

En retournant vers le Nord & quittant l'*Emeria* nous trouvâmes la route fort difficile & fort fâcheuse. La nuit fut sombre & orageuse. Toûjours tonneres, pluies, éclairs. Au matin nous fûmes à l'embouchure de *Cumana*, où nous avions laissé *Eynes* & *Porter* pour attendre le Capitaine *Keymis*, qui s'en revenoit par terre. Cependant ils n'avoient eu aucune de ses nouvelles: ce qui nous mît fort en peine. Mais le jour suivant il revint avec *Putima*, ce qui nous fit beaucoup de plaisir. *Putima* nous quitta en pleurant.

Le jour suivant nous abordâmes à

L'Isle d'*Assipana*, & continuant nôtre route, nous trouvâmes nôtre galere à l'ancre au havre de *Toparimaca*. Nous faisons cent-milles par jour en descendant. Cependant nous ne pûmes jamais retourner par la route que nous avions prise en allant, à cause du courant de la mer qui porte vers l'*Amana*: ainsi nous suivîmes le cours du *Capuri*. Enfin nous arrivâmes à la mer, & nous avions encore le plus difficile à faire. La nuit, étant ancrez à l'embouchure du *Capuri*, qui a là une lieüe de large, la violence du courant nous obligea de nous mettre à couvert sous la côte avec nos canots. Nous tirâmes la galere aussi près de terre qu'il nous fut possible, & malgré toutes ces précautions nous eûmes beaucoup de peine à nous empêcher d'être submergez. A minuit le tems s'étant éclairci, nous mîmes le yacht en pleine mer, & laissâmes la galere à l'ancre jusqu'à la pointe du jour. Le jour suivant à neuf heures nous eûmes la vûë de la *Trinité*, & nous arrivâmes enfin à *Curiapan*, où nous retrouvâmes nos vaisseaux.

Je vais donner encore en peu de mots une description particuliere des lieux où nous avons passé dans nôtre course.

Etant entréz dans l'*Amana*, nous laissâmes à droite les *Canibales* qui habitent près des rivieres nommées *Guanipa* & *Berefe*, sur la Baye qui est vis-à-vis de la *Trinité*. L'*Aroa* se jette aussi dans cette Baye. Les *Wikiris*, qui habitent en ces quartiers-là, ont leur principal village sur la riviere de *Sayma*. Les trois rivieres, qui se jettent dans cette Baye, s'enflent si fort en hyver, & courent si impetueusement dans l'Ocean, qu'elles ne mêlent leurs eaux aux siennes qu'après y avoir coulé près de trois lieues. Sur la route de la *Guiane* & dans les Isles qui sont autour de l'*Oronoco*, il y a les *Tinitivas*, qui se divisent en deux peuples ennemis l'un de l'autre. Les uns s'appellent *Ciavvaris*, les autres *Waravveris*. Plus haut on a *Toparimaca* & *Winacapara*, où les *Nepois* habitent. Ceux-ci sont sujets de *Carapana*, *Cacique* d'*Emeria*. Entre *Winacapara* & le Port de *Morequito* dans l'*Aromaia*, on a les *Oronocoponis*, autrefois sujets de *Morequito*, & maintenant de *Topiavvari*. Il y a les *Canuris* sur la riviere de *Charles*. Les *Canuris* ont une femme pour *Cacique*. Cette femme, qui nous vint voir, me fit plusieurs questions touchant la Reine, & prit

plaisir à ce que nous lui en disions.

Les trois puissantes Nations des *Cassipagos* habitent près du Lac *Cassipa*, vers la source de la riviere de *Charles*. Dans les terres au-Sud il y a les *Capurepanis*, & les *Empurepanis*. Au-delà les *Maccureguaris*, qui sont les premiers peuples qu'on trouve sous la domination des *Yncas*, & les *Iravvaqueris*. Ceux-ci sont ennemis déclarez des *Espagnols* & des *Epuremerios*. Allant à l'Ouëst de la riviere de *Charles*, il y a divers *Cannibales* & les *Evvaipanomos*; & tout à fait à l'Ouëst on trouve les *Amapias* & les *Anabas*, peuples fort riches en or.

Au côté Septentrional de l'*Oronoco* on a les *Wikiris* & les *Saymas*, ennemis jurez des *Espagnols*. Au Sud à l'embouchure du fleuve, on a les *Arvucas*. On trouve plus loin des *Cannibales*, & enfin les peuples qui habitent autour du fleuve des *Amazones*.

On assure que les *Epuremerios* observent la Religion que les *Yncas* instituerent au *Perou*. On peut voir le culte de ceux-ci dans *Pedro de Cieca*; comment ils croient l'immortalité de l'ame; les hommages qu'ils rendent au Soleil, leur maniere d'ensevelir, &c.

Les *Orenocoponis* ne se font pas enter-
 rer avec leurs femmes ; mais ils veulent
 qu'on ensevelisse avec eux tout ce qu'ils
 ont de plus précieux , or , joiaux , &c.
 dans l'esperance que ces choses leur
 serviront en l'autre vie. Les *Arvacas*
 reduisent en poudre les os de leurs *Ca-*
ciques & de leurs plus proches Parens ,
 après que les chairs en sont entierement
 consummées par la pourriture. Ils ava-
 lent dans leur breuvage ces os ainsi re-
 duits en poudre. Les *Espagnols* trou-
 verent de grandes richesses dans les tom-
 beaux des *Perouans* , & c'est assez l'usa-
 ge chez les autres peuples de ces quar-
 tiers , d'enrichir les tombeaux des morts.
 Tous ces *Indiens* ont beaucoup de fem-
 mes , mais les *Caciques* en ont toujours
 plus que les autres. Les femmes ne man-
 gent pas avec leurs maris , ni dans la
 société des hommes : mais l'usage veut
 qu'elles servent leurs maris ; après quoi
 elles mangent à leur tour. Les vieil-
 les font le pain & preparent la boisson.
 Ce sont les femmes qui fabriquent les
 toiles de coton & les hamacs , & qui
 font généralement une partie de l'ou-
 vrage de la maison. Pour les hommes,
 ils vont à la chasse & à la pêche. Ils se
 divertissent & s'enyvrent, lors qu'ils ne
 vont pas à la guerre.

On assure que l'*Yuca*, qui regne dans la *Guiane*, a fait bâtir en ces Pais-là un Palais semblable à ceux que ses Ancêtres avoient autrefois au *Perou*. On fait assez la quantité d'or qu'on a trouvé au *Perou*, dans le tems de la conquête de ce vaste Etat; mais cependant je suis convaincu, que le Prince qui regne à *Manoa*, en possède beaucoup plus qu'il n'y en a dans toutes les *Indes Occidentales*.

Je vais maintenant parler de ce que j'ai vû moi-même. Ceux qui aiment à faire des découvertes trouveront assez de quoi se satisfaire le long du fleuve *Orenoco*, où il se jette tant d'autres rivières, qui peuvent conduire dans toutes les terres voisines, qui s'étendent depuis l'Est jusqu'à l'Ouest plus de deux mille miles d'*Angleterre*, & de Nord à Sud plus de huit cent. Toutes ces terres sont riches en or & en marchandises propres à la traite. Le Soldat, l'Officier, & le Général s'y peuvent tous enrichir; & si d'autre côté on veut faire quelque attention aux agrémens naturels du climat, on y voit quantité de vallées & de rivières, beaucoup de gibier & de poisson. Le Pais est propre à la culture, & l'air y est générale-

ment fort pur. Aussi les gens y vivent-ils souvent au-delà d'un siècle. Nous y avons toujours couché sans autre couverture que celle du Ciel, & cependant aucun de mes gens n'y a été malade en tout mon voyage.

Il y a au Sud de la riviere beaucoup de *Bois de Brésil*, qui, à mon avis, l'emporte sur celui qui croît dans les autres lieux de l'*Amerique*. On y trouve beaucoup de coton, d'herbe à soye, de baume & de poivre, diverses sortes de gommes, du gingembre, &c.

Le trajet n'est pas des plus longs ni des plus dangereux, puisqu'il peut se faire en six à sept semaines, & que l'on n'a pas de mauvais passages à franchir; tels que sont le canal de *Bahama*, la mer orageuse des *Bermudes*, &c. Le tems le plus propre pour aller à la *Guiane* seroit le mois de Juillet, afin d'y arriver au commencement de l'été, qui dure à peu près jusqu'au mois de Mars. Il faudroit s'en retourner en May ou en Juin.

Il faut regarder la *Guiane* comme un Pais vierge. Personne ne l'a encore touchée. Aucun Prince Chrétien n'a bien essaié jusqu'à maintenant de la conquérir: mais si l'on bâtissoit seulement

Deux Forts vers la mer à l'entrée du País, il n'y a qui que ce soit qui osat nous disputer ce riche terrain. Aucun Vaisseau ne pourroit entrer sans essuier le feu d'un des Forts. Outre cela les vaisseaux chargez n'y sçauroient aborder facilement qu'en un seul endroit, & l'on ne peut approcher de la Côte qu'avec de petits bateaux & des canots. Il y a sur la riviere des bois de deux cent milles pour le moins, & fort épais. La route de terre est aussi fort difficile. On a de tous côtez des hautes montagnes, & les vivres y sont difficiles à trouver, à moins que d'avoir pour amis les naturels du País. C'est-ce que les *Espagnols* ont toujours éprouvé avec perte, quoiqu'ils aient été tentez souvent de conquerir les vastes Regions de la *Guiane*.

Enfin je suis persuadé que la Conquête de la *Guiane* agrandira extrêmement le Prince qui aura le bonheur de la faire, & que l'on en pourra tirer des forces & des richesses assez considerables pour contrebalancer celles de l'*Espagne*. Si ce bonheur nous arrive un jour, je ne doute pas que la Chambre de la *Contraction*, que l'on établira à *Londres* pour la *Guiane*, n'écale bien-tôt celle que les *Espagnols* ont à *Seville* pour leurs conquêtes des *Indes Occidentales*.

D I V E R S

Témoignages des *Esgagnols* touchant la *Guiane*.

LETTRE écrite de la *Grande Canarie*, par Don Alonfo à quelques *Negocians* de Saint Lucar.

IL n'y a aucune nouvelle considérable, que celle qu'on débite de la découverte du *Nuevo Dorado*, à deux journées de navigation de la *Marguerite*. On n'a jamais entendu parler d'une aussi grande quantité d'or qu'est celle qui se trouve en ce País-là. Nous sçavons de bonne part que ceux qui écrivent cela à leurs parens d'ici ont été eux-mêmes sur les lieux. Lors que je ferai le voyage de *Carthagene*, j'ai résolu d'employer quelque tems à faire celui d'*El Dorado*, dans l'esperance d'y faire de gros profits. Voici une partie de ce qu'on en écrit à Sa Majesté.

» A la riviere de *Pato* le 23. Avril
 » 1593. En presence de moi *Rodri-*
 » *guez de Carança* Secretaire de Mari-
 » ne, *Domingo de Vera*, Lieutenant
 » pour *Antonio de Berreo*, fit assembler

ses soldats, & les ayant fait mettre en ordre de Bataille, il leur parla de la sorte.

Vous sçavez tous, Messieurs, les soins que Don Antonio de Berreo, nôtre Général s'est donné, & les dépenses qu'il a faites depuis onze ans, pour découvrir le puissant Etat de la Guiane & d'El Dorado. Vous n'ignorez pas les peines extraordinaires qu'il lui a falu prendre pour cette illustre découverte. Cependant le d faut de provisions & le mauvais état de ses gens a rendu les peines & les dépenses presque inutiles. Maintenant il me charge de faire de nouvelles tentatives; & pour cet effet je dois prendre possession de la Guiane au nom de Sa Majesté & de nôtre Général Don Antonio de Berreo. Vous, François Carrillo, je vous charge de relever cette Croix qui est à terre. Qu'elle soit ensuite tournée vers l'Orient. Après cela le Lieutenant, tous les Officiers & les soldats s'agenouillèrent devant cette Croix & adorèrent. La priere étant faite, Domingo de Vera, prit une tasse pleine d'eau, la bût, en prit une seconde & la jettâ à terre aussi loin qu'il pût. Il tira ensuite son épée, & coupant l'herbe qui étoit autour de lui & quelques branches des arbres de la Campagne, il dit, " Au

„ nom de Dieu je prens possession de cet
 „ te terre pour Sa Majesté Don Philippe
 „ nôtre Souverain Seigneur. „ Après
 cela on se remît à genoux, & tous les Of-
 ficiers & soldats &c. répondirent qu'ils dé-
 fendroient cette possession jusqu'à la dernière
 goutte de leur sang. Alors Domingo de
 Vera s'adressa à moi l'épée nue dans la
 main, & m'ordonna de lui donner Acte &
 témoignage de cette prise de possession, &
 de déclarer que tous ceux qui se trouvent ici
 présens en sont témoins.

Signé.

DOMINGO de VERA.
par moi Secretaire.

RODRIGUEZ de CARANÇA.

„ Après cela le Lieutenant Domingo
 „ de Vera pénétra deux lieües plus avant
 „ dans le País jusqu'au village d'un Ca-
 „ cique. On lui fit dire par nôtre Inter-
 „ prète Antonio Bizante, qu'on s'étoit
 „ mis en possession du País au nom de
 „ S. M. Il répondit qu'il vouloit bien
 „ se faire Chrétien, & permettre que
 „ la Croix fut élevée dans ses terres,
 „ &c.

„ Le 1. Mai on arriva à Carapana
 & delà

» & de là on alla à *Toraco*, qui est cinq
 » lieüs plus loin. *Topiavvari* est *Caci-*
 » *que* de *Toraco*. On lui dit par l'Inter-
 » prète les mêmes choses qu'on avoit
 » dites au premier *Cacique*, & on lui
 » demanda qu'il permît d'arborer la
 » Croix dans son País; à quoi il se sou-
 » mit aussi.

» Le 4. Nous arrivâmes dans un
 » País fort peuplé. Le *Cacique* de ce
 » País vint au devant de nous, & nous
 » reçut chez lui avec toute l'amitié pos-
 » sible. Après nous avoir bien traité
 » dans sa maison, il nous régala de
 » quantité d'or. L'Interprète lui de-
 » manda d'où il avoit cet or. Il
 » répondit, d'une Province qui est
 » à une journée de nous, & ajoû-
 » ta que les *Indiens* en ont autant
 » qu'il en pourroit tenir dans la vallée
 » où lui *Cacique* parloit. Ces gens ont
 » accoûtumé de s'oindre le corps avec
 » une espece de suc ou d'essence qu'ils
 » tirent de certaines herbes. Ensuite ils
 » prennent de la poudre d'or & s'en
 » poudrent par tout le corps. Ils offri-
 » rent de nous conduire chez ces *Indiens*;
 » mais ils nous avertirent auparavant,
 » qu'ils étoient extraordinairement nom-
 » breux, & qu'il étoit bien sûr qu'ils

20 nous feroient tous périr. Nous leur
20 demandâmes qu'ils nous apprissent de
20 quelle maniere ces peuples trouvent
20 l'or ; & ils nous répondirent , qu'ils
20 vont dans une certaine vallée , où ils
20 creusent la terre , enlevant même
20 l'herbe avec la racine. Ils met-
20 tent cette terre dans de grands
20 vaisseaux faits exprès , qu'ils portent
20 à la riviere , où ils lavent la terre , &
20 en tirent ainsi l'or.

20 Le 8. Nous fimes plus de six lieües.
20 Nous trouvâmes au pied d'une
20 montagne un *Cacique* avec trois mil-
20 le *Indiens* , tant hommes que femmes.
20 Ces gens avoient avec eux beaucoup
20 de vivres , entr'autres des poules
20 qu'ils nous offrirent , en nous priant
20 de nous rendre à leur village qui con-
20 siste en cinq cent maisons. Le *Caci-*
20 *que* nous dit qu'ils tiroient leurs poules
20 d'une montagne extrêmement peu-
20 plée, qui est à un quart de lieüe de leurs
20 terres. Il ajouta qu'ils possèdent quan-
20 tité d'or , qu'ils portent de grandes
20 plaques d'or sur l'estomac , qu'ils ont
20 des perles & des joïaux aux oreilles ;
20 enfin qu'ils sont couverts d'or.

20 L'*Indien* ajouta , que si nous vou-
20 lions lui donner quelques coignées ,

26 il nous apporteroit des plaques d'or
 27 en échange. On ne lui en donna
 28 qu'une , afin qu'il ne remarquât en
 29 nous aucune avidité pour ce métal. Il
 30 nous apporta pour retour de cette coi-
 31 gnée, une piece d'or du poids de vingt
 32 cinq livres. Le Lieutenant *Domingo de*
 33 *Vera* montra cette piece à ses soldats ,
 34 & la jetta ensuite à terre, comme pour
 35 témoigner qu'il n'en faisoit aucun cas.
 36 Ensuite un *Indien* vint nous trouver à
 37 minuit , & nous avertit que les natu-
 38 rels du País étoient en campagne pour
 39 nous tuër. *Domingo de Vera* nous fit
 40 alors marcher en ordre de Bataille.

21 Le 11. Nous fîmes sept lieües &
 22 arrivâmes à une Province , où nous
 23 trouvâmes un peuple assez nombreux
 24 de gens habillez. Ils nous dirent ,
 25 que si nous venions en ennemis , la
 26 vallée alloit être pleine de troupes
 27 prêtes à combattre au premier signal :
 28 Mais que si nous venions en amis,
 29 nous serions les bien venus , & qu'ils
 30 avoient grande envie de voir des
 31 Chrétiens. La place me manque
 32 pour achever cette Relation , & je
 33 renvoye le reste à de plus amples in-
 34 formations qui seront présentées à Sa
 35 Majesté.

R A P O R T

D E

DOMINGO MARTINEZ,

*Touchant la Ville de MANOA EL
DORADO.*

IL dit qu'étant à *Carthagene*, on ne s'entretenoit que de la découverte de *Dorado*, & qu'un peu avant son retour de ce Pais-là, il étoit arrivé de *Dorado* à *Carthagene* une Fregate qui portoit une figure gigantesque d'or massif, du poids de quarante sept quintaux, que les *Indiens* regardoient comme leur Divinité, & à laquelle ils renonçoient entièrement, parce qu'ils étoient résolus d'embrasser le Christianisme & de se soumettre au Roi d'*Espagne*. Tous ceux de la Fregate assurerent unanimement que ce Pais de *Dorado* renferme des richesses immenses.

R A P O R T,

De quelques *Negocians* de Rio de la Hache.

LA nouvelle *Grenade* est fort abondante en or : mais depuis peu on a trouvé le *Nuevo Dorado* , qui renferme une quantité immense d'or & de richesses. Il faut ajoûter à cela le raport d'un *Officier Espagnol* , qui servoit sous *Berre*o , lorsqu'il entreprit la découverte du *Nuevo Dorado*.

Toutes les informations, dit-il , qu'on a envoyées au Roi sont très-veritables. Le fleuve *Oronocco* a sept embouchures, qu'on nomme *las siete bocas del Drago*. Ce fleuve est extrêmement large en plusieurs endroits , &c.



RELATION DE LA G U I A N E,

Traduite de l'Anglois du Capitaine
KEYMIS.

LE 26. Janvier, 1596. nous partîmes de la Rade de *Portland*. Nôtre vaisseau fit voile de conserve avec une pinasse que nous perdîmes en mer par la tempête. Le 3. Février, nous arrivâmes à la hauteur des *Canaries*. Delà nous fîmes voile au Sud & au Sud-Ouëst vers les Isles du *Cap Verd*, d'où nous prîmes nôtre route Sud - Ouëst quart à l'Ouëst.

Le premier lieu où nous ancrâmes au Continent de l'*Amerique* fut à l'embouchure de l'*Arrovaria*. Cette grande riviere est à 1. degré 40. minutes. Nous ne trouvâmes point d'habitans à la côte, & nous sillâmes sans la perdre aucunement de vûë. Au Nord de cette Baye nous vîmes deux hautes montagnes. Plusieurs rivieres se jettent dans la mer tout le long de la côte au Nord & au Nord - Ouëst. Nous ancrâmes près de ces montagnes & y fîmes provision d'eau fraîche : après quoi laissant

le vaisseau à Pancre, je me mis dans le bot avec huit ou neuf de mes gens & mon Interprète *Indien*, pour aller reconnoître les rivieres, & tâcher d'entrer en quelque liaison avec les naturels du País. Nous trouvâmes à la riviere de *Wiapoko* vingt ou trente maisons inhabitées, & nous y restâmes une nuit. De là nous passâmes *Wanari* sans y mouiller, parce que l'entrée est un fond de roche, & qu'il y a peu de profondeur. Nous fîmes quarante milles dans celle de *Caperovaka*, sans y trouver aucun habitant : mais nous trouvâmes près d'une montagne quantité de *Bois de Bresil* & nous en chargeâmes le bot. Nous y trouvâmes aussi un arbre qui me parut une espece de *Canelier*, tel qu'on en trouve au détroit de *Magellan*. De la riviere de *Caperovaka* nous fillâmes vers *Cavve*, & nous rencontrâmes un canot avec deux *Indiens*, qui du premier abord s'enfuirent, nous prenant pour des *Espagnols* : mais lorsque nous leur eûmes dit par l'Interprète qui nous étions, ils vinrent à nous & nous menerent à leur *Cacique*, qui nous reçut gracieusement, & nous aprit comment il avoit été chassé lui & ses *Indiens* par les *Espagnols* de *Moruga*, riviere

voisine de l'*Oronocco* après avoir brûlé son village ; qu'ensuite ils avoient donné son País aux *Arvacas* , qui sont une nation errante. Il me dit qu'il étoit de la nation des *Jaos* , peuple puissant & maître de cette côte jusqu'à la *Trinité* ; qu'ils avoient résolu de changer entierement de demeure , & d'aller habiter près de l'*Amazonne* , pour se délivrer de la violence des *Espagnols*. Le *Cacique* nous donna un vieux Pilote , pour nous mener à l'*Oronocco*, & nous offrit de l'*Urapo* ou *Bois de Bresil* , mais je le remerciai , m'étant contenté d'en avoir chargé le bot : & même cette charge ne nous fit aucun profit, car la tempête nous obligea de la jeter à la mer, avant que d'avoir pû aborder nôtre vaisseau : trop heureux encore d'avoir pû sauver nôtre vie. Mon Pilote m'aprit que les orages sont ordinaires autour de l'Isle d'*Oneario* , qui est à 6. lieues de la riviere de *Capervaka* : à cause de quoi les *Indiens* croient que les mauvais esprits y habitent , & que ceux qui s'endorment là pendant le jour, après avoir bû , ou autrement , meurent sans aucune rémission. Le tems auquel la navigation est la moins mauvaise en ce parage c'est à nôtre solstice d'hiver. Le vent qui regne le plus fré-

quemment à cette côte c'est le Nord, mais qui tient un peu de l'Est. Quand le Soleil est en deça de la Ligne, il est assez souvent au Sud, principalement la nuit.

Les *7aoris* ont la coûtume bizarre de se faire des balafres au visage & sur le corps. Ils prennent pour cela une des dents d'un petit animal semblable à un rat, & s'en marquent le visage, à peu près de la façon qu'un graveur conduit son burin sur le cuivre.

Les *Sebaios* habitent dans l'Isle de *Gowateri*. On trouve dans la Baye au côté de l'Ouëst de fort bonnes rades sous de petites Isles, & beaucoup de poisson, d'oiseaux, de fruits, de gibier, &c. sur tout à l'endroit où la *Caiane* se jette dans la mer. Je n'ai pas trouvé de meilleurs ports en toute la côte. Au delà des montagnes on trouve beaucoup de *Bois de Brésil*, de coton, de poivre, d'herbe à foye, d'arbres qui produisent le baume. Il y a beaucoup de racines de *Wiapassa*, dont le goût approche de celui du gingembre, & qui sont excellentes contre les maux de tête & le cours de ventre. Toutes les rivieres de cette côte & celles des environs de l'*Cronocco* viennent des vallées de la *Guiane*. On en verra les noms à la

fin de cette relation. Celle d'*Amana* est une des plus rapides & peut porter à son embouchure des vaisseaux chargez. Les habitans devers l'Est ne vont pas au-delà de *Berbice* pour faire leurs traites. On cueille beaucoup de miel au-dessus de *Curitini*. Les *Espagnols* n'ont pas été au-delà d'*Issequebe*. Les naturels des environs appellent cette riviere la sœur de l'*Oronocco*, parce qu'elle est fort grande & qu'il y a plusieurs Isles à son embouchure. Ils la remontent en vingt jours. Après cela ils portent leurs provisions. Au retour ils vont reprendre leurs canots pour les porter vers le lac que les *Jaos* nomment *Rapanovvini* & les *Canibales Parime*. Les naturels du País disent que ce lac est si grand, qu'il ne differe aucunement d'avec la mer. C'est-là qu'est *Manoa*.

Les *Espagnols* avoient résolu de bâtir une Ville sur cette riviere dont j'ai parlé : mais ceux-ci n'étoient pas des gens de *Berreó*. Ils étoient de la *Marguerite* & de *Caracas*. *Saint Jago* les commandoit, & cela lui attira la colere de *Berreó* & la perte de sa liberté. Voici l'histoire de *St. Jago*.

Après les mauvais succès de *Berreó* dans l'entreprise qu'il avoit faite con-

tre la *Guiane*, les deux Gouverneurs de *Caracas* & de la *Marguerite* résolurent de ruiner *Berreco* dans l'esprit du Roi d'*Espagne* & de se faire ensuite charger du soin de la découverte de la *Guiane*. Ils envoyèrent au Roi des gens de leur parti pour insinuer à Sa Majesté, que *Berreco* n'étoit pas propre pour executer ce dessein, & qu'étant vieux il ne pensoit plus qu'à ses plaisirs; que cette entreprise demandoit un homme de tête & de main. Ils ajoûterent qu'un *Anglois* de distinction, (c'étoit le Chevalier *Raleigh*) avoit déjà fait divers progrès dans le Pais, & qu'il y avoit apparence qu'ayant eu occasion de connoître dans son voyage les richesses de la *Guiane*, sa nation n'en demeureroit pas-là, & mettroit au contraire tout en œuvre pour conquérir le Pais: mais que les *Anglois* n'étoient pas en état de soutenir cette entreprise contre les forces de Sa Majesté. Ils insinuerent qu'il falloit ôter le commandement à *Berreco*, & recevoir l'offre qu'ils faisoient de leurs services en cette occasion. Cependant *Domingo de Vera*, Lieutenant de *Berreco*, arriva avec quantité d'or qu'il apportoit pour faire du monde. Celui-ci rétablit *Berreco* dans l'esprit du

Roi, & fit en sorte qu'on lui accorda dix vaisseaux & toutes les provisions nécessaires pour soutenir les desseins de *Berre*. Sa Majesté ordonna même que dix-huit de ses vaisseaux restassent à la *Trinité*, jusqu'à ce que l'Isle fut entièrement netoyée d'ennemis.

Les Gouverneurs de *Caracas* & de de la *Marguerite* n'attendirent pas le retour de ceux qu'ils avoient envoyé au Roi, pour déposséder & détruire *Berre*. Celui-ci leur échappa & se sauva vers la riviere de *Charles*, en attendant qu'*Antonio* de *Ximenés* lui envoiât quelque secours de la *nouvelle Grenade*: mais l'arrivée des dix-huit vaisseaux à la *Trinité* rétablit *Berre* & rompit les mesures des rebelles. *St. Jago* fut arrêté prisonnier, & ses gens se dispersèrent de côté & d'autre. Les dix-huit vaisseaux partirent ensuite de la *Trinité* & dix autres restèrent à *Concarabia* pour nous surprendre. C'est-là le rapport qu'un *Indien* me fit.

Le 6. Avril nous ancrâmes à l'embouchure de l'*Oronocco*, après avoir employé 23. jours à reconnoître les côtes. Nous ancrâmes la premiere nuit sur 10. brasses. Le jour suivant deux canots nous apporterent des provisions. Ces

canots étoient commandez par deux *Caciques* ennemis des *Espagnols*, qui leur avoient enlevé plusieurs de leurs femmes; car tout Chrétiens qu'ils sont, il y en a plusieurs parmi eux qui ont jusqu'à dix ou douze Concubines; mais pourvû que la maison soit ornée par tout de Croix & de chapelets, ils se persuadent que les Concubines ne les empêcheront pas d'aller droit au Ciel. Je m'informai des *Caciques* touchant l'état des affaires, & ils me demanderent à leur tour l'état de mes forces & si je n'étois venu qu'avec un vaisseau: à quoi je repondis que j'étois venu pour faire traite, mais qu'à nôtre retour en *Angleterre* toute la Flote mettroit à la voile; que cependant je les aiderois de toutes mes forces en ce qui seroit le plus pressé. Alors un des principaux *Indiens* me fit crâcher dans la main droite, pour signe de l'amitié que nous allions lier ensemble; après cela il envoya un de ses canots pour en amener vingt qui étoient plus loin, & envoya l'autre annoncer nôtre arrivée. Aussitôt après ces *Indiens* assemblèrent leurs gens, firent des feux, & se mirent dans leurs *Hamac*s, où ils se racontoient entr'eux les beaux faits de leurs ancê-

tres, maudissant & défiant leur ennemis, élevant au contraire leurs amis & leurs alliez, auxquels ils donnerent les titres les plus magnifiques qu'il leur fut possible de trouver. Deux heures se passerent ainsi à raconter leurs proüesses & à fumer du tabac; car la pipe fait leurs passetems, jusqu'à ce qu'il soit heure d'aller au Conseil.

Un des *Caciques* m'aprit que le País où *Maccureguari* est située s'appelle *Muchikeri*. Cette ville de *Maccureguari* est la premiere de la *Guiane*. Elle est dans une belle vallée, près de hautes montagnes qui s'étendent au Nord-Oüest. Il y a six lieuës de *Carapana* à cette ville, & *Manoa* est à six journées plus loin. Ils prennent la route des *Iravakeris* le long de la riviere d'*Amacur*; cette route étant plus commode, bien qu'elle ne soit pas la plus courte; car celle de *Carapana* est plus difficile à cause des montagnes. Les *Cassanares*, peuple habillé, habitent aux environs des lieux où l'*Oronocco* prend son nom, & s'étendent fort avant dans le País. Leurs limites vont jusqu'au lac de *Parime*. Le *Marcuvino* traverse les terres & se jette dans l'*Oronocco*. *Manoa* est à vingt journées

de l'embouchure du *Wiapoko*, à 16. de *Barima*, à 13. d'*Amacur*, à 10. d'*Ara-tori*. La meilleure route pour aller à *Manoa* n'est pas par *Maccureguari*, à cause des mauvais chemins qu'on y trouve. Les *Caribes* qui demeurent vers le haut de l'*Oronoque* connoissent fort bien les autres naturels du País, & parlent le même langage que nôtre Interprete. Tout ce que je viens de dire est dans les propres termes du *Cacique*, qui me confirma le raport qu'on nous avoit fait des hommes sans tête & qui ont la bouche sur la poitrine. (*La fable de ces Acephales est fondée sur ce que ces peuples se font par artifice des épaules extrêmement hautes, mettant au rang des beautez du corps cette taille bizarre & difforme*) Ces Acephales prétendus s'appellent en langue *Caribe* *Chiparemi*, & en celle de la *Guiane* *Erviapanomos*. Je n'ose presque pas rapporter ce qu'il me dit de certains autres *Caribes*; qu'ils ont la tête fort longue & presque semblable à celle d'un chien, qu'ils se tiennent le jour dans la mer, comme les Amphibies, & n'en sortent que la nuit. Je n'ai garde d'exiger que le Lecteur ajoute foi à de semblables récits. Il me parla aussi d'une riviere, qu'il me nom-

ma *Carvioma*, qui est près de l'*Ara-tori*. Il me dit que les montagnes de *Cuepyn*, aux environs desquelles on trouve les habitations de *Carapana*, sont inaccessibles, que les *Amapagotos* ont des images ou statuës d'or massif d'une grandeur presque énorme, qu'ils habitent sur la riviere de *Charles*, à cinq journées de chemin.

Nous apprîmes près du port de *Carapana*, que dix *Espagnols* étoient allez à *Barima* avec des marchandises, & qu'on les avoit tous massacrés. Après cela nous fîmes voile du côté de *Topiavari*. Il y a au milieu de la riviere près de l'embouchure de celle de *Charles* une Isle élevée. Un certain Indien vint à nous en cet endroit-là, plutôt pour épier nos forces que par aucune affection pour nous; quoi qu'il affectât de nous donner des avis sur les grandes forces des *Espagnols*. La verité est qu'il venoit tâcher de découvrir nôtre état. A force de menaces & de promesses nous lui fîmes avouër la verité. Après avoir passé deux jours-là, je résolus d'aller chercher *Putima* dans les montagnes, & je fis vingt miles en six heures, descendant toujours la riviere. Le jour suivant j'allai à terre

avec quelques-uns de mes gens pour tâcher de troquer aux *Indiens* des haches & des couteaux pour de l'or : mais il n'y eut pas moyen de faire traite, parce qu'ils s'étoient fauvez, nous prenant sans doute pour des *Espagnols*. Mon pilote *Gilbert* offrit de me conduire à une certaine mine d'or que *Putima* lui avoit montrée, à une journée de chemin du lieu où nous étions à l'ancre. Je vis de loin la montagne près de laquelle est la mine, & je ne croi pas qu'elle fut à quinze miles : Quoiqu'il en soit, mon *Indien* me dit comment on prend l'or dans les sables de la riviere nommée *Macavvini*, qui a sa source dans le rocher où est cette mine. Il me raconta aussi, qu'il étoit avec *Putima*, lorsque les *Espagnols* firent perir *Morequito* ; qu'on avoit résolu de racheter par la découverte de cette mine la vie de ce *Cacique*, mais que l'on considéra que ce moyen seroit inutile pour sauver le captif, & avanceroit seulement la perte de tout le País. Ainsi elle demeure cachée jusqu'à maintenant, & même les principaux d'entre ces *Indiens* la cachent au peuple, & publient qu'un dragon énorme devore ceux qui malheureusement viennent à

s'égarer aux environs du rocher qui renferme cette riche mine. Nôtre guide nous assura qu'à nôtre retour il s'offroit d'aprivoiser le dragon, pourvû qu'on lui donnât du vin. J'aurois voulu avoir une connoissance plus particuliere de cette montagne, à cause que je ne tirois d'ailleurs que fort peu de fruit de ce voyage pénible : Mais la situation de nos affaires me rendit la chose impossible.

Pendant que nous étions à terre, les gens du bot prirent un canot où il y avoit trois hommes, dont un étoit domestique de *Berreco*. J'appris diverses particularitez par ce moyen, entr'autres qu'il vouloit peupler d'*Arvacas* l'Isle de la *Trinité*, & transplanter les naturels de cette Isle parmi les *Cassanaras*; qu'il travailloit à entretenir une éternelle inimitié entre ces differens peuples; que *Topiavvari* étoit mort, & que *Goodwin* avoit été dévoré par un tigre, &c.

En remontrant la riviere, nous passâmes devant *Toparimaca*. Lorsque nous fûmes près du Port de *Carapana*, celui-ci nous envoya cinq ou six canots, & nous promit de se rendre auprès de nous le jour suivant. Nous

P'attendimes inutilement cinq ou six jours, & à la fin il nous envoya un de ses *Indiens* pour nous dire qu'étant vieux, infirme & sans forces, il nous prioit de l'excuser; outre que sans cela même les mauvais chemins l'empêcheroient de venir. Ce messager nous apprit assez bien la disposition des peuples voisins à l'égard des *Espagnols*, & nous fit voir qu'ils ne pouvoient proprement compter que sur l'amitié des *Arvacas*, peuple, suivant l'*Indien*, peu nombreux; que les *Caribes* de *Guanipa*, une partie des *Tinnitivas* & tous les autres peuples, tant voisins qu'éloignez, se trouvoient disposez à se soulever contre l'*Espagnol*, & que les *Pariagotos*, par les terres desquels l'ennemi seroit obligé de passer, étoient assez puissans pour leur résister. Les *Indiens* s'imaginent que ces derniers sont grands forciers & ont le secret de se rendre invulnérables. On trouve chez eux des pierres blanches d'une si grande dureté, qu'il est impossible de les rompre; & les *Indiens* disent que ces *Pariagotos* se rendent invulnérables en mangeant ces pierres. Il me raconta ensuite comment les *Iravvaqueris* ont laissé croître l'herbe de leurs campa-

ignes depuis trois années, dans le dessein d'y mettre le feu dès que les *Espagnols* entreroient dans le País, & il ajouta que l'*Inca* avoit levé une armée d'*E-poremerios* pour garder les frontières de ses Etats, & que ses troupes campoient actuellement au Sud des montagnes, à une journée des *Espagnols*.

Comme nous étions ancrés à une journée de *Carapana*, je projettois de l'aller trouver; mais l'*Indien* nous fit considérer que dans l'état où les choses étoient, si les *Espagnols* en avoient connoissance, ils attaqueroient *Carapana* comme leur ennemi déclaré. Ainsi je ne jugeai pas à propos de m'arrêter-là plus long-tems. Avant que de partir, un *Cacique* des *Cyavvannas*, qui habitent aux environs de la *Trinité* à la rivière *Aravvano*, vint me trouver avec quinze canots pour se joindre à nous. Ces *Cyavvannas* habitoient auparavant à *Macureo*, où les *Espagnols* vinrent les surprendre & attaquer dans la nuit, leur tuerent vingt ou trente hommes, & brûlerent leurs habitations, parce que ces *Cyavvannas* ne leur vouloient pas troquer de l'or. Avant que de partir j'envoyai à *Carapana* un présent de fer. Nous demeurâmes ensuite huit

jours à descendre la riviere, que nous voulumes appeller *Raleana*, du nom du Chevalier *Raleigh*, le premier de nos *Anglois* qui l'a remontée. La pinasse avec laquelle nous devions faire voiles de conserve, & que nous avions perduë sur les côtes d'*Angleterre*, nous rejoignit à l'embouchure de la riviere. Elle avoit rodé autour de trois ou quatre semaines sur la côte.

Je dois dire à l'égard de ces peuples, qu'ils ne sont point du tout méchans; quand on leur témoigne de l'amitié, ils en ont de la reconnoissance; mais ils ne souffrent point patiemment les injures qu'on leur fait, & s'en vangent aussi-tôt qu'ils en trouvent l'occasion.

Nous prîmes toutes les provisions de la pinasse & la brûlâmes ensuite, parce qu'elle ne nous pouvoit plus servir; ensuite nous fîmes voiles du côté de l'Isle de *Tabaco*. Cette Isle est très-bonne. De *Tabaco* nous allâmes vers *Punto-Gallero*, & ancrâmes sur dix brasses au Nord de l'Isle & à cinq ou six milles de *Punto-Gallero*. Nous tirâmes un coup de canon & ramâmes vers la terre, mais il ne parut aucun *Indien*. De là nous sillâmes vers *Sainte Lucie* & *Saint Vincent*, & arrivâmes ensuite à la

Dominica. Nous fillâmes après cela au Nord-Est pour retourner en *Angleterre*.

Ma relation seroit impafaitte , si je ne donnois ici en abregé l'état des peuples & des Pais de la *Guiane* ou des environs que j'ai vifitez dans mon voyage.

R I V I E R E S.

P E U P L E S.

- | | |
|------------------------------------|---|
| 1 <i>Arrovvari</i> grande riviere. | } <i>Arvvaes.</i>
<i>Pararvvaes.</i>
<i>Caribes.</i> Tous ces peuples habitent autour de l' <i>Arrovvari.</i> |
| 2 <i>Ivvaricopo</i> , très-grande. | |
| 3 <i>Maipari</i> grande. | } <i>Mapurvvanas.</i>
<i>ʒaos.</i>
<i>Aricari.</i> |
| 4 <i>Caypurog</i> , grande. | <i>Aricurri.</i> |
| 5 <i>Arcoa</i> grande. | <i>Marovvunas.</i> |
| 6 <i>Wiacopo</i> grande. | } <i>Coonoracki.</i>
<i>Wacacoo.</i>
<i>Waricaco.</i> |
| 7 <i>Wanari.</i> | |
| 8 <i>Capurvvac</i> grande. | <i>Caribes.</i> |
| 9 <i>Cavvo</i> grande. | <i>ʒaos.</i> |
| 10 <i>Wia</i> grande. | <i>Marvvorias.</i> |
| 11 <i>Caiane</i> grande | <i>Wiacas.</i> |
| <i>Govvateria.</i> | Isle, on y a les <i>Sebaïos.</i> |

Noms des
R I V I E R E S.Noms des
P E U P L E S.

- | | | |
|----|------------------------------------|---|
| 12 | <i>Macuria.</i> | on y a les <i>Piraos.</i> |
| 13 | <i>Cavuroora.</i> | |
| 14 | <i>Mamanuri</i> | on y a les <i>Ipaïos.</i> |
| 15 | <i>Curari.</i> | on y a les <i>Sebaïos.</i> |
| 16 | <i>Curassamini</i> | mêmes <i>Indiens.</i> |
| 17 | <i>Cunanama.</i> | les <i>faos</i> & les
<i>Arvacas.</i> |
| 18 | <i>Uracco.</i> | les mêmes. |
| 19 | <i>Moraga.</i> | les mêmes. |
| 20 | <i>Mauvarpari.</i> | les mêmes. |
| 21 | <i>Amana.</i> gran-
de riviere. | les <i>Caribes.</i> |
| 22 | <i>Capaleppo.</i> | |
| 23 | <i>Maravvini.</i> | on y a les <i>Paracos-</i>
<i>tos.</i> |
| 24 | <i>Ouvcouvi.</i> | |
| 25 | <i>Wiarviami.</i> | |
| 26 | <i>Aramatapo.</i> | |
| 27 | <i>Wiapo.</i> | |
| 28 | <i>Macuruma.</i> | |
| 29 | <i>Vracco.</i> | |
| 30 | <i>Carapi.</i> | |
| 31 | <i>Charimavvini.</i> | on y a les <i>Curipinis.</i> |
| 32 | <i>Eurovuto.</i> | on y a les <i>Apotomos</i> |
| 33 | <i>Pavuro.</i> | on y a les <i>Arvacas.</i> |
| 34 | <i>Suriname.</i> | on y a des <i>Indiens.</i>
nommez <i>Caribines</i> |
| 35 | <i>Skurama.</i> | les mêmes. |

Noms des
RIVIERES.

Noms des
PEUPLES. . .

- | | | |
|----|--|---|
| 36 | <i>Cupana.</i> | les <i>Arvucas.</i> |
| 37 | <i>Wioma.</i> | |
| 38 | <i>Cusuvini</i> | on y a les <i>Nequeris.</i> |
| 39 | <i>Ivana.</i> | |
| 40 | <i>Curitimi</i> , gran-
de riviere. | on y a les <i>Charibi-</i>
<i>nis.</i>
les <i>Arvucas.</i> |
| 41 | <i>Winiwari.</i> | les <i>Paravvinis.</i> |
| 42 | <i>Berbice.</i> | on y a les <i>Arvucas,</i> |
| 43 | <i>Wapari.</i> | les <i>Sebaios</i> & les
<i>Arvucas.</i> |
| 44 | <i>Waicavvini.</i> | on y a les <i>Panipis.</i> |
| 45 | <i>Maharvaica.</i> | on y a les <i>Arvucas.</i> |
| 46 | <i>Lemerare.</i> | on y a les <i>Waca-</i>
<i>vaios.</i> |
| 47 | <i>Issequebe.</i>
très-grande riv. | on y a les <i>faos</i> , <i>Se-</i>
<i>baios.</i>
<i>Arvucas.</i> |
| | <i>Matooroni.</i> | <i>Caribes.</i> |
| | <i>Coovvini.</i> | <i>Maripis.</i> |
| | <i>Chipanama.</i> | <i>Wacovvaios.</i> |
| | <i>Aravvana.</i> | <i>Iravvaquer's, &c.</i> |
| | <i>Itorebece.</i> | |
| 48 | <i>Pavvraoma.</i> | on y a les <i>faos.</i> |
| | <i>Aripacoio.</i> | les <i>Panipis</i> , &c. |
| | <i>Ecarvini.</i> | |
| | <i>Manutivvini.</i> | |

Noms des
RIVIERES.

Noms des
PEUPLES.

- 49 *Moruga*, grande riviere. on y a les *7aos*.
Piara. les *Arvucas*, &c.
Chaimeragoro.
- 50 *Waini*, grande riviere. on y a les *Caribes*.
- 51 *Barima*, grande riviere. les mêmes.
Caitooma. & les *Arvucas*.
Arvoca.
52. *Amacur*.
grande riviere.
53. *Aratori*, grande riviere.
- 54 *Cavrooma*,
grande riviere.
- 55 *Oronoco*, fleuve,
qui a à son embouchure les
Isles,
de *Maipar*.
d'*Iracapono*
d'*Ouvarecapa*.
de *Warucana*.

Les *Arvuaes*, &c. sont ennemis des *7aos*. Ils ont quantité de pierres blan-

ches & vertes, dont ils se servent au trafic. Ils parlent la même langue que les *Tinnitivas*, ainsi que les *Arricaris*, qui ont aussi beaucoup de pierres vertes & blanches. C'est aux environs d'*Ivuaricopo*, que *Vincent Pinzone* trouva quantité d'Emeraudes. A l'égard du *Maipari*, du *Caiparog* & de l'*Arcoa*, je crois que ce sont des branches du grand fleuve des *Amazones*. Les premières montagnes qu'on voit, étant à la hauteur du *Wianoko*, sont au côté de l'Est de la riviere. Il faut aux *Indiens* de ce quartier vingt journées de canot pour naviger depuis l'embouchure de la riviere jusqu'au lac où est *Manoa*. Cette riviere a diverses cataractes, ainsi que celle de *Charles*; mais elles sont plus éloignées. Elle est environnée de montagnes vers son embouchure.

La riviere de *Wia*, se jette dans la mer avec beaucoup de violence. On trouve sur les bords de cette riviere beaucoup de bois de *Bresil*.

Les *Indiens* des environs de *Mammamuri* sont en petit nombre, mais fort cruels à leurs ennemis qu'ils mangent sans misericorde. C'est pour cela qu'ils n'emploient pas le poison dans les com-

bats : au lieu que la plûpart de leurs voisins se servent à la guerre de flèches trempées dans le suc d'une herbe nommée *Wapoto*.

Des *Indiens* de la *Guiane* occupent les environs du *Capaleppo* & du *Curitimi*, rivières qui viennent des vallées voisines de la source de l'*Amana*.

L'*Uracco*, de même qu'une grande partie de ces rivières, n'est pas également navigable dans tout son cours, à cause des rochers qu'on rencontre. De l'embouchure de cette rivière à sa source, où les *Indiens* de la *Guiane* ont divers villages, il y a dix journées de navigation. Les bords de la rivière & toute la côte ont beaucoup de miel, de baûme, & de bois de *Bresil*. On y trouve aussi du coton & de l'herbe à soye. Les hamacs des *Indiens* de ce quartier-là sont travaillez avec beaucoup d'industrie. On y trouve outre cela de l'or & des *Pedras Huadas* &c. Ils reçoivent des autres *Indiens* des plaques d'or en échange de leurs canots & les plaques d'or sont proportionnées à la grandeur des canots. Ils les troquent aussi pour du fer. Par exemple une hâche est la valeur ordinaire d'un canot. Ils ont quantité de drogues, de

gommes & de racines , qui demanderoient bien la recherche des habiles Botanistes. Ils ont quatre plantes fort venimeuses , dont voici les noms.

Ourari.

Aparaepo.

Carassi.

Parapara.

Ils en ont aussi qui sont des contre-poisons , sçavoir ,

le *Turara.*

le *Wapo.*

le *Catarapama.*

le *Macatto.*

Je donne pour avis à ceux qui voudront pénétrer dans les terres de l'*Amerique* du côté de la *Guiane* , qu'ils doivent prendre leur hauteur à la *Trinité* ; cette route étant la plus courte & la plus facile.

Voici les noms des *Espagnols* , qui en divers tems ont tâché de découvrir la *Guiane*. *Diego d'Ordaca* partit en 1531. de *Leon* pour cette entreprise , entra par l'*Amana* , & marcha 15. jours avant que de pouvoir arriver à l'*Oronocco*. Il avoit amené un millier d'hommes avec lui d'*Espagne*. Il mourut à son retour.

Juan Cortez entra dans l'*Amazone* avec trente hommes, & depuis on n'en a plus entendu parler. *Gaspar de Silva* & ses deux freres se mirent en mer à *Tenerife* & prirent deux cens hommes avec eux pour renforcer *Diego*, dont je viens de parler. Ces trois freres allerent chercher le *Dorado* le long de l'*Amazone*. Mais après bien des peines inutiles, ils retournerent à la *Trinité* & y moururent tous les trois.

Jean Gonzales se mit en mer à la *Trinité* pour aller chercher la *Guiane*: mais sans un succès remarquable. *Philippe de Uren* & *Pedro de Limpias* ne furent pas plus heureux. Le dernier fut tué par le *Cacique Putima*. *Jeronimo d'Ortal* y dépensa une partie de son bien, & mourut ensuite subitement à *Saint Domingo*. *Ximenez* & *Pedro d'Orsua* tenterent le même dessein.

Le Moine *Sala* entra dans la *Guiane* en 1560. avec un autre Missionnaire son compagnon. Ils avoient dans leur voyage des *Indiens* pour guides, & ils en rapportoient des plaques & quelques figures d'or pur, quand, en passant une riviere, ils furent massacrez par quelques *Indiens*. *Hernandez de Serpa*, *Diego de Vargas* & son fils perirent de même.

Caceres entreprit la découverte de la *Guiane* du côté de la *nouvelle Grenade*, mais il n'alla que jusqu'à *Matachines*. Je ne dis rien de *Berreco*, ni de quelques autres dont il a déjà été parlé dans la Relation de la *Guiane* par le Chevalier *Ralaigh*.

Antoine Sedenne entreprit aussi en 15... d'aller découvrir la *Guiane* avec trois cens hommes choisis. Ils fit une capture assez considerable en or, & prit quantité d'*Indiens*, qu'il emmena enchaînez. Il en perit plusieurs en chemin, & les cadavres de ces malheureux *Indiens* attirerent aux *Espagnols* la guerre des *Tigres*, qui vengerent les *Indiens*. *Sedenne* & la meilleure partie de ses gens perirent en *Guiane*.

Augustin Delgado, tâcha de faire cette découverte du côté des *Cumanavogotos* avec 53. fantasins & trois Cavaliers. La guerre des *Indiens* des montagnes contre ceux des vallées le favorisa si bien, qu'il avança considerablement dans le Pais. Un des *Caciques* du Pais le reçut le plus gratieusement qu'il fut possible & lui fit present de joiaux d'or, d'esclaves & de quelques filles : mais les *Espagnols*, les payerent d'ingratitude, leur enleverent autant d'or qu'ils pu-

rent, firent quantité de prisonniers & d'esclaves, & les vendirent à *Cubagua*. Dans la suite *Delgado* fut tué par un *Indien*.

Je ne dis rien des recherches de *Raynoso* & de *François de Montefinos*; parce que leurs voyages n'ont pas fait beaucoup de bruit.

Fin de la relation de la Guiane.



RELATION

EN FORME

DE JOURNAL,

De la découverte des Isles de Palaos, ou nouvelles Philippines.

LE navire sur lequel nous nous embarquâmes pour aller à la découverte des Isles de *Palaos*, s'appelloit *la Sainte Trinité*, & avoit quatre-vingt-six hommes d'équipage. Il étoit commandé par le sergent-major Don François Padilla : il menoit avec lui les Peres Duberon & Cortil Missionnaires Jesuites, accompagnez du Frere Estienne Baudin, qui alloient porter la Foi chez ces Insulaires.

Ce fut le 14. de Novembre de l'année 1710. que je fortis des Isles Philippines, & que je fis route pour reconnoître les Isles de *Palaos*, me supposant être pour lors par treize degrés neuf minutes de latitude, & par 144.

dégrez 22. minutes de longitude.

Je navigai quinze jours, comme il est marqué dans la Carte jour pour jour, & le 30. Novembre de la même année, nous découvriâmes la terre, qui nous restoit au Nord-Est trois dégrez Nord à environ trois lieues, ayant observé quatre à cinq dégrez de variation Nord-Est dans cette route. Nous revirâmes de bord pour en approcher de plus près, & nous découvriâmes qu'il y avoit deux Isles, que le P. Duberon nomma *les Isles de Saint André*, parce qu'on célébroit ce jour-là la fête de ce grand Apôtre.

Lorsque nous fûmes proche des Isles, nous apperçûmes un batteau qui venoit à nous, & dans lequel il y avoit de ces Insulaires qui nous crioient de loin : *Mapia, mapia*, c'est-à-dire bonnes gens. Un Palaos qui avoit été baptisé à Manile, & que nous avions mené avec nous, se montra à eux, & leur parla. Aussi-tôt ils vinrent à bord : ils nous dirent que ces Isles s'appelloient *Sonsorol*, & qu'elles étoient du nombre des Isles de Palaos. Ils firent paroître beaucoup de joye d'être avec nous, & ils nous la témoignèrent en nous baisant les mains, & en nous embrassant.

Ces peuples sont bienfaits de corps , & d'une complexion robuste : ils vont tout nus , excepté vers la ceinture où ils se couvrent d'un morceau de natte : leurs cheveux sont presque crepus , ils ont fort peu de barbe ; & pour se garantir de la pluie , ils portent sur les épaules un petit manteau fait de fil de patates , & sur la tête une espece de chapeau de natte , au tour duquel ils attachent des plumes d'oiseaux toutes droites. Ils furent surpris de voir nos gens fumer du tabac , & ils parurent faire grand cas du fer. Quand ils en appercevoient , ils le regardoient avec des yeux avides , & ils nous en demandoient sans cesse.

Après-midi deux autres bateaux vinrent à nous chargez chacun de huit hommes. Aussi-tôt qu'ils approcherent de nôtre bord , ils se mirent à chanter : ils regloient la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé , ils prirent la longueur de nôtre bâtiment , s'imaginant qu'il étoit fait d'une seule piece de bois : quelques autres compterent les hommes qui étoient sur nôtre bord. Ils nous apporterent quelques cocos , du poisson , & des herbes. Les Isles sont toutes couvertes

d'arbres jusques sur le bord de la mer. Leurs bateaux nous parurent assez bien-faits : ils se servent de voiles latines , & un côté du bateau est soutenu par un contre-poids qui l'empêche de tourner.

Nous leur demandâmes à quel air de vent restoit la principale de leurs Isles, qui s'appelle *Panloq* , & ils nous montrèrent le Nord-Nord-Est. Ils nous ajoutèrent qu'au Sud-Quart-Sud-Ouest, & au Sud-Quart-Sud-Est, sont encore deux Isles, dont l'une s'appelle *Mevrieres* , & l'autre *Poulo*.

Quand nous nous fûmes un peu approchez de la terre , j'envoyai mon Aide-pilote pour chercher avec la sonde un endroit où l'on pût mouiller. La chaloupe étant arrivée à un quart de lieuë de l'Isle , elle fut abordée par deux bateaux du país où il y avoit plusieurs de ces Insulaires : l'un d'eux ayant aperçu un sabre , le prit , le regarda attentivement , & se jetta à la mer l'emportant avec lui. Mon Aide-pilote ne put trouver aucun lieu propre à jeter l'ancre , parce que le fond étoit de roche , & qu'il y avoit grand fond par tout. Quand il fut de retour , j'envoiai encore sur les trois heures un autre

homme pour chercher un mouillage. Il alla tout auprès de la terre, & il trouva, comme le premier, qu'il y avoit par tout grand fond de roche; & ainsi nul endroit où l'on pût jeter l'ancre.

Pendant ce temps-là je me souûtenois à la voile contre le courant qui portoit avec vitesse au Sud-Est. Mais le vent étant venu à manquer, nous dérivâmes au large. Alors les Insulaires qui étoient venus sur nôtre bord, rentrèrent dans leur bateau pour s'en retourner. Les deux Missionnaires voulurent engager l'un d'eux à demeurer avec nous, mais ils ne purent l'y résoudre: ils l'entretenirent quelque temps des vérités de la Religion, & ils lui firent prononcer les Saints Noms de JESUS & de MARIE; ce qu'il fit. On l'interrogea sur la grandeur de l'Isle, & sur le nombre de ses habitans. Il répondit que l'Isle avoit bien deux lieüs & demie de tour, & qu'il pouvoit y avoir huit-cent personnes; qu'ils vivoient de cocos, de poisson, & d'herbages. J'observai la hauteur du Soleil à midi, & je me trouvai par cinq degrés seize minutes de latitude Nord; & la variation au lever du Soleil, fut trouvée de cinq degrés Nord-Est.

Les courans nous emporterent au large vers le Sud-Est avec violence, de sorte que nous ne pûmes regagner la terre que le quatrième à six heures du matin. Nous nous trouvâmes alors à l'embouchure des deux Isles. J'envoiai la chaloupe pour chercher un bon mouillage. Ce fut inutilement. Elle revint à quatre heures du soir, apportant pour nouvelle, qu'il y avoit grand fond de roche par tout, & qu'il étoit impossible de jeter l'ancre.

Le cinquième à sept heures du matin : les Peres Duberon & Cortil formerent le dessein d'aller à terre pour y planter une Croix. Don Padilla & moi leur représentâmes les dangers auxquels ils s'exposoient, ce qu'ils avoient à craindre des Insulaires dont ils ne connoissoient point le genie, & l'embarras où ils se trouveroient si les courans jettoient le vaisseau au large, en sorte qu'il ne pût approcher de la terre pour les prendre ou pour les secourir. Leur zèle n'écouta aucune de ces difficultez, & ils persisterent dans leur premiere résolution. Ils laisserent donc le F. Baudin dans le navire, & ils entrerent dans la chaloupe avec le Contre-mâitre du vaisseau, & l'Enseigne

des troupes qu'on destinoit à mettre à terre. Ils emmenerent aussi le Palaos, dont j'ai parlé, avec sa femme & ses enfans.

Les deux Missionnaires étant partis, nous nous soutinmes à la voile toute la journée contre les courans à la faveur du vent. Mais le soir le vent ayant manqué, le courant nous jetta au large. Nous mîmes toute la nuit un fanal au beaupré, & un autre à l'artimon, afin qu'on pût découvrir de l'Isle où nous étions. La nuit nous eûmes quelques grains du Nord-Est au Nord-Ouest, du Ouest, & du Sud-Est: & le matin à la pointe du jour la grande Isle nous restoit au Nord-Quart Nord-Ouest à environ huit lieues.

Jusqu'au neuvième à midi, nous fîmes tous nos efforts pour approcher de la terre, sans pouvoir rien gagner; au contraire nous nous en éloignions de plus en plus. Je me trouvai par cinq degrés vingt-huit minutes de latitude. Nous tînmes conseil sur le parti qu'il y avoit à prendre. Don Padilla, le Frere Jesuite, mon Aide-pilote & moi, fîmes d'avis de faire route pour découvrir l'Isle de *Panloq* capitale de toutes ces Isles, & qui est éloignée de

celle que nous quittions d'environ 50. lieuës.

Ce fut le onzième à neuf heures du matin que nous découvrîmes Panloq, & à midi je me trouvai par sept degrés quatorze minutes de latitude Nord, environ à une lieuë au large de l'Isle. Sur les quatre-heures du soir quatre bateaux s'approcherent de nôtre bord, se tenant néanmoins au large de la longueur d'un demi cable : peu après ils furent suivis de deux autres bateaux. Enfin quelques-uns de ces Insulaires qui étoient dans les bateaux, se jetterent à la mer, & vinrent à nôtre bord : ils ne cherchoient qu'à voler ce qui pouvoit leur tomber sous la main. L'un deux voïant une chaîne attachée au bord, la halloit de toutes ses forces pour la rompre & l'emporter. Un autre en fit autant à un organeau. Un troisiéme ayant mis la tête dans un savor, vit des rideaux de lit ; il les prit à deux mains, & les tiroit de toutes ses forces ; mais quelques-uns de nos gens l'ayant apperçu, y accoururent, & aussi-tôt il se jetta à la mer.

Don Padilla voyant jusqu'où ces Barbares portoient leur avidité, fit mettre ses soldats sous les armes, car il y avoit

bien 80. hommes dans ces six bateaux ; & il leur fit signe de ne point approcher. Enfin sur les cinq heures du soir ils prirent leur route vers la terre. En se retirant ils décochèrent plusieurs flèches contre nous, dont quatre furent à bord, & une s'attacha à la poupe du vaisseau. Alors Don Padilla fit faire sur eux une décharge de mousqueterie. A ce bruit ils se jetterent tous à la mer, & abandonnerent leurs bateaux, nageant droit à terre avec une vitesse extraordinaire. Puis voyant qu'on ne tiroit plus, ils regagnerent leurs bateaux, s'y embarquerent, & s'enfuirent à toutes rames. Ces Insulaires vont tout nus : quelques-uns d'eux se peignent le corps de diverses couleurs. Leur peau est communement de couleur olivâtre, d'autres l'ont plus noire. Ils ne nous apporterent que quelques cocos.

Le douzième nous n'eûmes presque pas de vent : nous nous tînmes bord sur bord, sans néanmoins trop approcher de la terre. Sur les quatre heures il vint encore à nous deux bateaux, d'où l'on nous faisoit divers signes en nous parlant ; mais comme nous n'avions plus d'Interprètes, nous ne pûmes sçavoir ce qui se disoit. Sur les neuf heu-

res du soir les vents vinrent au Sud-Sud-Est, assez frais, & les courans nous portoient au Nord avec vitesse. Ainsi je pris le parti de passer entre deux Isles le Cap au Nord-Nord-Ouëst : ce Canal avoit environ une petite lieue de largeur.

Le treizième étant à l'Ouëst de ces Isles, nous tînmes conseil sur ce que nous avions à faire, & il fut conclu qu'il falloit retourner à *Sonsorol* pour apprendre des nouvelles des deux Missionnaires qui y étoient restez, & de nôtre chaloupe. Le dix-huit je me trouvais Nord & Sud de l'Isle. Nous demeurâmes-là toute la journée bord sur bord jusqu'à six heures du soir, sans appercevoir aucun bateau, quoique nous ne fussions qu'à une portée de canon de la terre. Nous rodâmes toute la côte du Ouëst de l'Isle jusques au 20, qu'un grain forcé du Sud-Est-Nord-Est nous obligea de quitter la terre, & de faire vent arriere avec la misaine.

Le 21. nous approchâmes encore de la terre, & à deux heures après-midi nous n'en étions qu'à trois quarts de lieues, sans appercevoir aucun bateau. Alors un second grain de l'Est Nord-Est forcé nous ayant pris, nous obligea

138 *Relation en forme de Journal.*

de faire le Ouëst - Nord - Ouëst avec la seule misaine. Nous tînmes encore une fois conseil , & faisant réflexion que nous n'avions point de chaloupe , & que nous commencions à manquer d'eau , sans sçavoir où nous pourrions en faire, nous fûmes tous d'avis que l'unique parti qu'il y eût à prendre , étoit de nous en retourner à Manile pour y porter cette triste nouvelle. Mais comme la saison des vents de Nord & Nord-Est , étoit déjà formée , nous fûmes obligez de faire le tour de Mindanao , selon qu'il est marqué dans la Carte.

Fin de la Relation.

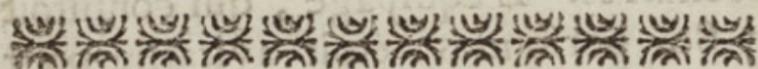


CARTE
des MERS
du NORD et du SUD
ouest tracé la Route
du S. Narbroug
A la MER du SUD



Océan

Océan



JOURNAL
 DU
 VOYAGE

DU

CAPITAINE NARBROUGH.

*A la MER du SUD, par ordre de
 Charles II. Roi de la Grand'
 Bretagne.*

CE fut le 15. Mai 1669. que je reçûs de M. *Wren*, Secrétaire de Son Altesse Royale le Duc d'*York*, la commission de Capitaine d'un vaisseau du Roi, nommé le *Sveepstakes*. Ce vaisseau étoit alors à *Deptford* sur la *Tamise*.

Le 26. *Septembre* 1669. je fus à bord de ce vaisseau, que l'on avoit équipé aux dépens de Sa Majesté. Il étoit du port de 300. tonneaux chargé de 36. pieces de canon, & de toutes les munitions

nécessaires. L'équipage, qui consistoit en 80. personnes, étoit avitaillé pour quatorze mois. Nos provisions étoient du gruau d'avoine, &c. toutes sortes d'instruments pour la pêche & pour la chasse, comme filets, hameçons lignes, & harpons; douze fusils, avec de la dragée, du plomb pour faire des balles en cas de nécessité, &c.

La Flute nommée le *Batchelour*, qui étoit du port de 70. tonneaux, avec quatre pieces de canon, vingt hommes d'équipage, & toutes sortes de munitions de guerre, fut avitaillée pour douze mois.

Je mis à bord des marchandises pour la valeur de 300. liv, sterl. consistant en couteaux, ciseaux, miroirs, bras-selets, haches, serpes, hoyaux, clous, aiguilles, épingles, clochettes, boites, &c. linge ouvré, toiles, tabac, pipes, &c. pour negocier avec les naturels des Pais où nous devions toucher: & tout cela aux depens du Roi.

Le 29. *Septembre*, tems froid & gelée blanche, vent frais d'Ouëst Nord-Ouëst; Nous portâmes au Sud-Ouëst autant qu'il se put. Le même jour à midi nous étions à la hauteur du *Lezard*, qui nous demeura au Nord demi quart

à l'Est à douze lieux de nous, suivant mon calcul. Nôtre latitude étoit 49. degréz 35. minutes par estime. La pointe du *Lezard* est à 50. degréz 10. minutes de latitude, & à 18. degréz 30. minutes de longitude. Nous prîmes nôtre longitude du *Lezard*.

Le 17. *Octobre*, nous découvriâmes l'Isle de *Madere*, qui est une Terre montueuse couverte de bois, où l'on voit pourtant des vignes. Il s'y fait du sucre. Les habitans sont Portugais. *Funchial* est la capitale de l'Isle. Cette Ville est dans une Baye à la partie meridionale de l'Isle près de la mer. Ses fortifications sont assez bonnes & accompagnées de Canon. Un ruisseau d'eau douce, qui sort de la ville sous une arcade de la muraille, se jette dans le milieu de la baye. Les bords de cette baye sont en de certains endroits pleins de gros cailloux, & en d'autres de rochers. Le terrain est sale du côté de l'Est. Les vaisseaux se tiennent à l'ancre à la portée du canon de la ville, qui a à peu-près un mile d'*Angleterre* en longueur, & trois quarts en largeur.

Ce qu'on appelle les *Deserts*, ce sont des rochers assez hauts à la pointe de

Sud-Est de *Madere*, à la distance d'un bon mile. Il y a assez d'eau entre ces *Deserts* & *Madere*; & l'on y passe sans danger. Ces *Deserts* courent au Sud-Est. La Baye de *Funchial* est à 32. degrés 10. minutes de latitude septentrionale, & à 10. degrés 1. minute de longitude comptant du *Lezard*.

Le 17. beau tems, petit vent de Nord-Ouëst. Nous courûmes au Sud-Ouëst. De la baye de *Funchial* je portai à route au Sud-Sud-Ouëst jusqu'à midi, ayant fait 34. miles six dixièmes, & dérivé 13. miles Ouëst. Nous étions à 31. degrés 38. minutes de latitude. Longitude 10. degrés 17. minutes. Différence de longitude de *Funchial* à l'Ouëst 10. degrés 16. minutes. A midi nous eûmes *Madere* au Nord-nord-Est. Suivant mon estime nous en étions à onze lieuës. Nous portâmes l'après midi au Sud-Ouëst. Peu de vent le soir. Nous fîmes route vers *Sant-Fagho*, & j'ordonnai à mon pilote de faire force de voiles vers cette Isle, sans pourtant abandonner le *Batchelour*.

Le 23. *Octobre*. Vent frais de Nord-Est. Nous passâmes le *Tropique de Cancer*. Tout l'Equipage étoit en parfaite santé

On faigna plusieurs matelots qui avoient fait autrefois avec moi le voyage des *Indes*. Dans ces climats chauds la saignée contribüe beaucoup à la santé, & c'est un souverain remede contre la fièvre chaude. Je l'avois déjà experimenté dans deux voyages, l'un à *Ste. Helene*, & l'autre sur la côte de *Guinée*, ou plusieurs de mes matelots attaquez de cette fièvre furent guéris par la saignée. En tous ces voyages je n'ai jamais été malade, ni en deux années que j'ai couru la Mer Méditerannée, ni dans le voyage que j'ai fait aux *Canaries*. Je crois que j'en ai l'obligation à la saignée.

Le 28. *Octobre*, vent forcé d'Est-Nord-Est. Nous découvrîmes l'Isle de *Mayo* au Sud-Sud-Oüest, à huit lieuës de nous suivant l'estime. Du côté de l'Est elle paroît comme une montagne haute & escarpée. Au Nord-Oüest la terre paroît basse vers le rivage. L'Isle est au Sud-Sud-Oüest de *Bonavista*, à 18. lieuës de distance. A onze heures du matin nous ancrâmes dans cette rade, sur sept brasses, à un mile du bord. Le fonds en est sablonneux. La pointe la plus Septentrionale de la rade nous demeura au Nord-Nord-Oüest quart sur Oüest, & la

méridionale au Sud-Est à un mile & demi. Au Sud de la rade il y a des rochers escarpez, mais au Nord c'est un rivage bas & sablonneux. La rade est au Nord-Oüest quart d'Oüest de l'Isle dans une petite baye sablonneuse. A une portée de trait de la mer il y a une saline dans un terroir bas & uni. L'eau douce y est fort rare. Dès que j'eus ancré, j'allai à terre, & j'y trouvai un monceau de sel d'environ 20. tonneaux. Je retournai à bord sur le champ, & j'envoyai la grande chaloupe, qui rapporta deux tonneaux & demi de ce sel. Nous ne pûmes en prendre davantage. Nous jettâmes le filet à la mer, & prîmes quantité de poissons, entr'autres des *poissons d'argent*. Un Nègre de l'Isle vint à bord, & je le renvoyai à terre pour demander aux habitants des bestiaux à vendre. Nous demeurâmes à l'ancre toute la nuit. Beau tems, vent d'Est. Ce côté de l'Isle est sec & sans bois. Il y a beaucoup de chèvres & de *pintados* ou poules de *Guinée*.

Le 29. *Octobre* beau tems, vent frais de Nord-Est. J'envoyai la chaloupe à terre, & j'achetai des habitants quelques chèvres à six reales chacune, & huit vaches à six piastras la piece en rendant

la peau. Mes matelots prirent beaucoup de poisson, que nous mîmes dans le sel pendant quatre heures, & qu'ensuite nous séchâmes pour le garder. Quand on a préparé le poisson de cette manière, il se conserve long-tems en quelque climat que ce soit; ce que j'ai éprouvé en d'autres voyages. C'est une assez bonne nourriture sur mer. Je fis cependant toutes les dispositions nécessaires pour gagner au plutôt l'Isle de *Sant-fagho*. Il nous passa au matin un vaisseau vers le Sud de l'Isle, faisant route à l'Ouëst. L'après midi nous vîmes plusieurs vaisseaux venant du Nord. C'étoit la Flote *Portugaise*, qui silloit vers le *Bresil*. Elle entra dans le *Port Praya*, (qui est un port de *Saint-fagho*,) pour y faire de l'eau. Cette nuit-là je fis lever l'ancre, & à minuit nous fillâmes au Sud-Sud-Ouëst, pour arriver à *Praya*. Nous mouillâmes à l'Isle de *Mayo* pour prendre du sel, parce que je sçavois qu'il nous seroit fort utile pour le voyage.

Le 30. *Octobre* bon frais de Nord-Est quart sur Nord. Nous fîmes route au Sud-Oüest pour mouiller à la côte méridionale de *Sant-fagho*, où est la rade de *Praya*, qui est au Sud-Oüest

de celle de *May*, dont elle est éloignée de neuf lieuës. A midi nous ancrâmes dans la rade de *Praya* à dix brasses. Sa pointe Orientale nous demeura à l'Est & l'Occidentale à l'Oüest-Sud-Oüest, à la distance de demi mille. Nous ne pûmes pas mouïller dans le meilleur endroit de la rade, parce que la Flote *Portugaise* d'environ trente-six voiles y avoit déjà jetté l'ancre. L'Amiral de cette Flotte étoit le *Padre Eternel*, gros vaisseau assez bien bâti. On le disoit du port de 1700. tonneaux. Il n'avoit que quatre-vingt pieces de canon, quoi qu'il fut percé pour plus de 800. pieces : mais ce vaisseau étoit d'ailleurs fort mal équipé, aussi bien que le reste de la Flotte. Six frégates auroient pû se rendre maîtres de la plus grande partie de cette *Armada*. Dès que je fus entré dans la rade, l'Amiral me salua de sept volées de canon. Je lui rendis le même salut. Le *Jerusalem* de cinq. Je lui en rendis trois. Le contre-Amiral suivit l'exemple, & je le lui rendis aussi. Ainsi en firent les autres vaisseaux, que je saluai de trois volées. Je pris ensuite le large sur l'Amiral, & saluai le Fort de cinq volées, qui m'en rendit trois.

Après cela j'y envoyai mon Lieutenant, pour demander permission au Gouverneur de faire de l'eau; ce qu'il m'accorda. Mes tonneliers revinrent à bord le soir avec la chaloupe pleine d'eau.

Le 31. *Octobre* beau-tems, frais de Nord-Est. Le matin *Don-Carlos* alla à terre à *Praya*. J'eus bien de la peine à avoir ma chaloupe avec de l'eau, parce que les *Portugais* en faisoient aussi, & que leurs matelots ôtoient les chapeaux aux miens pour leur chercher noise, ce qui m'empêcha de les envoyer davantage à terre pour éviter la dispute. La baye de *Praya*, c'est ainsi qu'on l'appelle, est ronde, bordée à l'Est de rochers escarpez. Dans le fond il y a un mont escarpé, où est le Château, qui n'est pas bien fortifié, & où il n'y a que quatre pièces de canon. Il y a un petit fort sur la montagne du côté de l'Est avec trois canons. Au Nord de la Baye le rivage est gravier & sable. On y voit un petit bois de cocotiers. Un ruisseau d'eau douce tombe dans la vallée, d'où il se perd dans le sable sur le rivage de la mer. Il y a là quantité d'eau très-bonne & qui se conserve assez sur mer. A la

partie Occidentale de cette baye , il y a une Isle tout près du rivage. On y voit quantité d'herbe qu'on peut faucher pour le bétail. Cette rade n'est point sûre : car un vaisseau de guerre y peut prendre quelque bâtiment que ce soit , sans être incommodé des Forts. Avec des brûlots il seroit aisé d'y détruire toute une Flote , parce qu'il y souffle toujours un vent frais , & qu'il n'y a que deux pointes de terre qui n'empêchent aucun vaisseau de pénétrer en quelque endroit que ce puisse être de la baye. D'ailleurs elle est ouverte de l'Est à l'Oüest-Sud-Oüest.

Je mandai mon Lieutenant & mon Pilote & leur ouvris mes ordres. *C'est d'ici* , leur dis-je , *que je dois siller vers la côte de l'Amérique , au Sud de Rio de la Plata , & au détroit de Magellan. Nous le passerons pour entrer dans la mer du Sud. Il faut faire tous nos efforts pour porter à route sans dériver , & avoir soin de tirer à l'Est , pour pouvoir parer les bafonds du Bresil appelez Abrohollos , à dix-huit degrés de latitude méridionale ; car entre le dix & le vingtième degré il fait ordinairement un frais de Sud-Sud-Est , ou d'Est-Sud-Est. Mon Pilote m'ayant dit que tout étoit arrimé , & qu'il*

fouffloit un vent frais d'Est-Nord-Est, je conclus que le meilleur seroit de porter au Sud-Sud-Est ; que lorsque nous aurions gagné au Sud, & que le vent se seroit renforcé, nous pourrions changer de route quand nous voudrions. Nous nous éloignâmes d'un romb ou d'eux du vent, afin que le vaisseau pût être au large. J'ordonnai au Pilote de gouverner Sud quart sur Est, & à mon Lieutenant d'assembler tout l'équipage, & de faire la prière, pour demander à Dieu sa bénédiction pendant le cours de nôtre voyage, de nous conserver la santé, & de maintenir la paix entre nous, pour pouvoir réussir dans nôtre entreprise, &c.

Instruction pour M. HUMPHREY FLEMING Commandant du vaisseau le BATCHELOUR ; en vertu de la Commission que j'ai reçûë de SON ALTESSE ROYALE, du 29. Août 1669.

IL vous est enjoint de suivre de conserve avec le *Sweepstakes* les côtes de l'*Amerique* au Sud de *Rio de la Plata*, & plus loin encore toujours vers le Sud,

jusqu'à ce que vous veniez au détroit de *Magellan*, à 53. degrés de latitude méridionale ; d'où vous passerez dans la mer du *Sud*, & ferez route au Nord le long de la côte Occidentale del' *Amerique*, jusqu'à ce que vous soyez à la hauteur de *Baldivia*, qui est à peu près à 40. degrés de latitude méridionale. Vous recevrez-là de nouveaux ordres de moi, ou en mon absence, de celui qui commandera le *Sweepstakes* : & cela en cas que vous ne vous en soyez pas séparé. Vous ne le pourrez quitter sous quelque prétexte que ce soit, ni sans en répondre à vos risques, à moins que vous n'en receviez ordre de moi, ou de celui qui commandera en mon absence. Vous sçauvez aussi que je dois vous employer, suivant que j'en trouverai l'occasion, pour découvrir des terres, bayes, havres, rivières ou détroits, &c.

Nôtre dessein est de faire de nouvelles découvertes dans les mers & sur les côtes de cette partie du monde qui est au *Sud*, & d'y établir un commerce, s'il est possible. Vous ne toucherez point aux côtes de l' *Amerique*, ni n'envoyerez à terre, sans une nécessité indispensable, jusqu'à ce que vous soyez

au Sud de *Rio de la Plata*. Vous ne ferez aucune insulte aux *Espagnols* que vous rencontrerez, & ne leur donnerez aucun ombrage s'il est possible. Vous ferez les observations les plus exactes que vous pourrez, & recommanderez la même chose à votre Contre-Maître & à l'équipage, soit par rapport aux caps, Isles, bayes, havres, embouchures de rivières, ou rochers, bas-fonds, sondes, marées & courants, en tous les endroits où vous passerez, tant en la mer du Nord qu'en celle du Sud, &c. & en ferez tirer des plans. Vous observerez aussi les vents alizez, &c. & les divers tems que vous aurez dans votre course, tous les havres que vous trouverez dans le détroit de *Magellan*, & tous les endroits où vous prendrez terre. Vous remarquerez la nature du terroir, les fruits, les arbres, les graines, les oiseaux & les bêtes, les pierres, les minéraux, & les poissons de rivière & de mer. Vous ferez de votre mieux pour avoir des minéraux & de la terre minerale, que vous apporterez en *Angleterre* & que vous remettrez entre les mains du Secrétaire de Son Altesse Royale. Vous observerez aussi le naturel & les inclinations

des *Indiens* qui habitent le País ; & quand vous pourrez entrer en correspondance avec eux , vous leur ferez connoître le pouvoir & les richesses du Prince & de la nation dont vous dépendez. Vous leur direz qu'on vous a envoyé exprès pour établir un commerce & lier amitié avec eux. Et afin qu'ils aient une haute idée du Prince & de la Nation , vous prendrez garde surtout , que vos gens ne les maltraitent point ; de peur qu'ils ne conçoivent de l'aversion pour les *Anglois*. Au contraire il faut tâcher de gagner leur amitié , en leur faisant bon accueil , & vous châtierez ceux qui agiront autrement. Faites sçavoir tout cela à votre équipage , afin que personne n'en prétende cause d'ignorance. Vous aurez soin de bien ménager vos provisions , & de tenir en bon état les voiles , & tous les agrez du bâtiment. Dans tous les endroits où vous prendrez terre vous ferez des provisions & vous fournirez de bois & d'eau fraîche , mais sans exposer ni le vaisseau ni l'équipage. Cependant soyez sur vos gardes & tenez vos gens dans le devoir. Mais en cas de mutinerie , vous ne manquerez pas de m'en donner aussi-tôt

avis. Ayez soin que vôtre vaisseau soit toujours bien propre & bien net : car c'est le moyen de conserver la santé à vôtre équipage.

A bord du SWEEPSTAKES à l'ancre dans la rade de PRAYA à l'Isle de SAN - JAGHO le 5. Novembre 1669.

JEAN NARBROUGH.

Autres instructions pour pouvoir se trouver l'un l'autre en cas de séparation causée par le mauvais tems, ou par quelque autre accident.

LE vous est enjoint de faire voile de conserve avec le *Sweepstakes* tout le long des côtes de l'*Amerique*, au Sud de *Rio de la Plata*, vers le *Port de Saint-Julien*, qui est sur cette côte, au 49. degré. 20. minutes de latitude méridionale ou à peu près, & qui est mentionné dans vôtre Carte. En cas de séparation vous ferez vôtre possible, pour vous rejoindre, le tout suivant vos instructions. Nôtre premier rendez-vous sera au *Port Saint Julien*, sur la côte de l'*Amerique*, ainsi que nous vous l'avons marqué. Vous ferez toute

la diligence possible pour y arriver au plûtôt, & y resterez deux mois à attendre le *Sweepstakes*, si vous arrivez avant lui. Il en usera de même à votre égard. Dans votre route vers *Saint Julien*, lors que vous aurez passé *Rio de la Plata*, vous suivrez la côte de l'*Amerique*, pour tâcher de nous retrouver, & de doubler le *Cap Blanc*, à 47. degrés 20. minutes de latitude méridionale. De là vous ferez route au *Port Saint Julien*, où vous m'attendrez. Vous pourrez aussi vous informer de nous au *Port Desiré*, à 48. degrés de latitude méridionale. Si j'arrive en quelque endroit & que j'en parte avant que vous y soyez, j'y laisserai une planche attachée à un poteau ou à un arbre, & j'y marquerai le nom du vaisseau, le jour de mon départ, & le premier port où j'aurai dessein de mouiller. Vous ferez la même chose. Je me servirai aussi de cet expédient au *Port de Saint Julien*, & j'y laisserai pour vous un ordre enfermé dans une bouteille de verre, que je pendrai à un poteau au côté occidental de l'Isle, où je ferai une baraque. Je vous prie de bien observer tous ces indices, & j'en ferai autant par rapport à vous. Si en courant le long de

ces côtes, je trouvois occasion de négocier avec les naturels du País, j'y aborderai; mais assurez-vous que par tout ou j'aurai touché, vous trouverez les marques que je viens de dire.

A bord du SWEEPSTAKES, à l'ancre dans la rade de l'Isle de SANT-JAGHO, le 5. Novembre 1669.

JEAN NARBROUGH.

Le 4. Decembre, nous vîmes plusieurs poissons volants, des *Bonnittes*, des *Goulus*, & des *Albacores*. C'est un poisson plus gros que la *Bonnitte*, & de la forme d'un Maquereau: mais il est fiévreux. Nous en primes quelques-uns, & un *Goulu* à la ligne. Mes gens en mangerent & trouverent le *Goulu* fort bon. Le goût des matelots est fait à tout.

Le 7. Decembre, le tonnelier trouva deux de nos tonneaux de bière vuides. Elle s'étoit écoulée. Nous ne bûmes pour ce jour-là que de l'eau; car je n'ai jamais voulu faire meilleure chère que le moindre de mon équipage. En général nous bûvions tous du même tonneau, & mangions des mêmes provisions tant qu'elles duroient. Je ne souffrirai jamais qu'aucun de mes officiers

ait un bon morceau par son choix. Il faut que le sort le lui donne. Les portions se distribuoiẽt à ceux que nommoit un homme à qui je faisois bander le yeux ; & par ce moyen nous n'eũmes jamais de différent à cet égard dans tout le voyage.

Le 18. *Decembre*, mon équipage étoit encore en bonne santé. La plupart avoient été saignez en passant le Tropicque de *Cancer*. Personne n'eut de fièvre chaude en ce voyage.

Tant que nous eũmes les chaleurs, je fis donner par semaine un pot de vinaigre à partager entre six hommes, sans celui qu'on leur donnoit pour assaisonner le poisson frais, que je faisois partager également à tout l'équipage. Qu'il y eut beaucoup de poisson, ou qu'il y en eut peu, & qui que ce soit qui l'eut pêché, on n'en avoit ni plus ni moins.

Le 24. *D'cembre*, je trouvaĩ en 48 heures de tems une grande différence de mon *estime morte*, comme nous l'appelons, C'est celle qu'on fait par la ligne de minute,) aux observations que je fis alors pendant que le Soleil étoit sur le méridien : car je trouvaĩ que nous avions couru au Sud douze miles plus

que nous ne devions avoir fait suivant le calcul par la ligne de minute. Je ne puis cependant comprendre la variation. La ligne de minute étoit juste, l'horloge à sable, qui est de demi minute, se trouvoit bon. Je m'imagine que les vents étant à l'Est; & la lune vers son plein, le courant nous derivoit au Sud.

Le 30. Decembre je pris l'*Azimat*, & trouvai six degrés dix minutes de variation à l'Est. Mon observation étoit juste. Beau tems à neuf heures du soir. Le grand Nuage se découvroit à la vûe comme une partie détachée de la voye Lactée. Les Constellations méridionales d'autour du Pole *Antartique* paroissoient visiblement; c'est-à-dire le *Cameleon*, l'*Oiseau de Paradis*, la queue de la petite *Hydre*, & le *Serpent d'eau*. Ce sont toutes de petites étoiles de la cinquième & sixième grandeur. Il n'y a point d'étoiles proprement Polaires, ni aucune autre sur laquelle le marinier puisse fixer ses observations, & qui soit vûe seulement à quinze degrés du Pôle. Il y a seulement sept étoiles de la première & de la seconde grandeur, qui paroissent en forme de croix sur le méridien au-dessus du Pôle, sur lesquelles on peut se régler.

Quelques oiseaux voltigerent autour de nôtre bord ; c'étoient des moïettes & des *gannetes*, qui sont des oiseaux de mer, noirs & gros comme des pigeons. Nous vîmes aussi des oiseaux du Tropicque. Ils sont gris, & ont la queuë longue & épaisse, comme les pigeons.

Nous prîmes ce jour-là quelques *bonnites*. Un gros poisson large & plat suivit nôtre vaisseau. Il ressemble à celui que les *Anglois* nomment *Scate* ; mais les gens de mer le nomment * *Rayecordée*. Il a une queuë longue, qui en finissant prend la figure d'un arc aigu. La piqueure de ce poisson cause une vive douleur. Il y en a parmi nous qui l'appellent *Cloke-fish* ; les moins grands sont bon à manger.

Le 5. *Janvier* Variation de l'aiman par une amplitude au matin de 60. degréz 46. minutes à l'Est. L'Après midi je mis le vaisseau de côté en travers, & jetai la sonde, sans trouver fond que sur cent quarante brasses. La crainte que j'eus des bas-fonds des côtes du *Bresil* me fit jeter la sonde, parce que la mer me parut plus blanche qu'à l'ordinaire. Variation au Soleil couchant 6. degréz 46. minutes à l'Est. Peu de vent

* *String-Ray*.

l'après midi. C'étoit un vent de Nord-Est, quart sur Nord. Je fis force de voiles à dessein de siller droit au Sud. Certains oiseaux, que nous appellons des *guerriers*, volent au-dessus de notre vaisseau. Ils vivent de poissons volants, &c.

Le 14. *Janvier*, nous vîmes peu de poissons, mais de tems en tems nous primes quelques *bonittes*. De petits oiseaux de mer qu'on appelle chez nous *Black-Nodies* voloient autour du Navire.

Le 24. *Janvier*, je jugeai que le courant venoit de la riviere de *Plata*; car je me trouvai neuf miles au Sud plus que je ne m'y étois attendu. J'observai exactement ma course & la variation, qui étoit de 18. degrés 20. minutes à l'Est, par une amplitude déterminée cette nuit-là. J'étois à la hauteur de l'embouchure de la riviere de *Plata*. Je jettai la sonde & ne trouvai point de fond sur cent quarante cinq brasses. Vent de Nord quart sur Nord-Est, & tems couvert. Toute la nuit je fillai au Sud-Oüest quart sur Sud.

Le 31. *Janvier*, le calme du matin se changea à huit-heures en un vent frais de Nord-Oüest. A onze-heure le vent

fit le tour du compas & se rangea en suite au Nord. Ce changement fut accompagné de tonnerre , d'éclairs , de pluie , de nuages obscurs , & de froid. Nous vîmes beaucoup d'herbe sur la surface de la mer , & grand nombre d'oiseaux de mer d'une couleur brune. La mer étoit calme & nous faisons route au Sud-Oüest. Un des grands haubans & un autre du mât de misaine se rompirent. La variation du Soleil levant suivant l'amplitude , étoit de 19. degrés 43. minutes à l'Est. Tout mon équipage étoit en parfaite santé.

Les *Albacores* , les *Bonittes* & les poissons volants abandonnent le vaisseau. Nous ne voyons plus que des baleines.

Le 1. *Février* au matin tems couvert & embrumé , petit vent de Sud-Est. Je fis le Sud-Oüest , & vis quantité d'oiseaux de mer qui voloient sur l'herbe repandüë sur la surface de la mer , pour attraper de petits poissons. Il flotloit beaucoup de cette herbe autour du vaisseau. Le tems se mit au calme l'après midi. Plusieurs chevrettes & huit vaux marins parurent près du vaisseau. Ces veaux marins étoient noirs & de la grosseur d'un chien or-

dinaire. L'après midi vent frais de Sud-Sud-Est ; je portai au Sud quart sur Oüest suivant mon compas. L'air devint tout à coup aussi froid, qu'il est en *Angleterre* au mois de *Séptembre*. Ces mers sont fort exposées aux vents variables : car trois jours de suite le vent fit le tour du compas & cela deux ou trois fois par jour. La mer devint plus blanchâtre que de coûtume ; d'où je conjecturai que je pouvois jeter la sonde, puisque, suivant mon calcul de longitude, depuis le *Lezard*, je n'étois qu'à un degré 28. minutes de terre, selon les cartes de *Mercator*. Le soir je jettai la sonde, mais je ne pûs trouver de fond sur 130. brasses. Vent frais de Sud ; je gouvernai Oüest-Sud-Oüest. A dix heures du soir je remarquai que l'eau moutonnoit comme sur un bas-fond, & je me trouvai sur soixante & dix brasses. Je fis ferler les voiles des perroquets, & jettai encore la sonde. Je trouvai de beau sable rouge tirant sur le gris sur 70. brasses.

Le 2. *Février*, distance méridienne du *Lezard* Oüest 839. lieux 2. miles $\frac{8}{10}$; A midi longitude à l'Oüest 49. degrés 43. minutes. Peu de vent & beaux tems. Nous courions tantôt d'un côté,

tantôt de l'autre. Vent frais du Sud-Ouest quart sur Sud. Je mis la chaloupe à la mer, & sondai sans trouver fond sur 140. brasses. La mer moutonna en plusieurs endroits; ce qui m'obligea de jeter la sonde, mais je ne trouvai point de fond sur 108. brasses. Beaucoup d'herbe flotloit sur la mer. Cette herbe, qui avoit cinq ou six brasses de longueur, étoit entortillée, & avoit des feuilles larges & brunes. Il lui pendoit à la racine une pièce de rocher de deux ou trois livres pèsant. Des oiseaux de mer voloient & nageoient auprès du vaisseau. Comme il faisoit beaucoup de calme, les matelots en tuerent à coup de fusil. Ces oiseaux, qui sont fort privez, & ne s'épouvantent pas au bruit d'un fusil, ressemblent aux moüettes de mer, & sont fort bons à manger. Nous vîmes quelques veaux marins & quelques baleines.

Le 5. *Février* nous vîmes beaucoup d'herbe détachée des rochers, & des oiseaux de mer, qui ressemblent à des *Gannettes*, les uns noirs, les autres blancs, pies, ou gris, & de petits veaux marins. On les prendroit dans l'eau pour des chiens; en effet leur tête res-

semble fort à celle de nos dogues. Ils la montrent long-tems hors de l'eau, & plongent ensuite avec une vitesse surprenante. A sept heures du soir je me trouvai à 41. degrés de latitude Sud, à 52. degrés 50. minutes de longitude Oüest depuis la pointe du *Lezard*, à 895. lieües de distance méridienne dudit *Lezard*, à 616. lieües de distance méridienne de *Praya*, & à 36. degrés 34. minutes de longitude Oüest du même endroit.

Cette nuit là je demandai à *Dom Carlos*, où nous pourrions le mieux prendre terre, à quelle latitude, à quel cap, ou havre sur cette côte de l'*Amerique*, puisque nous nous trouvions alors au Sud de la riviere de *Plata*, & par le travers des côtes que j'avois ordre de découvrir, pour tâcher d'y établir un commerce avec les habitans, ce qui étoit selon mes instructions. Il me répondit, *vous pouvez faire ce que vous voulez, pour moi je ne connois pas la côte.* Cependant il ne m'avoit entretenu, pendant tout nôtre voyage, que d'une course qu'il avoit faite dans ces mers, & s'étoit toujours vanté qu'il connoissoit toutes les côtes depuis la riviere de *Plata* jusqu'au détroit, &

toute la côte Occidentale depuis le détroit jusqu'à *Baldivia* & *Lima* : Mais à nôtre arrivée je reconnus qu'il n'en avoit aucune idée, ni même la moindre teinture de la navigation. Tout ce que je pûs juger de lui étoit qu'il pouvoit avoir demeuré chez le Gouverneur de quelque Province de l'*Amerique*, & qu'il y avoit entendu parler de ces endroits-là.

Le 8. *Février*, à sept heures du soir le vent se rangea à l'Oüest-Sud-Oüest, & fut forcé. Je fis le Sud. Quantité d'herbe détachée des rochers flota autour de nôtre vaisseau. Nous vîmes plusieurs oiseaux de mer. Il faisoit très-froid pour la saison; car nous étions en été, & c'est dequoi *Dom Carlos* commençoit fort à se plaindre. Il me dit qu'il n'auroit pas crû que nous eussions voulu courir si fort au Sud. Je lui fis voir dans mes cartes jusqu'à quelle hauteur nous devions continuer nôtre route par le détroit, le long de la côte Occidentale. Il me répondit, *les Espagnols prennent un chemin plus court pour aller au Chili.* Je lui répliquai; *C'est par la riviere de Plata & par terre; ce que nous ne pouvons pas faire.*

Tout mon équipage étoit en bonne

fanté, à la reserve de quelques mouffes, que la longueur du voyage commençoit d'incommoder. Je leur fis donner du vinaigre une fois par semaine, ce qui est un très-bon remède pour garantir du scorbut. J'ordonnai aussi qu'on se lavât la bouche, le visage & les mains, avant que de recevoir sa portion, & j'établis un homme pour faire exécuter cet ordre. Si quelqu'un y manquoit, le Munitionnaire lui retenoit la portion d'un jour. J'ordonnai encore que tout le monde se tint propre & se garantit de la vermine, sous peine de perdre la portion d'un jour, qui devoit ensuite être confisquée au profit du dénonciateur. Par ce moyen le vaisseau fut garanti de la mal-propreté des méchantes odeurs, quoique le tems pluvieux & embrumé fut un grand obstacle en cette occasion.

Le 19. *Février*, je sondai. J'eus cinquante & cinquante-trois brasses sur un fond de sable noir mêlé de quelques grains de sable fin & luisant. Nous vîmes ce jour-là de l'herbe flotante, des veaux marins, des marsoüins semblables à ceux des mers de l'*Europe*, des baleines, plusieurs oiseaux voltigeant autour du

vaisseau , & quelques pingouins nageant auprès. A deux heures après midi nous eûmes un vent forcé d'Est quart sur Sud-Est , & un tems de mer. Je mis le cap au Sud & ferrai le vent. Le *Bachelour* étoit à demi mile devant moi. Comme il faisoit un vent forcé , il nous passa de sillage , quoique nous forçassions de voiles , & qu'il ne portât que la voile du grand mâ. La mer étoit grosse.

Le 21. *Février* , à huit heures & un quart du matin nous eûmes la vûe de la terre à nôtre Oüest , à la distance d'environ quatre lieuës. Je sondai & j'eûs vingt & une brasses , sur un fond de petites pierres & de sable. Je portai toujourns à l'Oüest suivant mon compas. La terre des environs de la mer n'est pas trop élevée ; mais plus avant elle paroît pleine de hauteurs & rougeâtre. Nous étions à deux lieuës du *Cap Blanco* , à nôtre Nord-Nord-Oüest , & c'est l'endroit le plus Septentrional que je pûs découvrir. La terre la plus méridionale fait face au Cap.

La côte qui court au Sud nous demeura au Sud-Oüest. Elle est passablement haute , mais dans les terres il y a des montagnes dont les sommets

font plats , faits en forme de tables , & plus élevez que le reste. La côte n'est qu'une chaîne de montagnes & de vallées. Ces montagnes sont comme des dunes d'une hauteur ordinaire. A neuf heures du matin je ferlai les voiles des huniers pendant demi heure , jusqu'à ce que la brume fut dissipée , & que je pusse découvrir à plein la terre ; n'étant qu'à cinq milles de la côte , qui forme une espece de baye sur le bord de la mer. Je jettai la sonde & eûs dix-sept brasses sur un fond rude. Entre neuf & dix le tems s'étant mis au clair , je découvris à plein la terre , qui paroissoit comme de l'herbe brûlée par le soleil. On n'y voyoit aucun arbre sur les montagnes ni dans les vallées. Tout étoit aussi nud que les dunes d'*Angleterre*. Je n'osai y envoyer la chaloupe , craignant de la perdre dans la brume , ou qu'elle ne coulât à fond vers le bord , où la mer se brise avec impetuosité. Le vent étoit au Nord quart sur Nord-Est. Il fit presque toujours un vent frais le long de la côte. Il y avoit vingt-quatre heures qu'il n'avoit forcé , & la mer en étoit encore agitée. La terre du côté de la mer court au Sud-Sud-Ouest & au Nord-Nord-Est , autant

que nous pûmes le voir. Je ne remarquai ni feu ni fumée dans le País.

Après avoir changé plusieurs fois de route, du jour d'auparavant à midi jusqu'au lendemain à neuf heures du matin que j'étois à trois lieux de terre; je la fis droit à l'Oüest. La droite route est à l'Oüest à six degrés 50. minutes au Nord, & nous avons fait 50. miles $\frac{7}{10}$; difference de longitude à l'Oüest 0 degré 15. minutes; difference de latitude au Nord 0 degré 6. minutes. Ma latitude par estime 47. degré 14. minutes au Sud. Je ne pris point de hauteur ces trois jour-là, à cause de la brume. Nôtre distance méridienne depuis le *Lezard* à l'Oüest étoit de 1014. lieux 1. mile $\frac{7}{10}$ Nôtre longitude à neuf heures prise du *Lezard* 61. degré 56. minutes $\frac{6}{10}$ du *Port-Praya* 44. degré 38. minutes $\frac{5}{10}$ Nôtre distance méridienne du *Port-Praya* 735. lieux 1. mile. $\frac{5}{10}$ La variation de l'aiman 18. degré à l'Est.

Je conclus que dans la brume nous avons passé le *Port Désiré*; car les Isles & les rochers que nous avons découverts c'étoient l'Isle des *Pinguin* & les autres Isles qui l'environnent, & qui sont au Sud du *Port Désiré*. Nous vîmes

mes ce jour-là des veaux marins, des *Pingouins*, des marsoüins & plusieurs oiseaux de mer, &c.

Le 24. *Février* tems gris, vent frais d'Oüest-Nord-Oüest. Je fis monter quelques matelots sur les hunes, mais ils ne purent appercevoir le *Batchelour*. Je m'imaginai qu'il auroit mouillé au *Port Désiré*. Je levai l'ancre à huit heures du matin, & fis voile au Nord. Je rangeai la côte au Nord avec ma pinasse, pendant que le vaisseau faisoit vent large environ à deux lieües de terre. Ce rivage est une chaîne de pointes de terre & de rochers séparés les uns des autres. En plusieurs endroits nous eûmes la marée pour nous. A la pointe Septentrionale de la * *Baye des veaux marins*, on trouve une petite Isle toute de rochers de la forme d'une mule de foin. Elle est couverte de fiente d'oiseaux, qui est de couleur grise. La marée est extrêmement rapide entre cette Isle & le continent, qui ne sont éloignés l'un de l'autre que de la longueur d'un cable. Du côté de la mer cette Isle est environnée de rochers détachés. Le bord du continent est bas & sablonneux; mais en avançant dans les

* *Seals-Bay.*

terres on trouve des dunes larges & des montagnes. Il n'y a ni bois ni eau douce. On trouve encore dans cette Isle quantité de veaux marins & d'oiseaux de mer. Nous la nommâmes l'Isle de *Tomahauke*, à cause d'un * canot *Indien*, que nous perdîmes ici de vûë, que les *Indiens* ou *Caribes* de *Surinam* appellent *Tomahauke*. Cette Isle, qui n'est que des rochers escarpez, est un peu plus grande que † l'Isle des *Veaux marins*. Elle a huit lieuës d'étenduë au Nord-Nord-Est. Au Nord-Oüest il y une baye profonde & ronde, nommée dans les Cartes la *Baye de Spiring*, ou il y a trois petits Ilets d'une hauteur assez passable. La terre au-delà de la baye n'est que de hautes montagnes. Elle est bornée au Nord par des rochers. En traversant dans la pinasse je jettai la sonde & j'eus vingt & une brasses sur un fond rude vers le milieu. La Baye a sept miles de largeur & trois lieuës d'enfoncement. Elle alloit en tournant au Nord-Nord-Oüest derriere une pointe hors de ma vûë. Sur cette pointe qui va en tournant il y a des rochers noirs qui ressemblent à un bâtiment ruiné avec une tour au milieu. Etant venu près de terre,

* *Indian Club.* † *Seal-Island.*

je cottoyai le rivage avec la chaloupe. Les bords du rivage sont escarpez, & pleins de rochers noirs. On y trouve aussi des bayes basses, où le rivage est de cailloux & sablonneux, & de l'herbe verte sur les montagnes, mais on n'y trouve ni bois ni eau fraîche. Au côté du Nord-Est de cette *Baye de Spiring* la terre avance en pointe. C'est un beau Pais élevé, où l'on voit d'agréables collines & de petites bayes sablonneuses. Six petites Isles de rochers font face à cette pointe. L'une est à la portée du fusil du continent, les autres en sont plus éloignées. La plus avancée, qui est à un mile de la pointe du continent, est la plus grande, & s'appelle *l'Isle des Pingouins*. Elle est passablement haute vers le bord, basse dans le milieu, & a environ trois quarts de mile de longueur du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Oüest sur presque demi mile de largeur de l'Est à l'Oüest. Cette Isle n'est que rochers escarpez, excepté dans le milieu qui est graveleux, & où en Eté il y a un peu d'herbe verte. Les *Pingouins* y logent avec les veaux marins, qui se campent sur le sommet des plus hauts rochers & dans le milieu de l'Isle. Ces veaux marins, & les *Pingouins* y sont

innombrables. Les six Isles sont aussi remplies de veaux marins ; mais les plus grandes sont plus fréquentées des *Pingouins*. Lorsque je fus dans une de ces Isles, en moins de demi heure j'eûs ma chaloupe remplie de trois cens de ces *Pingouins* ; & dans cette espace de tems j'en aurois pû prendre trois mille , si ma chaloupe les eut pû tenir. Il n'y a qu'à les chasser en troupes vers le bord près de la chaloupe , où deux ou trois hommes leur donnent un coup de bâton sur la tête , à mesure que d'autres les prennent dans la chaloupe. Pour les veaux marins , ils terrasseroient un homme , s'il ne se tenoit sur ses gardes. Cependant nôtre vaisseau s'étoit ancré au Nord. A deux lieuës de là il y a divers rochers détachés & un fonds de mauvaïse tenuë entre des Isles , & hors de la pointe de la plus avancée dans la mer. La mer y moutonne , ce qui ne vient que de la force des contremarées réflêchies de ces Isles. Au Nord de ces Isles il y a une baye qui a quatre lieuës de longueur & une lieuë & demie d'enfoncement. Au Nord-Oüest de la Baye on voit le *Port Désiré* , que nous pouvions découvrir de l'Isle des *Pingouins* , en faisant le Nord-Nord-Oüest depuis

cette Isle. Il est à trois lieuës de distance. Environ dans le milieu de la baye il y a des rochers blancs & escarpez, qui ont près de deux miles de long, & dont le haut, jusqu'à peu près le quart du chemin en descendant, est marqué de rayes noires, ce qui vient de la chute des eaux. Le sommet est plat, mais en avançant dans les terres on trouve des hauteurs rondes, & des dunes. Le rivage est bas. Au Sud de la baye la terre y est bordée par des rochers escarpez, qui ressemblent à de grandes murailles, & près de la mer il y a un enfoncement sablonneux pour y tenir des chaloupes à couvert du gros tems. Cet enfoncement est sous ces rochers qui ressemblent à des murailles.

Le 26. *Février* beau tems & vent frais d'Oüest. Nous portâmes du feu toute la nuit, afin que le *Batchelour* pût nous découvrir. Dans cette même vûë je fis aussi allumer du feu sur le rivage. Tems froid. A sept heures du matin j'entrai dans le havre avec mes deux chaloupes, laissant le vaisseau sur ses amares à l'embouchure du port, à six brasses en morte-marée. Je fis monter de mes gens sur les montagnes vers la côte Septentrionale, pour tâcher de découvrir le

Batchelour. Nous brûlâmes de l'herbe sèche, afin qu'il pût en voir la fumée. Je sondai ce jour-là le havre en plusieurs endroits en basse marée, & trouvai qu'il y a très-bon mouillage pour les grands vaisseaux, pourvû qu'ils ayent de bons cables & de bonnes ancres. Nous examinâmes le rivage, & n'y trouvâmes point de bois & presque point d'eau fraîche. Sur les montagnes & sur des dunes assez larges, il y a quelques buissons, & de l'herbe sèche & longue, qui y croît en touffe; le terroir est graveleux & aride, mais en quelques vallées on trouve de la terre noire & semblable à du terreau. Jusqu'alors nous ne vîmes ni hommes, ni feu, ni fumée. Je remarquai pourtant plusieurs endroits où il y avoit eu du monde. Il en paroiffoit des traces derriere des buissons & sur de l'herbe qu'on avoit arrachée. On voyoit aussi qu'on y avoit fait du feu & rôti des * *limpets* & des moules. Je trouvai encore en ces endroits-là de la laine, des plumes, des os de bêtes & des éclats de pierres à feu. Je fus ensuite sur une montagne, où le jour d'au-paravant j'avois élevé un pavillon & où j'avois mis des bracelets, & voyant que

* Espèce de coquillage.

personne n'y avoit été, j'y laissai le tout. Je ne vîs d'autres animaux que deux lièvres qui courøient sur les montagnes. Nous employâmes la plus grande partie de la journée à examiner le havre, de sorte que nous n'avancâmes qu'un mile & demi vers l'interieur du País. Il croît dans les vallées entre les rochers quantité de pois sauvages, qui ont des feüilles vertes & des fleurs bleüâtres, du même goût que les feüilles des pois verts d'*Angleterre*, qui croissent parmi les vignes & qui y sont entrélasséz. On y trouve aussi des herbes odoriférantes & fort vertes, qui ressemblent à de l'yvroye. Les fleurs en sont blanches & jaunes. Il y d'autres herbes vertes qui sont comme la sauge, mais qui croissent en touffes près de terre comme de la laitüë. Ces herbes avec les feüilles de pois nous servirent de salade, & rafraîchirent ceux de mes gens qui commençoient d'être attaquez du scorbut. On y voit aussi quantité de moules, & de *limpets* sur les rochers. Il y a là une Isle fort fréquentée des veaux marins & des oiseaux de mer, & on y voit dans la riviere des plongeons aussi gros que des canards, & divers autres oiseaux gris & noirs. Ces oiseaux de

mer couvent entre les rochers & dans les buissons. Je fus dans une de ces Isles, où j'en pris dans leurs nids autant que ma pinasse en pouvoit porter. Comme la nuit approchoit, & qu'il commençoit à faire beaucoup de vent, nous retournâmes à bord avec nôtre herbe, nos oiseaux, & tout ce qu'on pût ramasser pendant la journée. Je partageai également ce butin à l'équipage, & la portion des mouffes fut même égale à la mienne ou à celle des matelots. Le soir il se leva un vent impetueux, le tems s'obscurcit fort au Sud-Oüest; mais peu après le vent tomba. Nous fimes du feu toute la nuit à la poupe pour le *Batchelour*. Tout l'équipage mangea ce jour-là du veau marin & des Pingouins.

Je jugeai que ce havre seroit fort propre à donner le radoub à nôtre vaisseau; car le grand mât devoit être défuné, & il falloit mettre de nouvelles enfléchures aux haubans, & lester le vaisseau. Pendant ce tems-là nous pouvions nous flater de revoir le *Batchelour*, car du haut de ces montagnes la vüe porte fort loin en mer; de sorte que s'il eût fait voile près de cette côte, nous ne pouvions pas le manquer.

Nous trouvâmes deux sources d'eaux douce , l'une dans une espece d'anse joignant le rivage , à demi mile en remontant la riviere ; l'autre dans une vallée entre des rochers , à côté de l'endroit où le vaisseau avoit ancré , à un mile de la riviere , droit en venant de *Cooper-Bay* , dans la même vallée. Ces sources sont petites , & l'eau en est un peu somache , car dans les vallées arides le terroir est naturellement salé. La terre & les rochers sont couverts de salpêtre comme d'un verglas. Je pénétrai deux miles au Nord-Oüest dans le País , qui est plein de hauteurs & aride , sans bois ni eau. On y voit des rochers escarpez & des vallées assez basses , mais arides , dont la terre est de la nature du salpêtre. On y trouve quelques buissons qui ont la feuille pareille à l'aubepine d'*Angleterre*. Les plus petits produisent de petites noix de galle , où on trouve une petite graine seiche , qui pique autant que le poivre : mais à cela près je ne vis point d'arbre. Le terroir en general est graveleux & sablonneux , & il n'y croît que quelques herbes brûlées. Je creusai dans plusieurs endroits , mais je ne trouvai que du sable mêlé de gra-

vier & de roche, sans aucun signe de métaux ou de minéraux, ni dans la terre ni dans des morceaux de roche que j'examinai. Du haut des montagnes je portai la vûë fort loin dans le païs, qui me parut tout rempli de montagnes & de dunes, à peu près comme la terre de *Cornouailles*. Ceux qui n'y sont pas accoûtumés, ont bien de la peine à marcher dans ce terroir; mais pour moi je pouvois faire plus de chemin en une heure que plusieurs de mes gens en deux. Nous vîmes ce jour-là neuf bêtes paissant. Elles ressembloient à des daims, quoiqu'elles fussent plus hautes, qu'elles eussent le coup plus long, & qu'ils n'eussent point de cornes. Ils avoient le dos rougeâtre, & le ventre & les flancs blancs. Quand nous en fûmes à la portée du fusil, ils hennirent comme des chevaux, se répondant l'un à l'autre, en prenant la fuite.

Le 1. *Mars* beau tems, mais froid, au matin vent frais de Nord. Je fis remplir les tonneaux aux sources que j'avois découvertes, & je plantai une longue perche avec un linge blanc tout au haut d'une montagne à un mile de la mer, & là où il y avoit le plus d'ap-

parence que les naturels le pussent appercevoir. Je laissai au même endroit des bracelets, un miroir, un couteau, un hameçon & une hache, pour exciter les habitans à se montrer; mais quoique j'eusse rodé sur les montagnes toute l'après midi, je ne découvris ni hommes, ni feu, ni fumée. Je vis seulement trois autruches, sans pouvoir en approcher assez pour leur tirer. Dès qu'elles m'apperçurent, elles s'enfuirent. Je lâchai un chien après, qui en coupa une, mais elle s'élança & se sauva vers les montagnes. Ces Autruches sont grises & plus grandes qu'un gros coq d'Inde d'Angleterre. Elles ne peuvent voler, mais elles ont en récompense la vîtesse des jambes. Dans un lieu où les naturels avoient fait du feu, je vis parmi l'herbe deux poignées de laine d'Espagne rouge, fort fine. Je la pris & lâchai le lévrier après trois bêtes semblables à des daims, mais elles furent plus agiles que mon chien. Comme la nuit approchoit je m'en retournai à bord. A sept heures du soir le tems devint gris, & le vent frais au Nord. Point de nouvelles encore du *Batchelour*. A dix heures nous eûmes de la pluye, & le vent se rangea au Sud-Est.

Le 4. Mars beau tems au matin, & vent d'Est. Je fus à terre, & la chaloupe fit de l'eau. Le reste de l'équipage étoit occupé à mettre le navire en funin. A midi je pris les deux chaloupes & j'entrai dans le havre de * *l'Isle des veaux marins*, avec quarante hommes, armez chacun d'une massue & d'un bâton. Etant à terre, nous chassâmes les veaux marins en troupes, nous les entourâmes, & en demi heure de tems nous en tuâmes quatre-cent. On les tuë en leur donnant un coup sur la tête. Dès que nous les avions assommés, nous leur coupions la gorge, pour les saigner tandis qu'ils étoient encore chauds. Après en avoir rempli deux chaloupes, nous les portâmes sur le rivage où j'avois fait une tente, & les étendîmes sur les rochers, où la chaloupe les prit à la nuit. Les mâles, quand ils sont vieux, sont ordinairement aussi grands qu'un veau, & ressemblent du cou, du poil, de la tête, du museau, & du crin à un lion. La femelle ressemble aussi par devant à une lionne, excepté qu'elle est toute veluë & a le poil uni comme un cheval; au lieu que le mâle ne l'a uni qu'au

* *Seal-Island.*

derrière. Ils sont fort difformes, le derrière leur va toujours en rappetissant jusqu'à deux nageoires, ou pieds fort courts, qu'ils ont à l'extrémité du corps. Ils en ont deux autres à la poitrine, de sorte qu'ils peuvent marcher sur terre, & même grimper sur des rochers & sur des montagnes assez hautes. Ils se plaisent à coucher au Soleil & à dormir sur le rivage. Il y en a qui ont plus de dix-huit pieds de long, & qui sont gras & gros à proportion. Pour ceux qui n'ont que quatorze pieds de long, il y en a des milliers; mais le plus communs n'en ont que cinq, & sont fort gras. Ils ouvrent toujours la gueule, & deux hommes ont assez de peine à en tuer un des gros avec un épieu, qui est la meilleure arme dont on puisse se servir en cette occasion.

Le 5. Mars beau tems & vent frais de Sud-Oüest. Nous fûmes le matin à terre, pour écorcher des veaux marins que nous salâmes. La chair en est aussi belle & aussi blanche que celle d'agneau, & très-bonne à manger fraîche; mais elle est bien meilleure quand on l'a tenuë un peu dans le sel. Tous ces veaux que nous apprêtâmes, étoient des plus jeunes, & qui tétôient

encore leurs meres. Dès qu'elles viennent à terre, elles bêlent, & les petits viennent auprès en bêlant comme des agneaux. Une vieille femelle en allaite quatre ou cinq, & chasse les autres petits qui s'approchent d'elle. D'où je juge qu'elles ont quatre ou cinq petits d'une ventrée. Les petits que nous tuâmes & mangeâmes étoient aussi gros qu'un chien de moyenne grandeur. Nous dégraisâmes les plus gros, & en fîmes de l'huile pour les lampes & pour les usages du vaisseau; mais nous gardâmes pour la friture l'huile qu'on tire des jeunes. Mes gens la trouvoient aussi bonne que l'huile d'olive. Cela fut cause que la plûpart de mes gens ramassèrent des feüilles de pois verts & d'autres herbes, pour les manger en salade. Les uns les mangeoient crues, les autres les faisoient boiïllir.

Le 6. *Mars* vent forcé d'Oüest. Après avoir fait la priere, je m'en allai à terre, au Sud de la riviere, & fis huit miles dans le país au Sud-Oüest quart sur Oüest, avec douze hommes armez. Mon premier Lieutenant fit neuf ou dix miles en remontant la riviere avec la chaloupe, pour voir s'il ne trouveroit point d'habitans de ce côté-là. Mon

second Lieutenant alla aussi vers le Nord avec dix de mes gens armez, pour découvrir quelques habitans & reconnoître le País. Je trouvai chemin faisant un de ces animaux faits comme des daims, qui étoit mort & encore entier. Le dos de cet animal étoit couvert d'une laine assez longue & de la couleur de rose sèche, sous le ventre il avoit de la laine blanche. Cet animal étoit de la grosseur d'un jeune poulain. Il avoit le cou long, la tête, le museau & les oreilles d'un mouton, les jambes fort longues, les pieds fourchus comme ceux d'une bête fauve, & une petite queue touffue & rougeâtre. C'étoit un mâle & qui n'avoit point de cornes, ni n'en avoit jamais eu. Je jugeai que c'étoit un mouton du *Perou*, que l'on appelle *Llamas* ou *Guanacos*. Je l'ouvris, pour chercher la pierre de *bezoard*, qu'on dit se trouver dans son estomac : mais je n'y trouvai point ce que je cherchois. J'avois ouï dire à des *Espagnols* des *Indes Occidentales*, qu'ils avoient trouvé le *bezoard* dans les *Guanacos* ; c'est ce qui me fit ouvrir cet animal, que je croi en être un. J'en trouvai plusieurs autres en troupes de dix, trente, & quarante. Ils hennis-

lent , comme des chevaux , & se mettent ensuite à courir. Je vis aussi neuf autruches , mais elles ne me laisserent jamais approcher à la portée du fusil. Je lâchai le lévrier après , mais elles coururent plus vite que le chien & gagnèrent les montagnes. Nous vîmes aussi des renards , des chiens sauvages & cinq ou six lièvres , dont le lévrier en prit un. Ils sont faits comme nos lièvres d'Angleterre , excepté qu'ils sont plus grands , & qu'au lieu d'une queue ils ont un moignon de la longueur d'un pouce & sans poil. Ils font des trous en terre comme les lapins. On ne voit point d'arbres là , à la réserve de quelques buissons qui ressemblent à l'aubépine. Le terroir est aride , sablonneux & graveleux , & on ne trouve par-tout que des montagnes qui ne sont pas fort hautes , & qui ressemblent à des dunes. Il ne s'y produit que de l'herbe. On trouve dans les vallées de petits étangs d'eau douce , qui s'y amasse lorsque la neige se fond. J'y trouvai aussi des endroits où il y avoit de l'eau que le sel de la terre rend somache : mais je n'y vis ni fruits ni herbes , & aussi loin que la vûë pût porter de dessus une montagne , il ne me parut aucune tra-

ce d'habitans. En un mot je ne découvris que montagnes & vallées. Je ne vis d'oiseaux que des milans, qui sont comme ceux d'Europe, & de petits oiseaux qui ressemblent au moineau ou à la linote. Nous vîmes encore quelques mouches, de grosses abeilles, & quelques petits animaux sur l'herbe, marquées de gris, & qui ont la figure d'un lézard; mais nous ne trouvâmes ni vipères, ni serpents, ni aucune bête venimeuse. Les chevaux, les vaches, & les moutons, &c. vivoient fort bien en ce Pais-là.

Comme il se faisoit tard nous revînmes sur nos pas, & il étoit nuit quand nous entrâmes dans la chaloupe. J'y trouvai mon Lieutenant qui avoit remonté la rivière; mais ceux qui étoient allés au Nord, n'étoient pas encore de retour. Les premiers trouverent cinq petits Islets, où il y avoit des veaux marins & des buissons. La rivière s'élargit en montant. Il y a plusieurs rochers, & sur le rivage des *Guanacos*, des autruches, & des lièvres, mais point d'hommes, point de feu, ni de fumée: quoiqu'ils eussent vû des endroits où des personnes avoient été, car on y avoit fait du feu, & rôti des moules & des *lim-*

pets. Ils ne découvrirent ni eau douce, ni bois, ni métaux, ni minéraux, & ne trouverent que montagnes & collines, où il y avoit quelque peu d'herbe. Ceux qui étoient allez au Nord, revinrent à bord à minuit, après avoir fait environ huit-miles en avançant dans les terres au Nord-Oüest, sans voir personne : mais ils trouverent des endroits où il y avoit eu du monde, qui avoit allumé du feu. Nos gens en firent aussi pour voir si quelqu'un viendroit, & ils y resterent assis fort long-tems, mais ils n'apperçurent personne. Le País n'est, comme on voit, que montagnes ou collines, qui ne sont pas fort hautes, mais à peu-près comme des dunes, & semblables aux côtes d'*Yorkshire* aux environs de *Burlington*. L'herbe y est passablement bonne, le terroir graveleux & sablonneux, & il y a des chaînes de rochers. Nos gens virent comme moi des *Guanacos*, des autruches, des lièvres, des milans, &c. mais ni fruit, ni graine, ni marque de mineral ou de métal. Je leur avois recommandé que par tout où ils trouveroient des mares, ils vissent s'il n'y avoit point quelques grains d'or ou d'argent, car il s'en trouve en

ces sortes d'écoulemens d'eaux; & d'ailleurs, à l'autre côté de ces terres, dont nous n'étions pas éloignés de deux-cens lieues, on y trouve beaucoup d'or. On trouve aussi dans les lieux où l'eau a coulé beaucoup de salpêtre attaché à la terre comme de la fleur de farine. Les gachis qu'ils virent étoient aussi salez que de la saumure, ce qui ne provient que de la terre.

Je vis en cette côte des éperlans de dix-huit pouces de long, morts sur le rivage; mais point d'huîtres, ni d'écrevisses de mer ou de rivière, point de cancrs, ni d'autres poissons à coquille, quoiqu'il puisse être que ces mers en soient fournies. Pendant que nous étions sur le rivage, un veau marin poursuivit un poisson aussi gros qu'un maquereau, & semblable à un *mulet*; mais un de nos matelots prit le poisson & l'apprêta, lorsqu'il fut à bord. C'est un manger délicieux. Il faut qu'il y ait dans cet endroit une infinité de poissons, pour nourrir tous les veaux marins, les *pingouins*, & les autres oiseaux qui ne vivent que de poissons, & qui néanmoins sont tous extrêmement gras, quoiqu'ils soient sans nombre, outre les autres animaux que nous ne remarquâ-

mes pas. Je vis des veaux marins nageant la tête hors de l'eau, avec un gros poisson dans la gueule.

Le 13. *Mars* tems passable, vent frais d'Oüest. L'air étoit froid au matin. Je pris la chaloupe & remontai la riviere avec quatorze hommes armez; je passai l'Isle où j'avois trouvé tant de broffailles, & pris quelques jours auparavant de petits oiseaux de mer. L'eau s'y élargit, & a près d'un mile du rivage septentrional au méridional. Cette largeur est de quatre miles; l'eau s'étrécit ensuite & tourne au Sud-Oüest. Dans ce détour il y a une Isle d'une hauteur médiocre & pleine de rochers, où l'on voit quelques petits buissons & un peu d'herbe. J'y passai & y trouvai un poteau de cinq pieds de long tout dressé, qui avoit fait partie d'un mât de navire. On y avoit cloüé une planche d'environ un pied en quarré. Un de mes matelots trouva au pied de ce poteau une plaque de plomb, avec cette inscription,

M D C X V.

EEN SCHIP ENDE EEN JACHT
GENAEMT EENDRACHT
EN HOORN GEARRI-
VEERT DEN VIII. DE
CEMBER. VERTOK-
KEN MET EEN
SCHIP D'EEN-
DRACHT DEN
X. JANUARY:
MDCXVI.

C. JACQUES LE MAIRE.

S. WILLEM CORNS SCHOUTE.
ARES CLASSEN.

JAN CORNS SCHOTS.

CLAES JANSSEN BAN.

Dans un trou du poteau il y avoit une boîte de fer blanc, avec une longue cheville fourrée dans le trou. La boîte renfermoit une feuille de papier écrit, mais si mangé de la rouille de la boîte, qu'il fut impossible d'y rien déchiffrer. Je gravai sur une planche avec mon couteau le nom de nôtre vaisseau avec la date de l'année & du mois, & l'attachai au poteau. J'emportai la plaque de plomb, & nommai cette Isle l'Isle

de le Maire. Nous y trouvâmes plusieurs morceaux de planches du débris d'un vaisseau, qu'on avoit brûlé. La mer avoit jetté ces débris vers l'Isle. Je ne croi pas que les habitans du continent y puissent passer. De-là je m'en allai à l'autre rivage au Nord, & fis deux miles en avançant dans le País. On ne voit point d'arbres nulle part, mais beaucoup d'autruches & de *Guanacos* en plusieurs endroits. Le terroir est bon & plein de marne. Les montagnes ne sont pas trop hautes, & ce sont plutôt des dunes couvertes d'herbe. Ayant creusé la valeur d'un pied en plusieurs endroits, je trouvai un fond sablonneux & aride, & ensuite de la marne. Je croi qu'on en pourroit faire de très-bonnes terres labourables, ce terroir ressemblant fort à celui de la plaine de *New-market*. Nous continuâmes à ne voir personne. Je cherchai dans les mares & examinai des morceaux de roche, mais je n'y trouvai pas la moindre marque d'or ou de mineral. Je revins dans la chaloupe, & après avoir côtoyé le rivage quelque tems en remontant, je grimpai sur une montagne assez roide pour découvrir le País. Sur le sommet de cette montagne, qui est

pleine de rochers, Il y a de petits buissons. Je vis de fort loin le cours de la riviere & le País tout couvert d'herbe. On y trouve aussi des marques de marnes. Nous rentrâmes enfin dans nôtre chaloupe.

Il y a de ce côté-là plusieurs petites bayes qui avancent un mile ou deux dans les terres. Je traversai au Sud-Est, & nous amarrâmes la chaloupe dans une de ces petites bayes près d'un fond, après quoi nous avançâmes trois miles à peu près dans les terres. Nous y vîmes quantité de *Guanacos* & d'autruches, que nous ne pûmes approcher d'assez près pour leur tirer. Nous vîmes pour lors les traces de cinq hommes. Je les mesurai à mon pied, & je les trouvai d'un demi pouce plus larges & plus longues. Comme il se faisoit tard, nous résolûmes de passer la nuit en cet endroit, & de nous y accommoder le mieux que nous pourrions avec de l'herbe, dont nous fîmes nôtre lit; pendant que deux de nos hommes faisoient garde. La nuit fut froide, & le vent à l'Oüest.

Le 14. *Mars* beau tems, mais froid. Le matin au jour nous fîmes quatre miles dans les terres au Sud-Oüest quart sur Sud, sans trouver d'eau douce. Nous

allumâmes du feu , mais cela ne nous servit de rien pour faire venir du monde. Nous vîmes des *Guanacos* , des lièvres , des renards , des chiens sauvages assez gros , & des chats gris semblables aux nôtres. Nous prîmes ce jour-là un *Armadillo* , que nos chiens avoient chassé dans un trou , car ces animaux se font des trous comme les lapins. Nous le déterrâmes bien-tôt ; il étoit de la grosseur d'un gros hérisson , & ne lui ressemble pas mal. Cet animal porte sur son dos une écaille , dont il se couvre comme d'une cuirasse , en sorte que les chiens ne lui peuvent faire aucun mal. Nous vîmes des rats en plusieurs endroits , & un autre animal qui étoit noir , avec deux tâches blanches sur le dos. Nos chiens en tuèrent deux de ceux-ci. Nous vîmes aussi des autruches, quelques perdrix , & beaucoup de milans. Il n'y a là que hauteurs sans bois ni eau douce. Le terroir est du gravier sablonneux & couvert d'herbe , mais on n'y voit pas la moindre marque de mineral ni de métal. Nous retournâmes l'après midi à notre chaloupe , & traversâmes une petite baye de deux miles de long ; qui est à sec en morte marée , & qui n'a pas plus de

trente

rente pieds de largeur. Elle forme une Isle assez agréable & d'une hauteur médiocre, unie au haut, & toute couverte d'herbe, mais sans bois ni eau douce. La plus grande partie de cette Isle est un terroir sablonneux & plein de marne. Elle a deux miles de longueur & demi mile de largeur. Nous y vîmes plus de vingt lievres. Je la nommai * *l'Isle des Lievres*. Elle est près de la côte au Sud. Après avoir fait huit miles en montant la riviere, nous revînmes à bord. Le soir l'air fut froid. Il fit un vent forcé d'Oüest. Vers le matin il se rangea au Nord. Je n'apperçûs ni *Indiens* ni canots en ces quartiers.

Le 24. *Mars* tems de mer & vent d'Oüest. Nous fîmes toutes les dispositions nécessaires pour partir. J'allai à terre vers la côte méridionale à un rocher en pointe qui s'éleve au-dessus d'une petite montagne ronde. On diroit qu'il y a été bâti, on voit une fente au haut aussi grande en toute sa circonférence qu'une pipe de vin. Ce rocher a près de quarante pieds de hauteur. Tout autour il y a d'autres petites pieces de rochers. Ne voyant

* *Hare Island.*

plus rien qui fut digne de remarque ; je revins à bord. Le bois qu'il y a aux environs de cette côte ne feroit pas seulement le manche d'une hache ; mais il y a des buissons qui peuvent servir de chauffage en mer. Avant la nuit tout fut à bord , & le vaisseau appareillé pour faire voile le lendemain.

L'eau douce est fort rare au *Port Déserté*. Les endroits où j'allai chercher de l'eau sont de petites sources, où je remplis près de quarante tonnes. La première source est au Nord , en entrant dans ce havre , à un demi mile avant dans les terres vers une vallée. Elle est au Nord-Nord-Oüest du plus bas rocher. Celle que nous nommâmes *Peckéts-Well* , est à un mile en remontant la riviere , à la portée du trait de l'eau salée. Dans les vallées de ces côtes il y a de l'herbe fort verte & fort douce , & quantité de poix sauvages. Il y a aussi de petites noix de galle , qui croissent dans les buissons , mais non pas en quantité. On peut y faire du sel ; car j'en ramassai beaucoup de bon sur le rivage & sur les rochers.

Le 25. *Mars* ; Je dis à mon équipa-

ge, Messieurs, Vous êtes témoins, qu'aujourd'hui je prends possession de cette côte, du Port Désiré, & de tout le Pays des deux côtes, pour Sa Majesté Charles Second, Roi de la Grande Bretagne, & pour ses héritiers. Vive le Roi. Après cela je fis tirer trois coups de canon.

Le 26. Mars, vent forcé d'Oüest, je fis voile au Nord. Au matin à six heures, lors que le Soleil parut sur l'Horizon à l'Orient, la Lune se coucha sous l'Horizon à l'Occident, après s'être éclipsée à Londres à onze heures dix minutes avant midi, & ici à six heures & plus de trente minutes. Cela fait quatre heures quarante minutes de difference entre le Méridien de Londres, & le Méridien du Cap Blanc. Ce Cap est à 47. degréz 20. minutes de latitude méridionale au Sud-Est de l'Amérique. Je vîs cette éclipse au Sud-Est de l'Amérique à 70. degréz de longitude à l'Oüest du Méridien de Londres, mais je ne pûs voir l'éclipse entiere, parce que le ciel étoit couvert. Suivant mon calcul le Cap Blanc est à 69. degréz 16. minutes de longitude à l'Oüest du Méridien de Londres. Si la Lune n'eut pas été couverte de nuages,

j'aurois pû marquer plus exactement la longitude, quoique je croye mon calcul juste.

Le *Cap Blanc* est donc à 47. degrés 20. minutes de latitude au Sud, & à 61. degré 56. minutes de longitude à l'Oüest du *Lezard*. Distance Méridienne à l'Oüest 1014. lieuës, 1. mile $\frac{6}{10}$. du *Lezard*.

Le *Port Désiré en Amerique*, est à 47. degré 48. minutes de latitude Méridionale, & à 61. degré 57. minutes de longitude à l'Oüest du *Lezard*. Distance méridienne Oüest 1015. lieuës, 2. miles $\frac{6}{10}$ du *Lezard*.

L'Isle des *Pingouins*, à 47. degré 55. minutes de latitude au Sud, & à 61. degré 57. minutes de longitude à l'Oüest du *Lezard*. Distance Méridienne Oüest 1014. lieuës, 2. miles du *Lezard*. Je trouvai 17. degré 30. minutes de variation de l'aiman à l'Est.

Le 1. *Avril* le *Sveepstakes* silla à la hauteur de la * *Baye des veaux marins*, à 48. degré 10. minutes de latitude du Sud, sur la côte des *Patagons*. Le 2. *Avril* beau tems, & vent frais de Nord-Nord-Oüest. Dès qu'il fut jour nous

* *Seals-Bay*.

portâmes toutes les voiles au Sud-Sud-Oüest, & Sud quart sur Oüest suivant que la côte couroit. Nous sillâmes sur vingt brasses d'eau, & trouvâmes un fond de sable noir à trois lieuës de la côte. A neuf heures du matin j'apperçûs à nôtre Oüest un Islet uni, à une lieuë du continent, à 48. degrés 40. minutes de latitude du Sud. La terre qui lui fait face est élevée & remplie de hautes montagnes, dont les cimes sont rondes. A deux lieuës plus loin vers le Sud, la terre est basse & comme une plaine, avec une pointe du côté de la mer; mais le rivage vis-à-vis de l'Isle est plein de rochers. Nous étions à deux lieuës à l'Est de cette petite Isle, & je trouvai vingt-trois brasses sur un fond de sable noir. Je m'approchai jusqu'à cinq miles de la côte. De cette Isle au *Port S. Julien* nous sillâmes la sonde à la main, sur dix-huit ou vingt brasses, fond de sable fin & noir. La terre est basse & fait un enfoncement. Le rivage est en pointe & parsemé de rochers. Cette pointe a quatre lieuës de long. Lors qu'on a fait une lieuë au Sud de la petite Isle, le rivage court Sud-Sud-Oüest & Nord-Nord-Est. A l'extremité méridionale de cette pointe

du côté de la terre, il y a de hautes collines, mais du côté de la mer il y a un rocher blanc & escarpé d'une hauteur mediocre, où il paroît de loin comme une grande bande noire. Au-delà du rocher la montagne va en rond jusqu'au sommet, & il y a quelques petites buissons noirs à côté. Pour des arbres on n'y en voit point. C'est-là qu'est le *Port St. Julien*. L'embouchure est au milieu de la baye, mais on ne peut pas la découvrir de la mer, parce que les deux pointes en cachent l'entrée. On est obligé d'y envoyer la chaloupe en morte-marée pour reconnoître le havre. La terre qui fait face au *Port St. Julien* à l'Oüest, est élevée & pleine de montagnes rondes, dont les sommets sont en forme de pains de sucre. C'est l'endroit le plus élevé que j'aye vû dans toute la côte. La terre au Sud me parut unie & sans hauteurs, aussi loin que je pûs porter la vûe. L'Après-midi calme. Je jettai l'ancre dans la baye devant *St. Julien* sur douze brasses, à deux lieuës de l'embouchure du Port, qui me demeura à l'Oüest-Sud-Oüest. J'envoyai la chaloupe pour le reconnoître, & voir si le *Batchelour* y seroit entré. La chaloupe revint à

six heures du soir & mon Lieutenant me dit, que le havre étoit très-bon & qu'un vaisseau plus grand que le nôtre pouvoit y mouïller en sûreté : mais il ne vit point nôtre flute, ni aucuns indices qui montrassent qu'elle y eut touché ; Je desespérai pour lors de la revoir, mais non pas de réüssir dans mon voyage, bien que mon équipage ne fut pas dans les mêmes sentimens que moi. Il trouvoit qu'étans seuls, ayant à naviguer dans une mer orageuse, & à courir des côtes inconnuës, il y auroit trop de danger à poursuivre ce dessein, sans aucun secours à esperer, en cas que nous vinssions à toucher sur quelque rocher. Mais je bannis bien-tôt cette crainte, en leur représentant les richesses du Pais, & comment le fameux *Drake* avoit fait lui seul avec son vaisseau le tour du Monde, en un tems où les gens de mer n'étoient que des ignorans, en comparaison des mariniers qui avoient couru ces mers après lui ; qu'ainsi nous n'avions rien à craindre, ni lieu de douter du succès de nôtre voyage, pourvû que nous voulussions nous aider nous-mêmes ; que cette entreprise n'exposoit personne à de plus grands dangers que ceux où je m'ex-

posois moi-même, &c. La nuit ayant été pris de calme nous demeurâmes à l'ancre. La marée n'étoit pas forte à l'endroit où j'avois jetté l'ancre, & la mer y réfouloit de trois brasses perpendiculaires. Il y a près de neuf lieuës de la petite Isle à *St. Julien*. Sud-Sud-Oüest & Nord-Nord-Est, est le gisement de la côte.

L'embouchure du *Port Saint Julien* est à 49. degrés 10. minutes de latitude du Sud, & à 63. degrés 10. minutes de longitude du *Lezard*. Distance méridienne 1030. lieuës à l'Oüest du *Lezard*. Par la hauteur que je pris, l'aiman se trouva varier 16. degrés 10. minutes à l'Est.

Le 13. *Avril* beau tems, mais froid & à la gelée. Vent frais d'Oüest : point de nouvelles de la flute. Je fis à terre & fis jeter la seine vers l'Est. Au commencement du flot nous prîmes cinq cent poissons, aussi gros que des mulets. Aussi leur ressembloient-ils. Ils sont gris & ont beaucoup d'écaïlles. Il y en a d'aussi longs que la jambe d'un homme. Nous les prîmes tous en quatre ou cinq heures, je retournai ensuite à bord & les distribuai à l'équipage. Il y a beaucoup de moules attachez aux ro-

chers, & d'huitres sur le rivage & dans des veines de rochers : mais il n'y a presque rien dans ces coquilles. Cette nuit-là vent frais d'Oüest.

Le 18. *Avril* vent frais de Sud-Oüest. L'air étoit froid, il tomba un peu de neige au matin, l'hyver commençant à se faire sentir & les orages devenant frequents, je jugeai qu'il étoit impossible de tenir la côte dans le détroit, car le vent étoit toujours Oüest & Sud-Oüest, avec des grains si violents, qu'il auroit chassé le vaisseau de la côte. Ce même jour j'ordonnai au pourvoieur de donner de l'eau de vie à tout l'équipage, à raison d'une † quarte par homme chaque semaine. Nous trouvâmes encore assez de bois à terre pour en remplir la chaloupe, & pour nous en chauffer à bord. La nuit il fit un vent impetueux de Sud-Oüest. Je fis distribuer à l'équipage du veau marin salé & des pingouins pour leur portion ordinaire. Cette viande n'a pas méchant goût, au contraire elle est très-saine, & se conserve long-tems dans le sel.

Le 22. *Avril*, vent frais de Sud-

† Mesure d'Angleterre qui est à peu près la pinte de Paris.

Oüest, l'air froid. Je fus le matin à terre au Nord-Oüest avec vingt hommes, au marais salant, qui a bien deux miles de long, & sur lequel il y a deux pouces d'épaisseur d'un sel fort blanc & très-bon, qu'on prendroit de loin pour un pavé bien uni. Dans le mois de *Février* il y a assez de sel pour en charger un grand nombre de vaisseaux. Nous en remplîmes deux sacs & en tirâmes près de deux tonnes de dessous l'eau, car la pluye & le mauvais tems commençoient à le faire fondre. Vers le soir nous retournâmes à bord, & y portâmes assez de sel pour en remplir un poinçon. Ce sel étoit en pain, fort agréable à l'odorat & au palais, & plus blanc que celui de *France*. Je vis quelques *Guanacos* & des autruches. Les montagnes & les vallées sont arides, quoiqu'il y ait de l'herbe, & même les plus hautes de ces montagnes étoient couvertes de neige. Quoi que nous ne vissions personne, nous trouvâmes en plusieurs endroits des marques de feu, & que des gens avoient été couchez à l'abri d'un buisson : mais nous ne vîmes ni arbre, ni fruit, ni minéraux, ni mét. ux.

Le 27. *Avril*, tems couvert & peu

de vent. Il geloit si fort que la glace pouvoit porter un homme.

Le 28. *Avril*, vent frais d'Oüest quart sur Sud-Oüest, & tems de gelée. Nous défunâmes nos mâts & ferrâmes nos agrêts, dans l'intention de passer le détroit; car les vents touïjours Oüest étoient si violents, & les nuits si longues & si froides, que ce trajet auroit été impraticable en hyver. Je trouvai l'ancrage bon dans ce port, & beaucoup de gibier & d'oiseaux, Au printems je comptois d'être en état de faire voiles au Sud, ayant alors la belle saison, les jours longs & les nuits courtes. Le soir le vent se mit au Nord-Est, & il plut. La nuit il fit une terrible tempête: la chaloupe enfonça à l'arriere du navire & perdit ses avirons. Le vent tomba le lendemain & se rangea à l'Oüest.

Le 6. *Mai*, vent frais d'Oüest-Nord-Oüest. J'allai à terre au Nord-Oüest avec trente hommes, & fis sept ou huit miles en montant les montagnes, fans voir personne. Le Pais est généralement rempli de grandes dunes couvertes d'herbe. Sur le sommet des montagnes & dans le fond, on trouve de grandes écailles d'huitres, qui sont

dans les veines de la terre, sur les rochers, & sur le penchant des montagnes. Ce sont les plus grandes écailles d'huitre que j'aye jamais vûes : car les unes étoient de six pouces de large, les autres de sept. Cependant on ne trouve pas une huitre dans le havre, & je conclus qu'elles sont là depuis le commencement du monde. Nous ne vîmes pas la moindre marque de mineral ou de métal, ni aucun arbre ; mais nous trouvâmes une bonne source d'eau douce dans les montagnes, & plusieurs marais salants à six-miles dans le País, formez par le sel de la terre. Nous vîmes aussi des autruches, des *Guanaeos*, & un renard. Nous fîmes du feu sur le sommet de la plus haute montagne, mais personne ne répondit au signal. Nous nous en retournâmes donc à bord fort fatiguez. Quelques-uns de mes gens allerent encore chercher du sel. La nuit il fit beau.

Le 13. *Mai*, tems passable, vent frais d'Oüest-Sud-Oüest. Nous allâmes chercher du sel. M. *Jean Wood*, volontaire sur mon bord, se promenant dans *l'Isle de Justice*, trouva trois petits morceaux d'or enfermés entre deux écailles de moules, qui étoient attachées.

d'une corde de boyau verte. Cela pouvoit valoir environ deux *Shellings* d'Angleterre, & sembloit avoir été battu au marteau.

Le 6. *Juin*, tems couvert & froid, vent frais de Sud-Oüest. J'allai à terre avec seize hommes & m'avançai dix miles à l'Oüest dans le País. Les montagnes étoient couvertes de neige, & il faisoit fort froid. Nous ne poussâmes pas plus loin à cause de la neige, & l'air étoit si froid, que nous ne pouvions rester un moment couchez à terre. Nous ne vîmes à perte de vüe que montagne sur montagne, sans arbres, bois, ni buissons. Les sommets de ces montagnes sont unis, il en coule de l'eau douce en plusieurs endroits; mais ce n'est que de la neige fonduë: car quand l'eau cesse de couler, c'est qu'il n'y a plus de neige. Je vis des *Guanacos* & des autruches, mais point d'habitans: Bien que près du rivage nous eussions trouvé des endroits, où il y avoit eu des gens couchez & quelques autres où ils avoient tué & mangé des *Guanacos* & des Autruches, & où ils avoient fait du feu. Je n'ai pas remarqué qu'ils rotissent ce qu'ils mangent, car je ne vis que de la chair crüe &

& des os rongez. Je m'imagine que le feu qu'ils font n'est que pour réchauffer les doigts à leurs enfans. Je ramassai quelques poignées de laine de *Guanaco*, que je trouvai dans cet endroit-là. Il n'y a point de doute que ces Sauvages ne nous vissent : mais ils ne voulurent pas s'approcher de nous, ni en être vûs. La vie qu'ils menent est plus misérable que celle des bêtes sauvages, & ils doivent se trouver quelquefois dans une extrême misère, n'y ayant dans tous les endroits que je parcourus, ni fruit, ni racine, ni herbe, le terroir étant aride, graveleux & sablonneux. On trouve en plusieurs endroits de la marne, en creusant environ deux pieds. Pour l'herbe, elle est sèche & croît en touffes épaisses, mais gueres hautes, & dans les vallées le terroir est fort nitreux. Nous vîmes des autruches, mais nulle marque de métal ou de mineral, quoique nous eussions foiillé presque tous les endroits où nous avions passé.

Le 7. *Juin*, tems couvert & vent frais de Nord-Est quart sur Est. Nouvelle Lune, & vers le soir beau tems, mais froid. Nous découvrîmes distinctement les étoiles qui sont près du *Pôle*

Antarctique. Quelques-unes des plus petites étoiles de la petite *Hydre* sont près du Pôle. Je remarquai aussi plusieurs étoiles près du Pôle, propres à faire des observations, & qui sont de la première & de la seconde grandeur : entr'autres l'étoile au Sud de l'*Ariadne*, celle qui est à la tête de l'*Hydre*, celle qui est dans l'œil du *Pan*; les étoiles qui sont à la *Serpe de Tucan*, & celles qui sont à la *cuisse* & à son *dos*; les étoiles qui sont à la *tête*, à l'*aie* & au *corps* de *Grus*. Mais les plus grandes sont celles du premier pied du *Centaure*, & la *Croisade*. Les autres étoiles sont de la troisième, de la quatrième & de la cinquième grandeur. Nous remarquâmes aussi les deux *nuages* fort distinctement, & la petite nuë noire dans laquelle est le pied de la *Croisade*, & qui se voit toujours à plein, lors que la *Croisade* est sur l'Horizon, comme elle y est aussi toujours dans ces latitudes-ci. Le Ciel de cette partie de l'Hémisphère méridionale ne diffère point de celui de l'Hémisphère septentrionale; mais il n'y a point d'étoiles propres à faire des observations, qu'à dix-huit degrés du Pôle, & il n'y a point non plus d'étoile Polaire, comme celle qui est à la queue de la petite *Ourse* au Nord.

Il fit froid ce soir-là , mais c'étoit un tems sain pour ceux qui aiment à être toujours en action. Pour moi je ne trouvai point le froid insupportable , mais j'eus pendant ce tems-là un appetit extraordinaire , & je mangeai du renard & du milan avec autant de plaisir que si ç'eût été du mouton. Tout ce que nous pouvions tuër , nous le mangions , & le trouvions bon. Personne ne fut malade. Les jeunes gens d'un tempérament fort & vigoureux sont propres pour ce climat , car l'air y est sec & excite l'appetit , mais on a peine à trouver de quoi manger. Les autruches de ce Pais-là sont beaucoup moins grosses que celles de *Barbarie* , & different de ces dernieres en couleur & en plumage. Elles sont grises sur le dos , & blanches sous le ventre , mais la plume ne peut servir à rien. Elles ont de longues jambes & de petites aïles , & ne volent pas ; un long cou , une petite tête , & le bec à peu près comme une oye.

Du reste elles ressemblent à un gros coq-d'inde , & c'est un manger sec , mais assez bon. Le soir je m'en retournai à bord , il fit un vent frais d'Oüest.

Le 22. Juin , vent forcé d'Oüest-d'Oüest-Nord-Oüest , j'allai à terre à l'Est , & je ne trouvai personne ; mais M. *Jean Wood* , étant allé vers l'Oüest avec trois hommes armez , après avoir fait environ quatre miles à l'Oüest-Nord-Oüest , vit sur une montagne sept *Indiens* qui faisoient grand bruit , & en même tems signe de s'en retourner à bord. Nos gens voulant monter la montagne , pour les aborder , trois de ces *Indiens* vinrent à quelque distance au devant d'eux l'arc & les flèches à la main , une peau sur leurs épaules , une autre sur la tête , & aux pieds des morceaux de peau , qui leur servoient de souliers. Le reste du corps étoit nud. Ils avoient le visage peint de rouge & de blanc. Ces Sauvages ne voulurent jamais s'approcher assez , pour que nos gens pussent les toucher ; mais à mesure que nos gens s'avançoient , ils reculoient en leur faisant signe de retourner vers le vaisseau , parlant un jargon incomprehensible , & répétant souvent ce mot *Ozse* , *Ozse*. Ils ont un langage rude & parlent fort du gosier : cependant ils reçurent tout ce qu'on leur jetta à terre. M. *Wood* leur donna un couteau , un morceau de

toile , une cravate , & une bouteille d'eau de vie , dont ils ne voulurent pas gouter. Il ne pût appercevoir qu'ils portassent des bracelets , ni qu'ils eussent autre chose sur eux que des peaux. Ces Sauvages étoient d'une taille mediocre , & bien-faits , bazanez , d'une couleur olivâtre , ayant des cheveux noirs , qui n'étoient pas des plus longs. Ils paroissoient fort farouches , & ne témoignoiient pas le moindre ressentiment de ce qu'on leur donnoit , ni ne prenoient garde à quoi que ce soit. Le reste de leur troupe s'étoit arrêté sur la montagne. Il faut qu'ils soient extrêmement endurcis au froid , car ils n'avoient rien de couvert que la moitié de leurs corps. *M. Wood* étoit plus grand qu'aucun d'eux , & jugeoit que le plus âgé des trois pouvoit avoir environ quarante ans , & les autres trente. Ils paroissoient aussi fort craintifs , car ils s'enfuirent dès qu'ils en purent trouver l'occasion. *M. Wood* étant revenu à bord me fit rapport de ce qu'il avoit vû. La nuit nous vîmes du feu sur les montagnes , & il fit un vent impetueux d'Oüest. Les *Indiens* de *M. Wood* avoient de petits chiens avec eux , & ils ne se seroient jamais approchez

de nos gens , si le hazard ne les eut fait rencontrer dans ces montagnes & dans ces vallées. Il faut que ces Sauvages ayant été informez des cruantez des *Espagnols* , n'osassent pas se fier à nous.

Le 2. *Juillet* , vent frais d'Oüest. Etant allez à terre ce jour-là vers l'Est, nous prîmes un grand *Guanaco*. Je l'éventrai d'abord & cherchai dans son estomac la pierre de *Besoard*, mais je n'y trouvai rien. Je rodai de côté & d'autre sans trouver personne , mais je vis pourtant un endroit , où l'on avoit fait & verni des vaisseaux de terre , & dont il étoit resté quelques pieces. Je retournai le soir à bord.

Le 3. *Juillet* , vent de Sud & tems couvert. Le *Guanaco* que nous avions pris le jour précédent & mis en quartiers, pesoit deux cens cinquante livres. Il y en eut assez pour nourrir tout l'équipage pendant un jour , & nous trouvâmes que c'étoit un très-bon manger.

Le 12. *Juillet* , tems couvert , & petit vent de Nord quart sur Nord-Oüest. Je montai sur le Cap du Havre sans voir personne ; mais je découvris dans la terre une veine qui paroissoit du talc

pourri. J'en pris un peu, & ne trou-
vai pas que cette espece de mineral fut
propre à rien. Je creusai dans le ro-
cher sans y rencontrer quoique ce soit
de remarquable. Je vis en deux endroits
les debris pouris d'un vaisseau, & je re-
marquai aussi que les plus grands buif-
sons avoient été abbatus, (vraisemblable-
ment par des Chrétiens,). J'y trou-
vai des assiètes de bois, un morceau de
bouchon de liége, & un morceau d'u-
ne vieille rame; ce qui me fit con-
jecturer qu'il y avoit eu là des Europeans.
Je restai la nuit à terre.

Le 31. *Juillet*, beau tems & vent
frais de Sud-Oüest. Il faisoit aussi froid
alors qu'au milieu de l'hyver en *Angle-
terre*, & l'air étoit même plus piquant
& plus sec qu'en nôtre País. Douze de
mes gens, que je n'avois jamais pû
obliger à se donner du mouvement,
se trouverent tellement saisis du froid,
que leurs jambes en furent percluses
& leurs cuisses pleines de taches noi-
res; le froid leur ayant presque glacé
le sang, sans que les fomentations, &
autres remedes qu'on leur applica,
pussent leur procurer du soulagement.
Ceux qui agissoient se portoient aussi
bien qu'il fût possible de se porter.

Le 2. Août, tems couvert & froid, vent frais de Sud-Oüest. Nous commençâmes à mettre le navire en funin, & vîmes plus de cent *Guanacos* en trouves près du rivage; mais mon lévrier étant boiteux, je ne pûs le lâcher après ces animaux. Nous vîmes aussi des autruches, des pluviers verts sur le rivage, & quelques cignes. Ces derniers, qui ne sont pas si gros que les nôtres, sont blancs, hormis la tête, la moitié du cou, & les jambes qui sont noires. Nous appercûmes encore des oyes blanches faites comme celles d'*Europe*. Les oyes sauvages sont, les unes blanches, les autres noires & grises. Les canards & les sarcelles sont grises.

Le 16. Août, tems couvert & vent frais d'Oüest quart sur Nord - Oüest. J'envoyai la chaloupe pour faire de l'eau à un ruisseau à l'Est. Mes gens ayant vû dans cet endroit là des *Indiens* derriere un buisson, voulurent s'en approcher, mais ceux-ci prirent la fuite, & laissèrent un paquet de peaux dans le buisson. On ne voulut pas leur donner sujet de crainte, & l'on ne les poursuivit point à cause de cela, mais on leur fit signe de revenir. Ces Sauvages ne voulurent jamais écouter nos

gens , ni s'arrêter. Ils étoient d'une raille médiocre. Mes gens porterent à bord le paquet de ces *Indiens* , & emmenerent avec eux deux chiens metifs qu'ils avoient trouvé attachez ensemble. Ayant ouvert le paquet , j'y vis plusieurs sachets de peaux remplis de terre rouge & blanche , & d'autres choses dont il se barboüillent. Je fouillai exactement tout le paquet , pour voir s'il n'y auroit pas des grains d'or , mais je n'y trouvai que des pierres à feu , des pointes de flèches , des bracelets faits de coquilles , de petits morceaux de bois , des courroyes cordonnées , des flèches , des coquilles de moules & d'*Armadillo* , & une petite pointe de clou au bout d'un petit-bois en forme de poinçon. Les peaux étoient des peaux de veaux marins & de *Guanacos* , cousuës ensemble avec de petites cordes de boyaux , qui étoient toutes fort vieilles , pleines de trous , & qui sentoient fort la graisse. Il y avoit outre cela dans ce paquet des morceaux de cailloux attachez avec ces boyaux verds dans les fentes de quelques bâtons. Ils se servent des cailloux pour aiguïser les pointes de leurs flèches , & de ces morceaux de bois qu'ils emploient

à battre du feu. Voilà tout ce qu'il y avoit dans ce paquet, qui étoit attaché avec des courroies de cuir entrelacées les unes dans les autres en forme de cordes; & les chiens étoient aussi attachez avec une pareille courroye. Les coquilles de moules leur servent de couteaux. Après avoir tout examiné, je raccommodai le paquet & l'attachai comme il l'étoit auparavant. Leurs chiens ressemblent fort à ceux d'Espagne, & sont assez gros, & fort familiers; car ils se laissoient toucher de tout le monde. Leur couleur est naturellement grise, mais on les avoit peints de rouge, & du reste ils étoient d'une maigreur épouvantable. Avec le paquet il y avoit deux bâtons de quatre pieds de long, qui étoient des roseaux durs & pleins de nœuds. Je les portai le lendemain avec moi à terre.

Le 30. Août, tems couvert, broüillards au matin, & vent de Nord. Nous marchâmes près de vingt mile à l'Oüest, & trouvâmes un País aride, où il y avoit de l'herbe, & en quelques endroits des buissons semblables à des épines; des montagnes hautes & en grand nombre, dont les sommets

étoient couverts de neige ; mais point d'arbres ni de bois. Il y a un petit ruisseau d'eau douce qui coule de ces montagnes ; mais on ne voit point de fruit aux environs. Sur le bord du ruisseau il y a quantité de joncs , & de l'herbe verte , une entr'autres qui pique & échaufe le palais. Ce ruisseau est fréquenté des sarcelles & d'autres oiseaux aquatiques. Voilà tout ce que j'y remarquai. On trouve dans le País plusieurs étangs d'un assez grande étendue , dont l'eau est salée. Nous vîmes encore des oiseaux semblables à des hérons , mais qui étoient rouges , & dans les vallées des troupes de cent *Guanacos* à la fois , & une vingtaine d'autruches , quelques lièvres & des perdrix , qui sont plus grosses & plus grises que les nôtres , quelques bécassines & de petits oiseaux , quantité de roitelets , plusieurs milans , de petits faucons , des hibous , deux renards , un chien sauvage , & plusieurs oyes sauvages. Nous prîmes aussi deux *Armadillos*. Autant que nôtre vûë , pût s'étendre , nous ne découvriâmes que des collines , qui alloient en rond jusqu'au sommet , & des vallées où l'on a beaucoup de peine à marcher. Le terroir est graveleux ,

leux, sablonneux & un peu nitreux. L'herbe est sèche, mais en quelques endroits elle est longue, en d'autres courte. Nous trouvâmes de la terre rouge, dont les *Indiens* se servent pour se peindre, & vîmes des traces d'hommes, & des endroits où ils avoient tué des *Guanacos* & fait du feu, ce qui paroïssoit à la laine de *Guanaco* que j'y ramassai. Il y avoit aussi-là des os & des plumes d'autruches, avec deux cranes d'hommes fort nets, & à peu près de la grosseur de ceux des *Euro-péens*. Les dents en étoient belles & bien arrangées. Un de ces cranes étoit cassé. On pourroit conjecturer de là que ce País est habité par des *Antropophages*; mais je ne le croi pas, & je m'imagine plutôt qu'ils se font la guerre entr'eux; car il y a fort peu d'habitans pour un País d'une si vaste étendue, & ils ont suffisamment de quoi se nourrir. Cette terre est en general bonne & fournie de bons pâturages pour toutes sortes de bestiaux. Les montagnes ne sont pas trop hautes, il n'y manque que du bois pour bâtir. S'il y en avoit, ce País seroit peut-être aussi bon qu'aucun autre en *Amerique*, & d'ailleurs il est fort sain. L'après

midi il plut & il fit un grand broüillard , en sorte que nous ne scävions de quel côté nous devions aller , quoique nous eussions la bouffole avec nous , sans laquelle il eut été impossible de marcher , & de s'empêcher de s'égarer à tout moment : outre qu'on n'y voit que grandes plaines & colines. Etant fort mouillez & ayant froid , nous nous arrêtàmes auprès de quelques buissons , où nous fimes du feu pour nous sécher , après quoi nous y restâmes toute la nuit , sans voir ni entendre quoi que ce soit.

Le 1. *Septembre* , tems couvert & gelée blanche , vent frais de Nord , de sorte qu'il nous fut impossible de mettre à la voile. Nous essayâmes de pêcher , mais nous ne pûmes rien prendre , parceque l'eau étoit trop froide. J'allai à terre , & avançai vingt-cinq miles dans le País à l'Oüest-Nord-Oüest de l'embouchure du havre , où je ne vis rien de plus que ce que j'ai déjà rapporté , excepté quelques petits animaux qui ressemblent à des Lezards & qui courent sur l'herbe , quelques vers de terre , des chenilles & d'autres insectes , mais en petite quantité. Dans tout le País que je parcourus , je ne

découvris ni serpent , ni bête venimeuse , ni bête feroce , ni rien enfin qui puisse incommoder les habitans , si ce n'est le froid & la faim. C'est un Pais capable de contenir un grand nombre d'habitans , & qui promet de grands avantages à ceux qui voudront venir s'y établir ; car tout ce qui croît en *Europe* y viendroit fort à souhait , & les bestiaux y trouveroient à paître en abondance.

Le 16. *Septembre* , voyant que mon équipage commençoit à devenir mal-fain , je jugeai que mon meilleur parti seroit de m'en retourner au *Port Désiré* , pour y prendre des rafraîchissemens , persuadé que j'y trouverois autant de *Pingouins* & de veaux marins que j'en pourrois souhaiter. Je résolus d'y en faire une bonne quantité , pour les emporter avec moi en mer , afin de faire durer plus long tems mes autres provisions. Avant midi nous sortîmes du *Port S. Julien* , gouvernant Nord-Nord-Est , & forçâmes de voiles pour arriver au plûtôt au *Port Désiré*. La nuit le vent tomba & sauta ensuite à l'Oüest Sud-Ouest , ce qui me fit ferrer les voiles , afin d'attendre le jour & de parer les écueils.

Le 21. *Septembre*, beau tems : le vent fit le tour du compas. Au matin j'eus mes chaloupes chargées de veaux marins, de *Pingouins* & d'œufs de *Pingouins*, en moins d'une heure de tems. Les veaux marins & les *Pingouins* sont en si grand nombre, qu'à peine peut-on prendre terre en l'Isle. Le soir nous eûmes beau tems; je me rendis à bord, & fis débarquer nôtre capture sur le rivage. Les œufs de *Pingouins* sont une très-bonne nourriture, & la graisse de ces oiseaux sert d'huile dans les lampes.

Le 22. *Septembre*, beau tems & vent d'Oüest. Je fis distribuer les œufs à tout l'équipage, nous écorchâmes les veaux marins & les *Pingouins*, les salâmes sur le rocher, & les couvrîmes pour les garantir de l'air. Cette nuit beau tems & peu de vent.

Le 30. *Septembre*, au matin le vent fut Nord, mais vers le midi il força au Sud-Est, & il plut. J'avançai dix miles dans le País du côté de l'Est en montant la riviere, avec *Don Carlos*, & dix hommes, pour découvrir des habitans. Nous y passâmes la nuit, sans trouver personne; cependant quelques *Indiens* vinrent pendant la nuit à la petite source,

qui est dans la vallée, & déroberent un pot de fer, trois habits que quelques-uns de mes matelots y avoient laissez pour les sécher, & quelque linge; mais ils ne toucherent pas aux bracelets que j'avois pendu à une perche sur la colline, ni ne voulurent jamais en approcher. Nous vîmes des figures qu'ils avoient faites de nôtre vaisseau sur la terre & dans des buissons, où ils avoient mis des bâtons en guise de mâts, & rougi les buissons. Je m'imagine que cette représentation étoit pour se souvenir de nôtre vaisseau, & que ces sortes de figure leur servent de mémoires. Nous n'y touchâmes point, mais j'y pendis quelques bracelets, après quoi nous retournâmes à bord, & eûmes un tems couvert toute la nuit. Il faut que ces *Indiens* eussent été maltraitez par quelques vaisseaux qui avoient touché-là autrefois, sans quoi ils n'auroient pas eu tant de répugnance à se faire voir; où il faut qu'ils eussent été informez des cruautez que les *Espagnols* ont exercée contre les *Indiens* leurs voisins. J'employai toutes les voyes de la douceur pour entrer en conférence avec eux, mais en vain.

Le 11. Octobre, vent frais d'Oüest.

Sud-Oüest , & tems froid accompagné de grêle & de neige fonduë. Tous ceux de mon équipage étoient en bonne santé , vigoureux & gras. Ceux que le scorbut avoit attaquez en furent gueris en mangeant de la viande fraîche , & des herbes qui se trouvoient à terre , semblables aux feüilles de poix verds. Ils les hâchoient & les faisoient frire avec des œufs & de l'huile de veau marin : ce qui rendit tous mes gens aussi sains que lors qu'ils partirent d'*Angleterre*. Nous trouvâmes en effet là de tous les rafraîchissemens dont nous avions besoin , & nous y fimes de bonnes provisions. Pourvu qu'on ait du sel , on si peut assez bien pourvoir de veaux marins & de *Pingouins* , & je suis assuré que quand j'y étois , il y en avoit au moins la charge de trois cens tonneaux. Tout vaisseau qui manquera de provisions , & touchera à cette côte , y en trouvera enabondance. Je puis assurer que ces provisions se conservent quatre mois , & même plus , pourvu qu'on ait soin de bien saler ces animaux. Pour du sel, on en trouvera autant qu'on voudra en Eté au marais salant de *St. Julien*. Je croi même qu'en Eté on en peut faire au *Port Désiré* , car il y

a du sel seché dans des trous de rochers, & il y a aussi plusieurs basses où l'on peut creuser, & y faire entrer l'eau de la mer, pour en tirer ensuite du sel; ce que j'ai vû pratiquer en d'autres endroits.

Le *Pingouin* est un oiseau qui vit de poissons, qu'il attrape adroitement en plongeant dans l'eau. Il est aussi gros qu'une oye sauvage, & pese environ huit livres. Il a au lieu d'ailes deux moignons plats comme des nageoires de poisson, & pour plumage une espece de duvet court. Il a la tête & le dos noir, le cou & le ventre blanc, & le reste du corps noirâtre. Ses jambes sont aussi courtes que celle d'une oye. Quand il y en a plusieurs en troupe, & qu'on les regarde de loin, on croit voir des enfans vêtus de blanc. Cet oiseau a le cou gros, la tête & le bec d'une corneille, excepté que la pointe du bec tourne un peu en bas. Il pince bien fort, mais il n'est pourtant point du tout farouche; car il en vient des troupes entieres autour des chaloupes, d'où on les tuë facilement l'un après l'autre en leur donnant un coup sur la tête, sans qu'ils fussent pour cela. On trouve aussi là quantité de Pies de mer, de

Canards, de Mouïettes, de Pigeons blancs de mer, de Plongeurs qui ont la gorge blanche, & de Foulques.

Le 13. *Octobre* je levai l'ancre & fis voiles du *Port Désiré*, qui nous demeura au Sud. Le 16. *Octobre* nous nous trouvâmes à 49. degrés 8. minutes de latitude au Sud. Le 19. *Octobre* nous doublâmes le Cap, que nos gens appellent *Beachy-head*, & la montagne de *St. Ives*, à 50. degrés 10. minutes de latitude. Je trouvai 16. degrés 37. minutes de variation à l'Est. La côte en cet endroit - là forme une Baye, où la riviere de *Sainte Croix* va se jeter.

Le 21. *Octobre* nous doublâmes le Cap de *Fair-weather*, ou du *Beautems*, à 51. degrés 30. minutes de latitude au Sud. C'est-là que se jette la riviere de *Gallegoes*. Le 22. *Octobre* nous vînmes à la hauteur du *Cap de la Vierge Marie*, à l'entrée du détroit de *Magellan*. Ce *Cap de la Vierge Marie*, qui est au Nord de l'entrée, est à 52. degrés 26. minutes de latitude; & à 65. degrés 42. minutes de longitude à l'Oüest, depuis le *Lezard* en *Angleterre*; & à la distance méridienne de 1062. lieües à l'Oüest du *Lezard*.

Je trouvai dix-sept degrés de variation d'aiman à l'Est.

En tout ce parage depuis le *Cap de la Vierge Marie* jusqu'à l'entrée du détroit, on y peut fort bien jeter l'ancre. Je n'ai point trouvé de marée forte aux environs, si ce n'est dans le détroit. La marée y monte & descend. Elle a son cours comme sur les autres côtes. Il y a six heures de flux & deux heures de reflux. Elle monte & descend de la valeur de quatre brasses perpendiculaires. Je remarquai aussi qu'à onze heures, lorsque la lune changeoit, la marée étoit fort haute. Il y a dans cet endroit quantité d'herbes qui se détachent des rochers & qui flotent çà & là. A deux heures après midi je me trouvai par le travers de la *Pointe de Possession*. Je fillai de là à l'Oüest-Nord-Oüest environ deux lieües, ensuite au Sud-Oüest quart sur Oüest, & puis à l'Oüest quart sur Sud-Oüest, suivant la côte Septentrionale. Je jettai par tout la sonde, & trouvai 22. 18. 16. 12. & 9. brasses sur un fond sablonneux, & quelquefois graveleux & de cailloux. Comme ces côtes m'étoient tout à fait inconnuës, je gouvernai suivant leur gisement, ne connoissant pas positivement

L'entrée du détroit, & ne pouvant la bien découvrir, parce qu'elle est ferrée entre des terres qui semblent la boucher, pour ainsi dire. Cependant à cinq heures je me trouvai vis-à-vis de l'entrée avec un frais de Nord-Nord-Est. Je portai au Sud-Oüest quart sur Sud dans l'embouchure, mais je ne pûs avancer qu'une lieüe; car la marée étoit si forte, qu'il me fut impossible de la refouler, & même elle pensa emporter le vaisseau sur des brisans qui sont au Nord, quoiqu'il fit un frais de Nord-Nord-Est. Il croît sur ces brisans beaucoup d'herbe. J'y jettai la sonde, & eus cinq pieds d'eau, & quatorze brasses à côté vers le canal. Ces Brisans courent un mile au Nord depuis la pointe du détroit. A six heures le vent se fit Nord, & à huit il se rangea au Nord-Oüest. Le tems devint fort obscur, & il plut beaucoup; de sorte que je fus obligé de rebrousser chemin & de sortir du détroit du mieux que je pûs. Le calme nous ayant pris, & trouvant vingt-cinq brasses d'eau sur un fond de cailloux, je jettai l'ancre & y demeurai toute la nuit, pendant laquelle le vent fut Sud-Oüest, & le tems obscur.

Il y a huit lieües & un peu plus.

depuis le premier détroit jusqu'au second. La route de l'un à l'autre est au Sud-Oüest quart sur Oüest, & au Nord-Est quart sur Nord. Du premier détroit au second, il y a sept lieuës de largeur depuis la côte du Nord jusqu'à celle du Sud. Quand on est dans ce canal, on s'y voit comme dans une petite mer, car nous ne pûmes remarquer le second détroit, qu'après avoir fait trois lieuës ou plus. A la pointe du second détroit, la côte Septentrionale, qui court un mile ou deux au Nord-Est, forme une Baye, & il y a un rocher blanc d'une hauteur ordinaire, qu'on appelle le *Cap de St. Gregoire*. On peut ancrer dans cette baye à huit brasses sur un fond de sable fin & net, à demi mile de la côte, & c'est un fort bon mouillage. Si le vent est entre le Nord-Est & le Sud-Oüest, il faut mouiller à l'Oüest. Les vents d'Oüest regnent beaucoup en cet endroit-là. Dans le second détroit je navigai la sonde à la main, & trouvai vingt-huit & 30. brasses sur un fond de petits cailloux. La côte Septentrionale de ce détroit forme une Baye à la pointe Orientale, & n'est qu'une chaîne de rochers blancs. Ce dé-

troit court Oüest-Sud-Oüest & Est-Nord-Est. A l'issüë à l'Oüest la côte est de rochers blancs & escarpez, & la partie Méridionale tourne en pointe. La côte Méridionale tourne depuis cette pointe au Sud-Est, & court ensuite au Sud. Le rivage est bas. La côte Septentrionale qui est de rochers blancs, a une pente propre à débarquer, & tourne au Nord. Il y a un havre rond en dedans, & où l'on trouve quatre brasses d'eau, lorsque la marée est haute. Je le nommai *Oaz-harbour*. Quand on est arrivé à l'Oüest de ce détroit, on trouve trois Isles, qui paroissent des rochers escarpez, & qui font un triangle. Elles sont à l'Oüest-Sud-Oüest, & à la distance de quatre lieux du détroit. La plus petite & la plus Orientale s'appelle *St. Barthelemi*; la plus grande & la plus Occidentale *Elizabeth*; & celle du milieu, qui est la plus Méridionale, l'Isle de *St. George*, que d'autres nomment l'Isle des *Pingouins*, parce qu'il y en a en quantité. Le soir je jettai l'ancre à deux miles de l'Isle d'*Elizabeth*, à huit brasses & demi sur un fond de sable fin & noir. La pointe Orientale de l'Isle me demeura au Sud quart sur Est. Toute la nuit il fit

beau tems & le vent fut Sud quart sur Ouest.

Le matin j'allai à l'Isle d'Elizabeth. Je ne fus pas plutôt à terre, que dix-neuf des Insulaires descendirent des montagnes & vinrent au devant de moi. J'entrai en conference avec eux, & fis un échange de couteaux & de bracelets contre d'autres bagatelles qu'ils avoient, comme des arcs, des flèches, & des peaux de *Guanaoes* qui leur servent de vêtemens. Après cet échange je leur fis présent d'une hache, de quelques couteaux, de bracelets, de flutes & d'autres babioles, dont ils parurent fort contens. Je leur montrai de l'or, qu'ils paroissent vouloir prendre; mais je tâchai de leur faire connoître par signes, que s'ils en avoient, je l'échangerois pour des couteaux, des bracelets, &c. Je mis de l'or & du cuivre dans la terre, voulant leur donner à entendre que je l'avois trouvé dans la terre, & je regardai de tous côtes par terre, comme si j'y en cherchois. Ils se regarderent l'un l'autre, & se dirent quelques paroles; mais je ne puis appercevoir qu'ils comprissent ce que j'avois voulu leur faire entendre, ni même qu'ils connussent l'or ou le

cuire. Tout ce qu'ils voyoient leur faisoit envie. Ils essayèrent de casser le grapin de la chaloupe avec des pierres, & auroient bien voulu l'emporter. Je les laissai faire, & observai tous leurs mouvemens qui me parurent comme ceux des bêtes brutes. Quoique je les eusse fait asséoir, & que j'eusse pendu des bracelets à leurs cols, ils se jettoient sur tout ce qu'ils pouvoient attraper, & demandoient toujours qu'on leur donnât davantage. M. *Peckett*, un de mes Lieutenans, & plusieurs de mes gens se mirent à danser avec eux, en les prenant par la main, & nous leur fimes toutes les caresses imaginables. Mon Lieutenant changea pour une de leurs peaux son habit rouge, dont la couleur leur plaisoit extrêmement. Je me flattois de pouvoir trouver de l'or parmi eux; ce qui m'obligea à leur faire tant de caresses, & à tâcher de les apprivoiser. Après deux heures d'entretien que j'eus avec eux, je leur fis signe que je voulois m'en aller, pour leur aller chercher d'autres choses, & que je revien-drois. Ils nous montrèrent un rocher où ils souhaitoient que nous prissions terre. Je m'imagine que leur pensée

étoit de remplir nôtre chaloupe de pierres & de l'enfoncer, car l'endroit étoit fort propre pour faire ce coup. Ils s'assirent sur l'herbe & dans le moment ils eurent un feu allumé; mais je ne pûs découvrir comment ils avoient fait pour avoir si promptement du feu. De là je m'en allai fonder le canal qui est entre l'Isle d'*Elizabeth* & celle de *St. Barthelemi*. Je trouvai qu'il avoit environ un mile de large, & qu'on y pouvoit siller sûrement, y ayant dans le milieu trente-huit brasses, & neuf à dix près du rivage sur un fond graveleux.

Ces Insulaires, tant hommes que femmes, sont d'un taille mediocre, & ramassée, mais pourtant assez bien faite. Ils ont le visage rond, le front bas, le nez mediocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, serrées & fort blanches, les oreilles petites. Les cheveux, tant aux hommes qu'aux femmes, sont fort noirs, droits & fins: mais sur le devant de la tête ils les ont rudes, & d'une longueur ordinaire. Ils ont la poitrine large; ils sont bazanez & olivâtres, & tout leur corps est peint de rouge détrempe avec de la graisse. Leurs jouës sont barbouillées de blanc & rayées.

de noir, de même que leurs bras & leurs pieds. Ils ont la tête petite & les doigts courts, & sont fort agiles à la course. Leur habillement est de peaux de veaux marins, de *Guanacos* & de loutres faufilez ensemble, en forme de tapis, d'environ cinq pieds en quarré, & suivant la taille de la personne. Ils s'enveloppent de ces peaux, à peu près comme les Montagnards d'*Ecosse* s'envelopent de leur * *Plading*. Ils portent des bonnets faits de peaux d'oïseaux avec les plumes, & ils attachent à leurs pieds des morceaux de peaux, qui leur servent de fouliers. Ils doivent être extrêmement endurcis au froid; car quand ils sont en action, ils portent rarement leurs peaux, & vont tout nus depuis la tête jusqu'aux pieds, sans qu'ils paroissent trembler de froid. Cependant il en faisoit beaucoup alors, & les montagnes étoient couvertes de neige. Ils n'ont point de barbe, ni aucun poil sur le corps, ni rien qui couvre leurs parties naturelles: mais les femmes portent quelquefois un morceau de peau. Du reste les hommes & les femmes sont vêtus de même excepté que les hom-

* Sorte de vêtement que les Montagnards d'*Ecosse* portent au lieu de manteau.

mes portent un bonnet, & que les femmes ont des bracelets & des colliers de coquilles. Les hommes sont un peu plus grands que les femmes, & aussi plus pleins de visage. Ils ont le langage rude & grossier, & râlent dans le gosier. Les femmes ont le parler plus doux & plus bas. Ils répétoient souvent le mot *Ursab*, mais je ne compris rien dans tous leurs discours. Si quelque chose ne leur agréoit pas, ils crioient *Ur, Ur*, en râlant du gosier. Ils vivent de tout ce qu'ils peuvent attraper, chair ou poisson. Il ne paroît pas qu'ils soient sous aucune forme de gouvernement, & chacun fait ce qui lui plaît. Je ne remarquai point non plus qu'ils eussent d'égard pour aucun d'entr'eux, ni qu'ils adorassent ou le Soleil, ou la Lune, ou autre chose. Dès que nous fûmes à terre, ils vinrent directement à nous, ayant chacun en main un arc bandé & deux flèches. Leurs arcs ont autour d'une * aulne de long, & leurs flèches près de dix-huit pouces. Elles sont faites fort proprement de bois, armées d'une pointe de caillou aiguisé & de deux plumes. La

* La grande aulne d'Angleterre est de trois pieds & neuf pouces.

corde est un boyau tordu , & les plumes sont aussi attachées avec un boyau. Ces Sauvages ont de fort gros chiens metifs , qui ressemblent à ceux d'*Espagne* , & qui sont de divers couleurs. Je ne m'apperçus point qu'ils eussent d'autres animaux domestiques , ni ne pûs découvrir alors de quelle sorte de canots ils se servent , car ils étoient de l'autre côté vis-à-vis de la Terre ferme. Ils attendoient le beau tems dans l'Isle pour passer aux autres où ils avoient dessein d'aller prendre des *Pingouin* , qui sont en grand nombre dans la plus Méridionale de ces Isles , où il y a aussi plusieurs Plongeurs à gorge blanche.

Le 30. *Octobre* je jettai l'ancre la nuit dans une petite baye à demi mile du rivage , à onze brasses d'eau sur un fond graveleux. Il n'y a là aucune marée qui puisse incommoder les vaisseaux. Elle y monte & descend de dix pieds perpendiculaires. Deux ruisseaux d'eau douce se jettent dans cette baye , qui est entourée d'Arbres propres à servir de bois de charpente , qui ont dix-huit pouces de diamètre & près de quarante pieds de long. Ces Arbres ressemblent beaucoup aux hêtres. On y trouve aussi des groselliers sauvages , & plusieurs

autres arbrisseaux. Les bois sont fort épais & verts; on y trouve par terre une si grande quantité de vieux bois, qu'on a beaucoup de peine à marcher. Je fus près de trois heures à examiner la terre & la côte, & j'appellai cet endroit *Frehvvater bay*, la Baye d'eau douce. Elle est environ à neuf lieuës au Sud de la Baye de *Sveepstake*. Il y a une pointe sablonneuse & basse, qui avance plus dans la mer que les autres pointes, & où l'on trouve quelques arbres.

La Baye d'eau douce git Nord & Sud avec le *Port de famine*, à la distance de six lieuës d'une pointe à l'autre. Celle qui est la plus proche du *Port de Famine*, quand on navige du Nord, ne peut se voir, jusqu'à ce qu'on soit Nord-Oüest & Sud-Est avec la Pointe de *Ste. Anne*: car la Baye est dans un petit coin au Nord-Oüest, & la terre à l'Oüest de la Baye est basse, en pointe, & sablonneuse. Il y croît quelque herbe; & il y a beaucoup de bois que la mer y jette. On diroit que des charpentiers y ont travaillé. En avançant un peu dans les terres, on trouve des vallées où il y a de beaux arbres verts, propres à faire du bois de charpente,

qui ont deux pieds de diamètre & quarante pieds de long, & qui pour la forme, ressemblent fort à nos Hêtres. Les feüilles de ces arbres sont semblables à celles du bouleau, & ont une odeur fort agréable. En plusieurs endroits on diroit qu'il y a eu des plantations ; car on trouve dans les bois des especes d'enclos, où l'herbe croît comme dans nos prairies d'Angleterre. Quand on vient du Nord, on voit sur la pointe de *Ste. Anne* d'assez grands buissons & des arbres hauts qui sont tout sur le bord de la pointe. La côte de cette pointe est pleine de rochers, sans qu'elle soit pour cela dangereuse. On peut naviger hardiment tout au long, pour entrer dans la baye du *Port de Famine*.

On peut se pourvoir-là fort abondamment de bois & d'eau, & il y fait très-bon pêcher avec le filet. D'un seul coup nous prîmes plus de cinq-cens gros poissons, fort semblables à des *Mullets*. Nous y prîmes-aussi des éperlans qui avoient vingt pouces de long ; grand nombre de poissons semblables aux anchois, & quelques petits * *Scate*. En un mot nous trouvâmes-là tant de pois-

* Poisson de mer qui a la peau fort rude.

sons , que nous ne mangeâmes autre chose , tout le tems que nous y restâmes. Nous salâmes quantité de ces *Mulets* & de ces anchois. Il y a là beaucoup d'arbres très-propres à la charpente , qui ont quarante pouces de diamètre ; leurs feuilles sont vertes & larges , à peu près comme celles de nos lauriers d'Angleterre. L'écorce en est assez épaisse & grise en dehors : mais quand on la mâche , elle pique le palais encore plus que le poivre , & quand elle est sèche , elle a une odeur aromatique. J'en mis à des poix & à d'autres choses au lieu de poivre , & trouvais cette écorce assez agréable au palais. Nous en fîmes aussi tremper dans de l'eau pour boire , ce qui fit une boisson qui avoit un goût fort bon. On trouve plusieurs de ces arbres dans les bois en divers endroits , sur les deux côtes du détroit , & sur celles des *Patagons*. Il se peut fort bien que ce soit ce que nous avons nommé *Winterbark* , qui se vend dans nos boutiques , & qui a le goût & l'odeur aromatiques , à peu près comme le poivre.

Le *Port de Famine* est à 53. degrés 35. minutes de latitude au Sud , & à 68. degrés 9. minutes de longitude à l'Oüest

du *Lezard*, à la distance de 1092. lieuës de ce Méridien à l'Oüest, suivant mon estime. Mais dans ce yoyage je ne me suis point réglé par les cartes à petit point; de sorte que la distance de ce Méridien ne sert que fort peu à la navigation.

J'allai à terre en divers endroits, sans trouver ni arbres fruitiers, ni chênes, ni frênes, ni coudriers, ni aucun bois de charpente, comme ceux que nous avons en *Angleterre*. Dans tous ces bois il n'y a que deux sortes d'arbres propres à la charpente. L'un est l'arbre qui a l'écorce aromatique, & l'autre celui qui ressemble au hêtre. C'est ici l'endroit de tout le détroit où sont les meilleurs & les plus gros arbres. Il y en a qui ont deux pieds & demi de diamètre, & entre trente à quarante pieds de long. On en peut tirer de fort belles planches. Je ne découvris ni métaux ni minéraux, quoique j'examinasse soigneusement tous les endroits où je passois, & ceux où l'eau avoit coulé. Nous cueillîmes des herbes que nous fîmes bouïllir, & que nous trouvâmes assez bonnes. Dans les bois le terroir est aride, & graveleux ou sablonneux, mais la terre est assez bonne, & brune en

quelques endroits. On a de la peine à passer dans ces bois, à cause des vieux arbres & des broffailles. Ces arbres s'étendent sur les côtez & sur les pentes des montagnes. Dans tout le Païs des environs, au Nord quart sur Nord-Oüest du *Port de Famine*, on ne trouve que des montagnes fort hautes, & de même en dedans du Païs. Nous en vîmes les sommets, qui nous parurent nuds & stériles, du haut des montagnes qui sont près du rivage, & il y a même toujourns beaucoup de neige. La terre, vers la côte Méridionale, est fort élevée & en pointes.

Je vis plusieurs canards & quelques-oyes sauvages sur le rivage & dans l'eau douce, & des baleines dans le milieu du canal. Je ne puis m'empêcher de croire que dans ces montagnes il n'y ait quelques mines d'or ou de cuivre, ou d'autre métal; car le Sauvage qui vint à bord, & à qui je montrai mon anneau, me fit signe de la main vers les montagnes. Les habitans de cet endroit-là mangeoient de tout ce que nous leur portions, se frotoient de l'huile que nous leur donnions, & en graissoient leurs couvertures de peaux. Je leur fis signe de m'aller chercher de

l'or ; quelques-uns allerent à leurs cha-
loupes, les autres resterent assis sur l'her-
be , se parlant l'un à l'autre , & se mon-
trant le vaisseau. Ils parlent du gosier
& fort lentement ; mais ils prononcent
pourtant d'une maniere assez délibérée.
Je ne pûs remarquer de subordination
parmi eux ; si ce n'est que les jeunes
gens paroissoient soumis aux plus an-
ciens , & les femmes aux hommes. Je
pris des habillemens d'homme & je les
mis sur les femmes ; mais les hommes
ne les leur voulurent pas laisser long-
tems , & rester eux-mêmes nuds. Ils
les reprirent & s'en couvrirent. Je leur
proposai par signes d'échanger un de mes
mouffes pour un de leurs jeunes gar-
çons. Ils en rirent ; mais le jeune *In-
dien* reculoit & marquoit ne pas vou-
loir venir avec moi. Je donnai aux hom-
mes des couteaux & des hameçons , aux
enfans quelques petites bagatelles , &
aux femmes des miroirs & des chape-
lets , pour gagner leur amitié , & dans
l'esperance d'entrer en commerce avec
eux pour l'avenir. Ils refuserent de boi-
re de l'eau de vie.

Le *Cap Froward* est la terre la plus
Mériidionale du grand continent de
l'Amérique. Derriere ce Cap le País
est

est fort élevé. Ce qu'on en voit de la mer est rochers pointus & escarpez, d'une couleur entre le noir & le gris, & d'une assez belle hauteur. L'eau est fort profonde aux bords. Je les cotoyai avec la chaloupe, & jettai la sonde. Je trouvai quarante brasses près du bord; de sorte qu'un vaisseau peut faire voiles tout près de la côte sans aucun danger, car il y a assez d'eau. Dans le milieu du canal il n'y a pas de fond sur deux cens brasses, & peu de marée. L'eau n'y moutonne pas, du moins autant que j'ai pû m'en appercevoir, & on y peut naviguer fort commodément. Ce canal a trois lieues de largeur depuis la côte Septentrionale jusqu'à celle du Sud. Il vaut mieux filer près de celle du Nord que vers celle du Sud; car les vents d'Oüest y regnent le plus. Le *Cap Froward* dans le détroit de *Magellan* est à 53. degrés 52. minutes de latitude au Sud, & à 68 degrés 40. minutes de longitude à l'Oüest du *Lezard* en *Angleterre*, à la distance de 1099. lieues de ce Méridien à l'Oüest. Je trouvai à ce Cap seize degrés de variation de l'aiman vers l'Est.

Le 4. *Novembre* 1670. Je fus dans la

Baye de Wood, que j'appellai ainsi du nom de mon Contre-maître. Le 5. je fus par le travers du *Cap de Hollande*, près duquel gisent le *Cap de Conventry*, la *Baye d'André*, la *Baye de Cordés*, celle de *Fostcues*, & le *Cap & le Port Gallant*. Ceux qui voudront avoir une plus exacte connoissance des divers Promontoires, Bayes, Ports, Ruisseaux, Fonds, &c. je les renvoye au plan du détroit de *Magellan*, tel que je l'ai tiré sur les lieux.

Par le travers de la baye, à deux lieuës, sont l'Isle de *Charles* & celle de *Monmouth*. C'est ainsi que je les nommai. Plus à l'Oüest sont celles de *Jacques*, de *Rupert*, d'*Arlington*, de *Sandwich*, & de *Wren*. Je nommai ce bras du détroit, le *Bras Anglois*. A une lieuë à l'Oüest de la *Baye de Fostcues* est le *Cap Gallant*.

Le détroit paroïssoit alors comme s'il n'y eut point eu de passage vers l'Oüest, car la côte Méridionale court si fort vers le Nord-Oüest, qu'elle ôte la vûë de la côte Septentrionale. Quand je fus à cette distance, je vis deux grandes ouvertures vers la côte Méridionale, l'une vis-à-vis de l'Isle de *Charles*, l'autre plus à l'Oüest. Je vis à cet

endroit-là plusieurs Baleines , ce qui fit que je l'appellai la *Baye des Baleines* ; J'y vis aussi des Oyes sauvages & des Canards. Etant entré dans des cahutes d'*Indiens* , j'y laissai des bracelets & des couteaux , esperant de les attirer ainsi , & de faire traite avec eux. Sur la côte Méridionale je vis du feu que les habitans avoient fait sur l'herbe.

Depuis le *Cap Froward* jusqu'au *Cap de Hollande* , le détroit s'étend cinq lieuës à l'Oüest-quart sur Nord-Oüest. Depuis le *Cap de Hollande* jusqu'au *Cap Gallant* huit lieuës à l'Oüest-Nord-Oüest ; depuis le *Cap Gallant* jusqu'à une pointe basse vers l'Oüest trois lieuës au Nord-Oüest quart sur Oüest. Dans ce parage le détroit n'a pas plus de deux miles de large depuis la côte Septentrionale jusqu'aux Isles , que je nommai les *Isles Royales*. Quand je fus dans le travers de l'Isle la plus Occidentale , que j'appellai l'*Isle de Rupert* , étant dans le milieu du Canal , je tirai un coup de canon , & le boulet porta jusqu'à ces Isles. Je nommai cette pointe basse , qui est vis-à-vis de l'*Isle de Rupert* vers la côte Septentrionale , la * *Pointe du passage*.

* *Pointe Passage.*

A six heures du soir je doublai la *Pointe du passage*, ayant un vent frais d'Est.

Le 7. *Novembre* tems couvert & brouillards; vent d'Oüest, quelquefois Nord-Oüest, accompagné de revolins. Je demeurai à l'ancre tout le jour près de la côte. L'après-midi j'allai à terre sur la côte Méridionale, vis-à-vis de la *Baye d'Elizabeth*, à la pointe nommée la *Pointe des Baleines*, à cause du grand nombre de Baleines qu'il y a en cet endroit-là. Je fis moi-même deux miles sur les montagnes, pour découvrir de l'or ou quelque autre métal. Le terroir est fort inégal en quelques endroits, & n'est que rochers couverts d'une herbe semblable à de la mousse. En d'autres il n'y a que fondrières. J'y enfonçai facilement d'une main une lance de seize pieds de long. Il y croît beaucoup de génévriers, dont quelques-uns ont un pied diamètre, mais le bois n'en est pas fort agréable à l'odorat. J'y vis grand nombre d'Oyes sauvages & de Canards, beaucoup de neige sur les montagnes; ce qui m'empêcha de pousser plus loin. En retournant vers la chaloupe je remarquai un endroit où des hommes s'étoient couchez sur l'herbe, mais je ne découvris personne. On trouve près des

rochers beaucoup de moules de cinq pouces de longueur, & fort bonnes. On y trouve même des semences de perles, & il y a aussi des *Limpets*.

L'eau n'y moutonne point, ou si elle moutonne, ce n'est que pendant une heure, dans le tems du flot & du jusfant, lors que la marée est rapide. Les marées n'incommodent point du tout la navigation dans le détroit; au contraire elles sont d'un grand secours lors qu'on veut changer de route d'un côté ou d'autre, ce que j'ai expérimenté en fillant d'un endroit à l'autre. L'après-midi il fit assez beau. Après avoir sondé en plusieurs endroits j'allai à terre, où je ne découvris ni habitans ni métaux. Les bois sont fort épais, pleins de ces arbres dont l'écorce a le goût du poivre, & d'autres qui ressemblent aux hêtres. Je vis aussi quelques canards & quelques oyes sauvages sur le rivage.

Le détroit entre la *Baye d'Elizabeth* & la riviere de *St. Jérôme* a environ deux lieues de large. Le Pays est élevé vers la côte Méridionale, où l'on voit plusieurs enfoncemens semblables au bassin de *Deptford*, & propres à mettre des vaisseaux à couvert du vent en

un tem^{ps} de mer. J'appellai cette Baye la *Baye des Moules*, à cause du grand nombre de moules excellentes qu'on y trouve. La côte est pleine de roches & escarpée presque par tout. On ne trouve point de fond dans le milieu du canal sur cent brasses & au-delà. Dans les bayes qui sont au Sud, l'eau y est aussi fort profonde. Il y a de petites Isles tout le long & tout près de la côte Méridionale. J'y vis plusieurs Baleines, beaucoup de *Pingouins*, & quelques veaux marins. La côte des deux côtes est remplie de méchant bois, & le terroir est marécageux. A deux lieuës à l'Oüest de la *Baye d'Elizabeth*, les sommets des montagnes sont inégaux, pleins de rochers, où il coule en divers endroits de l'eau de neige. La côte Septentrionale est basse & pleine de bois. Près du rivage, & dans ce terrain bas on y a une vallée, où coule une riviere d'eau douce, dans laquelle j'entrai avec la chaloupe. Lors que la marée est basse, on y trouve si peu d'eau, qu'à peine la chaloupe y pouvoit voguer. Je vis le long de cette riviere des berceaux que les *Indiens* y avoient faits, mais pas une ame. Cette riviere est fort propre pour des chaloupes ou pour d'autres petites

barques, qui peuvent y entrer lors que la marée est haute. Elle y monte à huit ou neuf pieds. Je nommai cette riviere la *Riviere de Batchelor*. Il y a bon mouillage devant l'embouchure de la riviere à neuf, dix, ou douze brasses, sur un fond sablonneux, & on s'y peut tenir commodément sur le fer. La marée n'y est pas fort rapide, & le flot vient de l'Oüest. La marée qui vient du canal de *St. Jerome*, & celle du détroit forment une contremarée. Je nommai cette rade qui est à l'embouchure de la riviere de *Batchelor*, la *rade d'Yorck*. C'est une bonne rade pour mettre les vaisseaux à couvert des vents d'Oüest & du gros tems. Les vents d'Oüest, sont ceux qui y soufflent avec le plus de violence, & qui font courber tous les arbres vers l'Est. Les sommets des montagnes penchent aussi vers l'Est, en sorte que les vents d'Est y soufflent rarement avec violence, autant que je l'ai pû remarquer. Sur le rivage qui est exposé à l'Est, il y croît de l'herbe jusques sur le bord de la mer; & c'est en cet endroit où il y a le plus de verdure. Les arbres y sont droits & hauts à l'Est des montagnes: mais sur les côtes qui regardent l'Oüest, le mauvais tems & le vent y ont détruit pres-

que entièrement l'herbe & les arbres. La mer y rend le rivage fort raboteux.

La terre des deux côtes du *Cap de Quade* semble se joindre, comme s'il n'y avoit point de passage : mais l'entrée s'en découvre à mesure qu'on en approche, & que le détroit tourne vers le Nord. Le *Cap de Quade* est sur la côte Septentrionale. Il est composé de rochers escarpez, gris d'une assez belle hauteur. Ce Cap a la figure d'un grand Château élevé sur des montagnes, & avance si fort dans le détroit, qu'il semble se joindre à la côte Méridionale, & former une espèce de coude. Le détroit en cet endroit n'a pas plus de quatre miles de large d'une côte à l'autre, & ces côtes sont toutes deux escarpées & pleines de rochers. Les montagnes qu'on voit sur les deux côtes sont aussi hautes, pleines de roches escarpées & steriles, qui ont leurs sommets couverts de neige. On y voit pourtant quelques arbres & quelques buissons. Vis-à-vis du *Cap de Quade*, il y a sur la côte Méridionale une belle & grande Baye, nommée la *Baye de Ridder*. Je n'y entrai point, mais si le mouillage y est bon, c'est la plus belle rade du

monde, pour mettre les vaisseaux à l'abri de toutes sortes de vents. Le canal est fort profond en cet endroit-là, & l'on n'y trouve point de fond sur cent brasses. Cet endroit du détroit depuis la *Pointe du passage* jusqu'au *Cap de Quade*, est le plus tortu de tout le détroit ; ce qui me le fit nommer *Crooked-Reach*, le bras tortu. En ce même endroit vers la côte Septentrionale, il y a deux petites Isles à l'Est du *Cap de Quade*.

Le 14. *Novembre*, je découvris par le travers le *Cap-Munday*, (*Cap de Lundi*) c'est ainsi que je le nommai. Il est sur la côte Méridionale, à la distance d'environ treize lieues du *Cap de Quade*. Dans cet endroit le détroit a autour de quatre miles de large. La côte Septentrionale est courbée en arc, & il y a de grandes anses & des Isles. Sur les deux côtes on voit des montagnes hautes, pleines de rochers, & stériles, où il croît peu de bois & d'herbes. Vers le *Cap Munday*, le détroit va en élargissant du côté de l'Oüest, & court toujours Nord-Oüest quart sur Oüest, jusques au *Cap Upright*, (*Cap droit*) qui est un rocher escarpé sur la côte Méridionale, à la distance de quatre lieues du *Cap Munday*. Dans

cet endroit le détroit tourne un peu à l'Oüest, & de ce dernier Cap on le voit courir Nord-Oüest quart sur Oüest. Il paroît aller droit dans la *Mer du Sud*, lors qu'on est dans le milieu du canal, ou près de la côte Septentrionale. J'y remarquai fort peu, ou même point de marée, ni de courant, & je ne trouvai aucun fond sur deux-cents brasses à la portée du fusil de l'une ou de l'autre côte. Vers la côte Meridionale on trouve plusieurs anses & autres enfoncemens. Je navigai tout ce jour-là fort à mon aise le long de la côte Meridionale; mais vers celle du Nord il y a une infinité de petites Isles & d'anses. Ce n'est pas que vers la côte Meridionale il n'y ait aussi plusieurs petites Isles, mais elles ne sont point dangereuses, parce-qu'elles sont toutes en falaises. Enfin tout le détroit est un canal assez commode pour y naviguer d'un bout à l'autre. Vers le midi nous sillâmes par le travers d'une Isle qui est sur la côte Septentrionale du détroit, & que je nommai l'*Isle de Westminster*. Entre cette Isle & la côte Septentrionale, à l'Est & à l'Oüest, il y a un grand nombre d'autres petites Isles, & de morceaux détachés de terre & de

rochers. Je nommai ces Isles *The Lavoyers*, (*les Advocats.*) l'Isle de *Westmidster* est haute & pleine de rochers, & a la figure de la salle de *Westminster*. Entre cette Isle & la côte Méridionale le détroit a cinq lieuës de large; mais entre la même Isle & la côte Septentrionale, il y a un grand nombre d'Isles pleines de rochers, & de morceaux de terre détachés.

Depuis le *Cap Munday*, jusqu'au *Cap Deseada* le détroit court Nord-Oüest, quart sur Oüest, & Sud-Est quart sur Est. Ces deux Caps sont environ à quinze lieuës l'un de l'autre. Depuis le *Cap de Quade* jusqu'au *Cap Deseada*, il y a autour de vingt-huit lieuës, & depuis ce premier Cap jusques à la Mer du Sud le détroit court Nord-Oüest demi quart sur l'Oüest. J'appellai ce bras du détroit, *Long-Reach*, (*Bris-Long*) mais quelques-uns de mes gens le nommerent *Long-Lane*, (*Rüe-Longue.*) Cet endroit peut-être proprement nommé le *détroit*, car les deux côtes sont par-tout fort élevées & pleines de rochers stériles & couverts de neige. Depuis le *Cap de Quade* jusqu'à la Mer du Sud, je nommai la terre *South-Désolation*, la (*Désolation du Sud*) ; rien ne paroît

fant plus désolé que cette terre.

Le *Cap Deseada* est à 53. degrés 10. minutes de latitude du Sud, & à 72. degrés 56. minutes de longitude de l'Oüest du *Lezard* en *Angleterre*, à la distance de 1149. lieuës dudit Méridien. J'y trouvai quatorze degréz 10. minutes de variation de l'aiman vers l'est.

Le *Cap Pillar*, est à 53. degrés 5. minutes de latitude du Sud, & à 72. degréz 49. minutes de longitude de l'Oüest du *Lezard* en *Angleterre*, à la distance de 1148. lieuës de ce Méridien.

Je compte que le détroit avec ses divers bras & replis, depuis le *Cap de la Vierge Marie* jusqu'au *Cap Deseada*, a cent seize lieuës de long & c'est-là suivant mon estime le sillage que j'ai fait depuis une mer jusqu'à l'autre.

Pour sortir de la Mer du Sud, & entrer ensuite dans le détroit de *Magellan*, il faut à mon avis passer devant le *Cap Deseada*. Lorsque vous serez par le travers de *Cap Pillar*, faites route au Sud-Est quart à l'Est & même encore plus à l'Est. Ayez soin d'être toujours à vüe de la côte Méridionale; car vers la côte Septentrionale, il y a un si grand nombre d'Isles & de Gol-

phes, qu'on pourroit s'y méprendre & s'y briser, au lieu d'entrer dans le détroit, si l'on perdoit la côte méridionale de vûë en sortant de la Mer du Sud.

Au Nord de l'embouchure du détroit dans la Mer du Sud, il y a quatre Islets, qui sont assez près l'un de l'autre. Le plus Oriental est seul, & assez haut, ayant la figure d'une mule de foin ou d'un pain de Sucre. Les trois autres sont plats. Ils sont au Nord-Nord-Oüest du *Cap Pillar*, à la distance de six lieuës, & au Sud-Oüest du *Cap de Victoire* à la distance d'environ quatre lieuës. Je les nommai les *Isles de Direction*. Il est bon de doubler ces Islets pour gagner l'embouchure du détroit.

Le 26. *Novembre*, Nous voici à une côte d'Isles qui sont assez près du continent. Il y a des montagnes qui courent dans les terres Nord & Sud. Les sommets des plus hautes sont couverts de neige. A huit heures je découvris l'Isle de *Nuestra senhora del Socoro* (*Nôtre-Dame du secours.*) J'y portai à route gouvernant Nord-Est quart sur Est. A l'Est elle s'élève en rond, & dans le milieu elle est plus basse qu'aux deux bouts, & fait une espece de selle. Il

y croît des arbres. Le rivage au Sud de l'Isle est plein de rochers & de brisans; au Sud-Est au bout de l'Isle il y a deux rochers pointus qui sont joints ensemble & près du bord. Sur le sommet ils sont tout blancs de la fiente d'oiseaux. L'Isle est assez élevée & toute brisée vers le Nord. Les arbres croissent jusques sur le bord de la Mer, & l'on y a cinq ou six mares d'eau douce. Les arbres sont verts, gros & de très-bonne odeur.

Je trouvai à midi, pour la distance Méridienne du *Cap Pillar*, 20. degré 0. min. 4. dixièmes à l'Est; un degré 19. minutes de longitude à l'Est. Distance Méridienne à midi du *Lezard* à l'Oüest 1128. lieuës 2. miles $\frac{2}{10}$.

L'Isle de *Nuestra Señora del Socoro* est à 45. degré de latitude du Sud, & à un degré 19. minutes de longitude à l'Est du *Cap Pillar*, distance Méridienne du *Cap Pillar* à l'Est 20. lieuës 0. minutes $\frac{4}{10}$. distance Méridienne du *Lezard* à l'Oüest 1128. lieuës 2. miles $\frac{2}{10}$ longitude Méridienne du *Lezard* à l'Oüest 71. degré 42. minutes. Je remarquai en cet endroit-là onze degré de variation de l'aiman à l'Est.

J'allai à terre pour faire de l'eau, & j'en chargeai d'abord mes chaloupes; car il y en a là de très-bonne & en abondance. En parcourant le rivage je trouvai une vieille cabane de branches d'arbres que les *Indiens* y avoient faite, & des bâtons qui paroissent avoir été coupez depuis long-tems. Je ne vis pourtant aucune marque d'habitans, & il y a apparence que cette Isle n'est fréquentée que des Sauvages du continent, qui y vont dans la belle saison chasser aux oiseaux; car je n'y trouvai autre chose qui pût servir de nourriture à l'homme. Je n'y découvris non plus aucune apparence de minéral ou de métal. Le terroir est sablonneux, noirâtre, & mêlé de roche. L'Isle est inégale & couverte par tout de bois si impraticables, qu'il me fut impossible de découvrir le dedans de l'Isle. En général les arbres n'y sont pas propres à la charpente, & ressemblent aux hêtres & aux bouleaux. Le bois en est blanc & pesant, mais il ne peut servir à autre chose qu'à brûler. On n'y trouve ni fruits, ni legumes, & peu d'herbe, à cause que les bois sont trop épais; & il n'y croît qu'une espece de joncs qui sont fort longs & en grande quanti-

té. Je ne vis aucune bête sauvage ; mais beaucoup de petits oiseaux comme des moineaux, & quelques autres oiseaux semblables à des milans, des oyes sauvages noires & blanches, & des moïettes. J'allumai du feu sur le rivage, dans l'esperance qu'on me répondroit, mais en vain. A midi je retournai à bord, & renvoyai les chaloupes à terre pour y faire encore de l'eau, & pour en rapporter du bois; puisque le tems nous permettoit de prendre terre.

Le 30. *Novembre*, j'allai à terre sur une Isle qui est près du continent. Entre cette Isle & la terre ferme il y a un canal, mais comme il y avoit plusieurs rochers, & que le fond étoit de mauvaise tenuë, je n'osai y hazarder le vaisseau. Cette Isle me parut de loin comme si elle eut été une partie du continent, jusqu'à ce que j'en approchai avec la chaloupe. Elle a autour de quatre lieuës de long, depuis la pointe du Nord jusqu'à celle du Sud, en quelques endroits une lieuë de largeur, & en d'autres deux. Elle est médiocrement élevée, & toute couverte de bois fort épais, semblables à ceux de l'Isle de *Nuestra Sennora del So-*

coro. Je n'y pûs découvrir aucune sorte de minéral ou de métal. Le rivage en de certains endroits est sablonneux, en d'autres pleins de rochers. Le terroir est sablonneux, noirâtre, & fort humide par les pluyes continuelles qui tombent. Ne la trouvant pas marquée dans mon routier, je la nommai de mon nom l'*Isle de Narbrough*, & j'en pris possession au nom du Roi. Je n'y découvris aucun habitant.

Environ trois lieuës au Sud-Est de l'*Isle de Narbrough*, il y a une anse qui s'avance dans le continent, & qui a quelques brifans à son entrée. Le rivage est plein de rochers, & les montagnes des deux côtez dans le Pais sont hautes. Je m'imagine que cet endroit est celui qui est nommé *Saint Domingo* dans le routier. Il est à 44. degrés 50. minutes de latitude du Sud. En tirant vers le Sud, il y a quantité d'Isles couvertes de bois, & d'aussi loin que je pûs voir le long de la côte, c'étoit une chaîne d'Isles qui borde le continent, toutes fort hautes.

Depuis le 30. le pain commença à nous manquer, & nous nous servîmes de pois pour nourriture. Nous ne pûmes prendre de poisson à la ligne. Nous vîmes

beaucoup de marsouins, quelques baleines, & plusieurs oiseaux de mer. La nuit il fit un grand vent de Nord-Oüest. Nous étions à l'ancre, & je craignois pour le cable.

Cette Isle est la même que le routier, place au Sud de l'Isle de *Castro*, à l'embouchure du canal qui est entre *Castro* & le continent. Les vûës de cette côte sont fausses dans le routier; car il en parle comme d'une côte toute unie, sans faire aucune mention de plusieurs Isles qui la bordent. Mais la latitude qu'il donne de la plûpart des endroits, s'accorde assez bien avec mes observations. En avançant vers le Sud, on trouve plusieurs Isles près de la côte, à la latitude de 45. degréz 30. minutes, sans qu'il y en ait aucune de marquée dans le routier.

Le 15. *Decembre* on mit à terre *Dom Carlos*, qui prit son épée & une paire de pistolets, son meilleur habit, avec un sac plein de bracelets, de couteaux, de ciseaux, de miroirs, de peignes, de bagues, de clochettes & de tabac, dont je le fournis pour en faire présent aux *Indiens*. Il débarqua à sept heures au Sud du havre de *Baldivia* à un mile de l'embouchure du Port, dans une petite

Baye sablonneuse , à peu près à deux miles de la pointe de *Gallere* , entre cette pointe & le havre , & recommanda à mon Lieutenant , que dès qu'il seroit de retour à bord , il prit garde au feu qu'il allumeroit pour nous donner de ses nouvelles. Il marcha le long de la mer & prit un sentier qui menoit à l'embouchure du havre , & mes gens le virent tenant cette route jusqu'à un quart de mile , qu'il tourna derrière une pointe de rochers & fut hors de leur vûë. Le rivage est bas & sablonneux ; mais en quelques endroits il y a des rochers. En avançant dans la terre , on la voit s'élever. Le País est couvert de bois si épais , qu'il est impossible de prendre d'autre route que le long du rivage. Mon Lieutenant alla jusqu'à l'entrée des bois , & cueillit des pommes vertes ; car sur le rivage il y des pommiers , qui portent des pommes assez semblables aux nôtres d'hyver. Ces pommes sent comme de grosses noix vertes. Je ne sçai si ces arbres ont été plantez par les *Espagnols* , ou s'ils croissent naturellement en cet endroit-là.

Je n'ai point trouvé de courant ni de marée vers cette côte , qui puissent

incommoder la navigation, ni remarqué qu'il y eut des vents alizez ; mais le vent faute d'un rumb à l'autre, & celui d'Oüest y est ordinairement violent & pluvieux.

L'embouchure du havre de *Baldivia* sur la côte du *Chili* dans la Mer du Sud, est à 39. degréz 56. minutes de latitude du Sud, à 70. degréz 19. minutes de longitude à l'Oüest du *Lezard* en *Angleterre*, & à 2. degréz 41. minutes de longitude à l'Est du *Cap Pillar*, à la distance Méridienne de 41. lieues 2. miles $\frac{1}{10}$ de ce dernier Cap. Ce qui est l'estime que je fis de ma navigation depuis le Méridien du *Lezard*, suivant le fillage que le vaisseau avoit fait chaque jour. Je ne trouve aucune certitude dans l'estime qu'on fait par les Cartes à petit point, & tout bon pilote ne doit point s'y arrêter. La meilleure navigation est à la façon de *Mercator*, qui est de suivre le cercle du Globe ; ce que j'ai toujours pratiqué, & je fais mon estime de longitude de l'Est & de l'Oüest. Suivant cette méthode on navige avec beaucoup plus de certitude. J'ai marqué les distances itineraires du Méridien de chaque jour, par où les pilotes éclairez pourront connoître les di-

stances des differens parages. La plupart de nos navigateurs d'aujourd'hui se reglent & font leur estime par les Cartes à petit point, & même près des Pôles; ce qui est une grande erreur, qui les empêche de sçavoir quelle route ils doivent faire pour s'en retourner. J'en avois à bord qui étoient dans la même erreur, parce qu'ils ignoroient la véritable difference des Méridiens, à cause des degrés égaux tant de latitude que de longitude qui sont marquez dans ces Cartes à petit point. Il seroit à souhaiter que tous les navigateurs au lieu de ces Cartes, ne se servissent que de celles de *Mercator*, qui sont conformes à la véritable navigation. Mais il est difficile de convaincre les vieux navigateurs de leur erreur. Montrez le Globe à la plupart de ces gens-là, ils ne laisseront pas de suivre leur méthode ordinaire.

A huit heures du matin j'envoyai la chaloupe au-delà de la pointe de *Galere*, à l'endroit où *Dom Carlos* avoit débarqué; & je restai sur le vaisseau qui se mit par le travers du port. La chaloupe fut le long du rivage vers l'endroit où *Dom Carlos* avoit pris terre, & avança dans le havre. Aux pointes qui

font au Sud du havre , il y a un petit Fort avec sept canons , nommé le *Fort St. Jacques*. La chaloupe ne le découvrit , que lors qu'elle en fut à la portée du fusil. Les *Espagnols* étoient sur le rivage : ils arborerent le pavillon blanc & appellerent la chaloupe. Mon Lieutenant rama vers eux , & leur demanda de quel país ils étoient. Ils répondirent , d'*Espagne* , & demanderent à leur tour de quel país nous étions. Mon Lieutenant leur ayant répondu , d'*Angleterre* , ils l'inviterent à venir à terre , ce qu'il fit dans l'esperance d'y trouver *Dom Carlos* , parceque le sentier que celui-ci avoit pris en débarquant , conduisoit directement à ce Fort le long du rivage , & que l'endroit où il avoit mis pied à terre n'en étoit pas à un mile , de sorte qu'il devoit être arrivé à ce Fort. Ce sentier est entre les bois & la mer. Les bois sont si épais qu'ils en sont impraticables. Ils sont à côté d'une montagne , & le Fort à côté du bois sur le bord de la mer , & sur une petite hauteur d'environ cinq verges. Les canons sont derriere une levée de terre , & entourez de méchantes palissades en forme de demi-lune , qui sont au Sud à la distance

d'environ quatre verges de canons. Ces palissades sont-là pour empêcher que les *Indiens* ne se jettent à l'improviste sur les canons. Les principales armes, dont les *Espagnols* de ce Fort se servent contre les *Indiens*, sont de longues piques, quoiqu'ils ayent aussi des mouquets; mais en fort mauvais état, & dont on sçait très-mal se servir.

Dès que mon Lieutenant fut débarqué, environ vingt *Espagnols* ou *Indiens* vinrent en armes au devant de lui, & le menerent sur la levée de terre, sous un grand arbre où le Commandant du Fort & deux autres Officiers *Espagnols* firent à nos gens un accueil à la maniere *Espagnole*, & les inviterent à s'asseoir sur des chaises & des bancs autour d'une table, à l'ombre, parceque le tems étoit fort clair & le Soleil fort chaud. Le Commandant fit apporter du vin dans un grand gobelet d'argent & porta la santé à mon Lieutenant. Il fit en même tems tirer cinq coups de canon, temoignant beaucoup de joye de voir des *Anglois* dans cet endroit-là. Il lui fit toutes sortes de caresses & beaucoup de complimens sur nôtre bien-venue. Tout le monde ayant bû, mon Lieutenant remercia le Com-

mandant de toutes ses honnêtetez, voulant prendre congé de lui ; mais celui-ci obligea nos gens de s'asseoir & recommença la conversation , leur demandant d'où ils venoient & par où ils étoient entrez dans cette mer , comment s'appelloit leur Capitaine , & si l'*Angleterre* étoit en guerre ? Mon Lieutenant satisfit à toutes ses demandes , & lui demanda ensuite , s'ils étoient en paix avec les *Indiens* ? L'autre lui montrant de la main tous les environs du havre , lui répondit qu'ils étoient avec eux en guerre continuelle. Il parla de leur barbarie & de leur valeur ; que deux jours auparavant ils étoient sortis des bois , & avoient tué un Capitaine qui visitoit un poste à côté du Fort , & à qui ils avoient coupé la tête , qu'ils avoient emportée au bout d'une lance. Il montra à mon Lieutenant l'endroit par où les *Indiens* étoient sortis des bois , & celui où l'Officier avoit été tué. Ils témoignent avoir beaucoup de peur des *Indiens* ; car ils n'osoient faire un pas hors du Fort , sans leurs mousquets ou leurs espartons ; ce qui est une preuve évidente de la peur qu'ils ont des *Indiens*. Ils n'occupent d'autre terrain que le Fort , & ils n'ont pas la prévoyance
ou la

ou la hardiesse d'abbatre les bois, qui bornent leur vûe & qui entourent le havre : aussi n'osent-ils s'écarter des palissades à la portée du mousquet aux environs des bois. Ils nous dirent que les *Indiens* ont une si grande abondance d'or, qu'ils l'employent aux demi-cuirasses dont ils couvrent leur poitrine.

Après quelques heures de conversation, on apporta du Fort à diner dans la tente où nous étions. Le premier service fut de la soupe & du bouilli, qui fut relevé par des poulets & par du poisson frais, le tout fort bien apprêté. Le dessert fut de confitures. Tout fut servi en vaisselle d'argent. Le bassin dans lequel ils se laverent, & qui étoit fort grand, étoit d'argent, & ils n'avoient d'autre baterie de cuisine que d'argent. Les soldats avoient des gardes & des poignées d'argent à leurs épées, & les Officiers les avoient d'or fin. La platine même de leurs mousquets étoit d'or, ainsi que les anneaux qui retiennent la baguette, leurs boîtes à tabac à fumer, leurs tabatières, les pommes & les bouts de leurs cannes. Il est vrai que l'or & l'argent se trouvent en si grande abondance par-

mi eux, qu'ils en font fort peu de cas ; & ils disent ordinairement *Plata no val lanada mucho oro in terra.*

Quatre Officiers *Espagnols* prièrent le Lieutenant de les mener à bord, pour voir le vaisseau & le conduire dans le hayre, en cas que j'eusse envie d'y entrer ; dont ils ne doutoient aucunement, comme je l'appris dans la suite par un *Espagnol*, qui vint me trouver à bord, & qui me communiqua leur dessein, qui étoit de se saisir du vaisseau par surprise ; mais j'eus toujours la prévoyance de ne leur en donner jamais l'occasion. C'est la politique des *Espagnols* en *Amerique*, d'user de perfidie pour traverser tous les desseins que les étrangers ont d'y établir quelque commerce. Je le sçavois déjà, parce que j'avois lû de la perfidie dont-ils avoient usé avec le Capitaine *Havvkins* à *Saint Jean de Ulloa.*

Je m'entretins long-tems avec eux touchant *Baldivia* & le *Chili.* Ils me dirent qu'il y avoit beaucoup d'or, & que sans les *Indiens* qui les inquiètent extrêmement, ils en auroient beaucoup plus ; que ces *Indiens* leur font continuellement la guerre, & ne leur permettent pas de faire aucune plan-

tation aux environs du Fort ni de *Baldivia*, & qu'ils viennent d'abord y mettre le feu; que ces *Indiens* sont si cruels & si barbares, que lors qu'ils prennent quelque *Espagnol*, ils lui coupent d'abord la tête, & la portent au bout d'une lance. Ces *Espagnols* me dirent que leur condition se trouve semblable à celle de leurs compatriotes de *Mamora* en *Barbarie*, c'est-à-dire, d'être entourez d'ennemis comme dans une espece de captivité. Suivant leur rapport ces *Indiens* sont d'une taille fort haute, & ils combattent à cheval, formant des troupes de huit & de dix mille hommes en armes & bien disciplinez. ils ont de l'or en grande abondance, leurs armes sont de longues lances, des arcs, des flèches, des épées & quelques mousquets, qu'ils ont pris aux *Espagnols*, & dont ils sçavent fort bien se servir, lors qu'ils ont attrapé de la munition; que les environs de *Baldivia* & d'*Osono*, l'Isle de *Castro* & le *Chili* fourmillent d'habitans; que par tout vers *Osono* & dans le *Chili* il y a aussi abondance d'or; que ces *Indiens* trafiquent pourtant quelquefois avec les *Espagnols* & leur donnent de l'or.

Un de ces Officiers me dit aussi, que

six gros vaisseaux vont tous les ans de *Lima* aux Isles *Philippines* au Port de *Manille*, où ils ont un grand commerce avec les *Chinois*; que ces vaisseaux partent dans le mois de *Janvier* du *Callao* qui est le Port de *Lima*; que leur traversée de *Lima* au Port de *Manilles* n'est de guercs plus de deux mois; qu'ils font toujors voile entre les Tropiques, & sont ordinairement portez par des vents d'Est; qu'ils s'en retournent par le Nord pour gagner les vents d'Oüest, qui les amènent vers la *Californie* & ensuite au Port d'*Aquapulco*, sur la côte Occidentale de la *nouvelle Espagne*, d'où ils s'en vont à *Panama*, & de-là au Port de *Lima*; qu'ils apportent de riches carguaifons, beaucoup de soyes & autres riches marchandises, des épiceries & des toiles des *Indes*; enfin que ceux de *Manille* ont un grand commerce avec les *Japonois* & les *Chinois*, ce qui leur est fort avantageux. Cet Officier me demanda pour quel païs j'étois chargé? Je lui répondis pour la *Chine*; que j'avois de riches marchandises pour ce Royaume; que j'avois mouillé à *Baldivia*, parce que j'étois sûr d'y trouver des sujets du Roi d'*Espagne*, & que j'esperois d'y pouvoir faire de l'eau

& y prendre du bois & quelques rafraîchissemens pour mon équipage, afin de pouvoir mieux poursuivre mon voyage. Il me dit que j'aurois tout ce qu'il y avoit à attendre du païs, que le Commandant du Fort avoit envoyé chercher des provisions, & que je pourrois faire de l'eau près du rivage dans un endroit qu'il m'indiqua de la main, en me disant que c'étoit *Aqua del oro*, de l'eau d'or. Cette parole m'ayant fait rire, il me dit, " cette eau découle des montagnes où l'on trouve l'or, & il y a même de l'or dans ce ruisseau. Je lui demandai comment ils prenoient l'or? Il me répondit, nous lavons la terre qui est dans les montagnes, & nous trouvons l'or dans le baquet où l'on a lavé la terre. Nous achetons aussi beaucoup d'or des *Indiens*, que ceux-ci ramassent dans des mares aux pieds des montagnes, où les pluyes & les neiges l'y font descendre, en descendant de ces montagnes qui sont fort hautes, stériles, pleines de rochers, & éloignées de la mer d'environ trente lieues. " Le païs entre ces montagnes stériles & la mer, est bon & fertile, y ayant quantité de plaines remplies de bestiaux, que les *Indiens* y nour-

rissent ; comme chevaux , vaches , chevres & moutons, qu'ils ont enlevez aux *Espagnols* , depuis que ceux-ci se sont établis dans ces quartiers-là. Les *Espagnols* appellent ces hautes montagnes les *Andes* , & disent qu'elles forment une chaîne qui traverse le País depuis le détroit de *Magellan* jusqu'à *Ste. Marthe* en Terre-ferme , qui n'est pas fort éloignée de *Carthagene*.

De tous les endroits de l'*Amerique* il n'y en a point jusqu'à present d'où l'on tire plus d'or que du *Chili*. Mais autant que j'en puis juger par les raisonnemens des *Espagnols* , je trouve qu'ils connoissent fort peu le País tout le long du Sud depuis *Baldivia* jusqu'à l'embouchure du détroit , excepté l'Isle de *Castro*, où ils ont des plantations , & un autre endroit nommé *Osorno* , qui est vis-à-vis de *Castro* & dans le continent. Dans ces deux endroits ils ont quantité d'or , & il y a beaucoup d'*Indiens* : Mais au-delà de *Castro* vers le Sud , ils n'ont aucune connoissance du País ni de la côte. L'Isle de *Castro* est à 43. degrés 30. minutes de latitude , & les deux extrémitez de cette Isle , Sud & Nord sont à 41. degrés 40. minutes. C'est une très-belle Isle , près du continent , & où il

croît de bon froment. Les *Espagnols* n'y sont pas en grand nombre, mais il y a beaucoup d'*Indiens* fort vaillans & d'une taille fort haute, mais non pas gigantesque, autant que j'en puis juger par ce qu'on m'en a dit. Ces *Indiens* font toujours la guerre aux *Espagnols*, & ne veulent pas leur permettre de faire des découvertes dans le País, ni d'y chercher des métaux.

Un vaisseau va ordinairement tous les ans de *Lima* à *Baldivia*, pour y porter des provisions, des habits, des munitions, du vin, du tabac & du sucre, & s'en retourne chargé d'or, de pierres de bezoar, de laine rouge, &c. & d'*Indiens* que les *Espagnols* ont pris dans ces quartiers-là, & qu'ils transportent dans le *Perou*, où ils les condamnent à un esclavage perpetuel. Ils transportent d'autre côté ceux du *Perou* à *Baldivia*, & en font des soldats dont ils se servent contre les *Indiens* du *Chili*. Mes gens virent dans le Fort plusieurs de ces soldats *Indiens*. Il y en avoit environ trente Mestices, qui étoient simples soldats, & seize blancs qui étoient Officiers. Les *Espagnols* se servent aussi des *Indiens* du *Perou*, pour négocier avec ceux du *Chili* & avoir leur or, quoiqu'ils

soient en guerre avec eux. Les *Indiens* du *Chili* s'accoutument de ce trafic, parceque par-là ils se fournissent de couteaux, de ciseaux, de peignes, & d'armes, qu'on leur vend à la dérobee, car il est expressément défendu de leur en vendre : Mais quand il s'agit de gain, il n'y a rien que les négocians ne tentent. De quelque dangereuse conséquence que cela puisse être pour l'avenir, il leur suffit qu'ils ne s'en ressentent pas pour le présent.

Je demandai à ces Espagnols combien il y a delà à *Baldivia* ? Ils me répondirent trois lieues, & que les chaloupes y peuvent aller. Suivant leur rapport cette Ville est sur la riviere à côté des plaines. Il y a un Fort muni de cinq pieces de gros canon, qui commandent la ville, & autour de mille habitans de toute espece, tant hommes, que femmes & enfans. Ils me dirent encore qu'il y a un passage par terre de *Baldivia* aux autres endroits du *Chili*, & qu'ils y voyagent toutes les semaines, avec une bonne escorte, pour se précautionner contre les *Indiens*. Je m'informai d'eux si l'on y bâtissoit des vaisseaux ? Ils me dirent que non, mais qu'à *Valparaizo* on en fait de fort gros.

Je demandai ensuite qui étoient les habitans de l'Isle de *Moxa* ? Ils me répondirent, les *Indiens* y sont en grand nombre, tant hommes que femmes, mais ils sont ennemis des *Espagnols*. Ils ajouterent, qu'il y a beaucoup de moutons, de chèvres, de cochons & de poules, que ces *Indiens* leur donnent en échange pour des haches, des couteaux & des bracelets. Pour ce qui est de l'Isle de *Sainte Marie*, les *Espagnols* en sont les maîtres, & ils y ont un Fort avec cinq pieces de canon; mais il y a peu d'*Espagnols*. Elle abonde en provisions, comme cochons, moutons, bled, & *Patates*, ou pommes de terre. Ces *Espagnols* me dirent, que les *Indiens* de l'Isle de *Moxa* ont de l'or, mais qu'ils ne veulent pas s'en défaire. Je leur fis plusieurs autres demandes par rapport au Pais, dont je souhaitois de savoir de plus grandes particularitez; mais ils ne se soucierent pas de satisfaire à ma curiosité. J'avois la carte de cette côte sur la table devant eux, & leur demandois qui occupoit tel & tel port en certains endroits. Ils me le disoient, mais ils me marquerent assez que mes demandes ne leur faisoient point de plaisir, & à mesure que je leur en faisois, ils

entamoiẽt quelqu'autre discours. J'ai trouvé qu'ils ont fort peu de connoissance des côtes au Sud de *Baldivia*. Tout ce qu'ils pûrent me dire, c'est qu'il y a des *Espagnols* qui demeurent dans l'Isle de *Castro*, qu'il y croît beaucoup de bled, & sur-tout du froment d'*Europe*; que sur le continent il y a aussi des *Espagnols* dans un endroit appellé *Ofororo*, vis-à-vis de l'Isle de *Castro*, où ils ont des mines d'or; mais il y a aussi beaucoup d'*Indiens*. Je leur demandai si des vaisseaux pourroient passer entre l'Isle & le continent. Ils ne pûrent, ou ne voulurent point satisfaire ma curiosité, & dirent seulement que des vaisseaux vont à *Lima*, & en viennent pour apporter des provisions.

L'ancrage de l'Isle de *Moxa* est au Nord-Nord-Est, dans une baye sablonneuse sur huit brasses près du bord. Le vent de Nord-Est est celui qui est le plus fâcheux dans cette rade. Au Sud de cette Isle il y a un rebord de rochers, & quelques autres qui sont détachés de la côte.

Le Mœuillage de l'Isle de *Sainte Marie* est au Nord, dans une belle baye sablonneuse, sur huit ou neuf brasses. Le vent de Nord-Nord-Ouest est celui

qui y est le plus à craindre. Suivant le rapport de ces *Espagnols*, il y a du bois & de l'eau douce dans ces deux Isles. Les marées sont médiocres sur la côte. Le flot vient du Sud, & monte huit ou neuf pieds. L'Isle de *Moxa* est à 38. degrés 30. minutes de latitude du Sud. Celle de *Sainte Marie* est à 37. degrés 14. minutes.

Le *Chili* est pourvû de pommes, de prunes, de poires, d'olives, d'abricots, de pêches, de coings, d'oranges, de citrons, de melons musquez, de melons d'eau, & de plusieurs autres fruits. Suivant le recit de ces *Espagnols*, c'est le plus beau País du monde. Le luxe y regne autant ou plus qu'en aucun autre endroit de la terre. Ils y jouissent d'une santé si parfaite, y goûtent tant de délices, & y possèdent de si grandes richesses, qu'ils comparent ce País au *Paradis Terrestre*.

Ces quatre *Espagnols*, qui vinrent me trouver à bord, me fournirent eux-mêmes d'assez grandes preuves de la bonté de ce País, car leur teint étoit aussi frais que j'en aye vû de ma vie. Ceux que nos gens virent à terre, tant hommes que femmes, avoient de même le teint vermeil & agréable. Enfin le

Pais paroît abondant en toutes choses, & sur tout en or & en argent.

Le 17. Décembre j'envoyai la chaloupe à terre avec dix-huit hommes des plus expérimentez que j'eusse à bord, pour prendre connoissance de tout ce dont je les chargeai, tant par rapport à la situation du havre, qu'aux fortifications des *Espagnols*, & à la disposition des habitans. Je leur recommandai sur toutes choses de tenter des moyens, pour entrer en conference avec les Naturels du Pais, qui sont ennemis des *Espagnols*; car mon unique but étoit alors d'établir un commerce en faveur de la Nation *Angloise*, qui auroit pû en tirer des avantages fort considérables; au lieu que les *Espagnols* n'en sçavent pas profiter, à cause du peu de lumieres qu'ils ont.

Mes gens ne manquerent pas de bien examiner le havre, les fortifications, & le monde qu'il y a dans le Fort. Les *Espagnols* leur acheterent plusieurs choses, qu'ils payerent en pieces de huit, mais ils ne voulurent se défaire d'aucun or, quoique mes gens leur marquassent qu'ils aimoient mieux avoir de l'or que de l'argent. Ils ne voulurent point non plus leur donner du pain en

payement , difant pour raifon , que le
 lendemain ils recevroient du pain de
Baldivia. Ils acheterent pour lors de
 mes gens deux fusils d'environ quaran-
 te *Shellings* la piece , & en donnerent
 feize pieces de huit de chacun ; des
 étuis de couteaux de trois *Shellings* ,
 dont ils payerent cinq pieces de huit ;
 du fil d'archal qui nous coûtoit dix fols ,
 dont ils donnerent une piece de huit ;
 des gands communs de dix fols la pai-
 re , ils en payerent une piece de huit ;
 des capotes de drap de matelots , qui
 coûtent feize *Shellings* chez nous , ils en
 donnerent neuf pieces de huit. Ils au-
 roient fort fouhaité des manteaux & des
 pieces entieres de baye. Ces Espagnols
 font équipez fort lestemement , ils portent
 des vestes de foye travaillée avec de
 l'argent , de beau linge , de belles den-
 telles de *Flandres* , qu'ils mettent à leur
 chapeau en forme de cordon , & de
 grandes écharpes de foye de couleur
 écarlate avec des dentelles d'or au bout ,
 qui leur pendent de deffus les épau-
 les. Ils portent des cravates fort cour-
 tes , & à la main des cannes à pom-
 mes d'or ou d'argent. Leurs fouliers ,
 leurs bas & leurs culotes font à la façon
 Espagnole. Ils firent beaucoup d'hon-

nêteté à mon Lieutenant & à sa suite ; mais ils ne voulurent pas leur permettre d'entrer dans le Fort, & les reçurent dans une tente tout auprès. Quatre femmes Creoles voulurent à toute force entrer dans la chaloupe, & s'y assirent, pour pouvoir dire qu'elles avoient été dans une chaloupe qui étoit venuë d'*Europe*. Ces femmes étoient blanches & fort propres, nées de parens *Espagnols*. Il y a des *Espagnols* qui sont mariez à des *Indiennes*. Toutes leurs femmes en général étoient habillées proprement d'étoffes de soye à l'*Espagnole*, ayant des chaînes d'or penduës au cou, & des pendans d'oreilles de saphir, &c.

Le Commandant du Fort *Saint Jacques* fit présent à mon Lieutenant d'une tabatiere d'argent, d'une canne à pomme d'argent, & d'un plumet fait de plumes d'Autriche, qu'il portoit alors. Les plumes en étoient petites & n'approchoient pas de celles de *Barbarie*, & le plumet étoit composé de plumes rouges, blanches & bleuës, qui avoient été teintes dans le Païs. Un autre Officier *Espagnol* fit aussi présent à M. *Wood* d'un plumet, qui étoit noir, large & fort beau, fait de plumes d'Autriches.

du País. Il y en a beaucoup dans le País, aussi bien que des *Guānacos* qui portent de cette laine rouge, dont on fait des chapeaux en *Angleterre*. Il y en a aussi au *Perou*.

Il fut impossible à mes gens de parler aux Naturels du País, qui sont en guerre avec les *Espagnols*, & maitres de l'or, sans offenser ces derniers. Ces *Indiens* firent du feu sur le rivage en dedans du havre, & à côté des bois. Ils y arborerent un drapeau blanc : sur quoi mon Lieutenant voulut les aller trouver avec la chaloupe ; mais les *Espagnols* ne voulurent pas le lui permettre, disant qu'il demeueroit de leurs propres gens dans cet endroit-là.

Les matelots, qui s'en revinrent à bord, me dirent que le Lieutenant avoit été dans le Fort *St. Jacques*, & s'étoit acquité de la commission que je lui avois donnée pour le Commandant ; mais que celui-ci lui avoit dit qu'il n'avoit point d'ordre pour nous laisser faire de l'eau, & qu'il l'avoit prié d'aller au Fort *St. Pierre*. Mon Lieutenant s'y rendit en effet, accompagné d'un Moine & de deux *Espagnols*, & fit arborer dans la chaloupe le pavillon blanc, & sonner de la trompette, sui-

vant mes ordres, jusqu'à ce qu'il arrivât au Fort. Dès qu'il eut débarqué, plusieurs Officiers *Espagnols* vinrent le recevoir avec beaucoup de civilité, & le prierent d'aller trouver le Gouverneur, qui étoit dans une tente, & qui le fit asseoir, après lui avoir fait beaucoup d'honnêtetez. Le Lieutenant fit mes complimens au Gouverneur, & lui présenta le fromage, le beurre, les épiceries, les verres & les pipes à fumer que je lui envoyois; après quoi il lui dit, qu'il venoit de ma part lui demander la permission de faire de l'eau, que nos chaloupes étoient toutes prêtes pour cela, & que j'attendois sa réponse. Le Gouverneur obligea le Lieutenant & M. *Fortescue* de s'asseoir. Il leur porta la santé dans un gobelet d'argent, rempli de vin du *Chili*; mais il ne fit aucune réponse sur ce qu'on lui avoit demandé, & donna au contraire ordre à un Officier accompagné de quelques soldats, de s'aller saisir de la chaloupe. Mon Lieutenant demanda par quelle raison on faisoit saisir la chaloupe. Il lui répondit, qu'il avoit ordre de *Dom Pedro de Montaies*, Capitaine général du *Chili*, de les retenir tous jusqu'à ce que le vaisseau fut amené dans le

havre sous le canon du Château, & qu'il étoit bien fâché de n'avoir pas davantage d'Officiers en son pouvoir.

Lettre du Lieutenant ARMIGER
au Capitaine NARBROUH.

MONSIEUR,

Je suis retenu ici prisonnier avec M. FORTESCUE ; mais je n'en sçai pas la raison. Cependant on continue à nous faire beaucoup d'honnêteté, & on nous dit que si vous voulez faire entrer le vaisseau dans le havre, on vous fournira tout ce dont vous avez besoin. Il n'est pas nécessaire que je vous donne aucun avis là dessus. Je suis, &c.

Le 18. Decembre 1670.

Thomas ARMIGER.

Jean FORTESCUE.

Les matelots me vinrent retrouver à bord, & m'apprirent cette nouvelle, dont je leur demandai toutes les parti-

cularitez. Ils me dirent qu'ils croyoient que les *Espagnols* avoient dessein de surprendre le vaisseau, mais qu'ils n'étoient pas tous d'accord. J'examinai deux *Indiens* venus à bord avec mes gens, & qui parloient assez bon *Espagnol*. Ils me dirent que j'étois ami des *Indiens* des montagnes, puisque je n'étois pas *Espagnol*, & voulurent sçavoir mon País, & si je reviendrois. Je leur répondis, mon País est de l'autre côté de la mer, & peu éloigné. Je reviendrai & apporterai des couteaux, des haches, des bracelets, des miroirs, &c. Je demeurerai avec vous, & vous verrez mon País. Mon Roi vous donnera plusieurs choses, & vous vivrez avec nous. Mon Roi est le plus grand Roi du monde, & au-dessus de tous les autres Rois. Nous nous appellons *Anglois*. Ces *Indiens* rirent & témoignèrent d'être fort aises de tout ce que je leur avois dit. Je leur recommandai de faire sçavoir aux *Indiens* qui habitoient les montagnes ou la plaine, que j'étois venu exprès pour leur parler, que j'étois leur ami, & que je leur donnerois beaucoup de haches, de couteaux, d'épées, &c. en cas qu'ils voulussent me venir trouver; que mon *Maî-*

tre le Grand Roi d'Angleterre leur avoit envoyé plusieurs choses, & qu'il seroit ravi de les voir.

Ces deux hommes, après avoir entendu ce que je leur avois dit, se turent pendant quelque tems, & faisant ensuite réflexion sur nos caresses, & sur les cruautéz qu'ils avoient à souffrir de la part des *Espagnols*, la pensée de s'en retourner à terre les fit pleurer, & les obligea de dire en *Espagnol* corrompu *Hombros Spanolos mucho Diablos*, &c. c'est-à-dire que les *Espagnols* étoient plusieurs *Diables*, &c. Je croi fort que ces pauvres gens ne disent que la vérité, car il faut être Diable pour les traiter de la maniere qu'ils font. En présence de mes gens un *Espagnol* assomma un de ces *Indiens* à coup de bâton, & cela sans aucune raison, dans le tems qu'il lui parloit. Mais ils n'en usent ainsi que pour faire voir leur autorité sur ces misérables. Les plus grandes douceurs qu'ils font aux *Indiens*, c'est de les appeller chiens & *Diables*, &c.

Ces *Indiens* m'assurèrent qu'il y a beaucoup d'or dans le País, & que les *Espagnols* en ont beaucoup. Je leur donnai à chacun un couteau, un petit mi-

roir, & quelques bracelets, dont ils parurent fort contens. Je leur recommandai de parler à leurs compatriotes, & de leur dire, que je leur donneroie des couteaux & des miroirs, &c. s'ils vouloient me venir trouver. J'avois alors beaucoup d'esperance que ces *Indiens* me donneroient l'occasion de parler aux autres; car ils paroissoient fort satisfaits de la commission & des présens.

Ces *Indiens* sont d'une taille médiocre, vigoureuse & ramassée; ils ont le teint basané, les cheveux longs, noirs & abbatus, les traits du visage passables, mais l'air fort mélancholique. Ils sont actifs & endurcis au travail, résistent aux injures de l'air, & supportent facilement la faim. Ils portent de petits bonnets, & leurs vêtements sont de longs manteaux. Ces manteaux sont en général taillez en quarré, en forme de tapis, & d'une étoffe qu'ils font eux-mêmes de laine de *Guanacos*. Ils y font un trou au milieu par où ils passent la tête; en sorte que depuis les épaules il ont tout le corps couvert, les uns jusqu'à demi jambe, & les autres jusqu'aux genoux. Il y en a qui ont des demi bas, mais ils n'ont ni souliers ni

chemises. Quelques-uns portent des culotes à l'Espagnole, qui serrent les cuisses & les genoux.

Billet que j'envoyai au Lieutenant *Armiger* dans une lettre que je lui écrivis.

Observez autant que vous pourrez les fortifications du Fort, & combien de monde il peut y avoir; s'ils sont en état de résister à un vaisseau; quelle quantité de provisions il y a. Voyez si *Dom Carlos* est avec eux. Faites-moi réponse par *Jean Wilkins*. Lors que je sçaurai quelle est la force de la place, je ferai de mon mieux pour vous délivrer. Je suis, &c.

JEAN NARBROUGH.

Brûlez mes lettres, en cas d'examen.

Le 18. Decembre 1670. vers le soir j'observai l'amplitude du Soleil & trouvai huit degrés dix minutes de variation de l'aiman à l'Est.

Je fis plusieurs réflexions sur cette variation, pour sçavoir d'où vient qu'elle est si différente dans la même latitude, entre l'Est & l'Oüest de l'Amérique; car

en navigéant du côté de l'Est dans la latitude de quarante degrés, je trouvai vingt degrés de variation de l'aiman vers l'Est, selon de bonnes observations que j'avois faites avec le même instrument dont je me servis alors, qui est un grand cadran azimutal : & dans ce dernier endroit je ne trouvai que huit degrés dix minutes de variation ; n'y ayant pourtant que huit degrés de longitude plus à l'Oüest dans le même paralléle, entre ces deux observations & la difference de la variation.

J'ai trouvé que le País depuis l'Est jusqu'à l'Oüest n'a que cent vingt-cinq lieüs de largeur, à la latitude de quarante degrés du Sud. Il faut certainement que l'aiman ait beaucoup plus de vertu à l'Est qu'à l'Oüest, ce qui cause la difference. Je ne saurois pourtant comprendre, d'où vient que dans ces deux differens endroits la variation est toujours vers l'Est. Je m'étois imaginé qu'à la partie Occidentale la variation auroit été vers l'Oüest, puisque dans la partie Orientale elle avoit été vers l'Est ; mais l'expérience m'apprend le contraire. De là je conjecture que l'aiman n'a pas une grande ver-

ra attractive en cette partie de l'Amérique, & que l'attraction est en quelque autre endroit plus à l'Est que je ne fus; car sans cela il faudroit que d'un côté la variation eut été vers l'Est, & de l'autre vers l'Oüest. C'est ce que je remets au jugement de gens plus habiles que moi; car je ne suis pas encore satisfait des raisons qui me paroissent causer la variation & sa grande difference; quoique j'aye fait plusieurs traversées, & tiré de grands avantages de la connoissance de la variation de l'aiman, par rapport à la droite route que je devois faire, &c.

Il y a trois belles rivières qui se jettent dans le Port de *Baldivia*, & dont le courant est si rapide, qu'il n'y a qu'à suivre le fil de l'eau pour sortir du port. L'eau y est douce jusqu'à l'embouchure du port. Une de ces rivières vient du Sud-Est; l'autre de l'Est, & passe derrière le Fort de *St. Pierre*. La troisième passe entre la pointe Septentrionale de l'embouchure du port & l'extrémité Septentrionale de l'Isle de *St. Pierre*, vient du Nord-Est, & se jette dans la rivière à neuf ou dix milles de l'embouchure du port. La ville de *Baldivia*, au rapport des *Espagnols*, est sur le bord de la rivière.

Je m'imagine que *Baldivia* n'est qu'une petite ville, où il y a quelque garnison, & que les *Espagnols* l'occupent pour y trafiquer avec les *Indiens* en or, en pierres de bezoar, en laine de *Guanacos*, &c. Les *Espagnols* & les *Indiens*, qui furent à bord, me dirent qu'il y avoit cinq pieces de gros canon, & trois cens hommes : mais il y a toujours de l'exageration en tout ce qu'ils disent de leurs forces.

Je croi que ces rivieres viennent de fort loin, & que les *Espagnols* ont très-peu de connoissance du dedans du País; car les *Indiens* ne leur permettent pas d'y pénétrer. Je ne croi pas non plus que ces rivieres puissent porter des vaisseaux; car la barque qui étoit là, auroit sans doute remonté la riviere jusqu'à *Baldivia*, pour y décharger ses marchandises, sans se donner la peine de les y transporter dans des chaloupes & dans des barques plattes, qu'ils ont exprès pour cela. Ces barques sont faites à peu près comme nos *berges* dans l'Oüest, mais beaucoup plus petites. Elles portent dix à douze tonneaux. Elles ont un gouvernail, un mât & une voile, comme nos *berges*. La voile est de toile de coton, & les cordages d'écorce d'ar-

te d'arbres de *Manglars*. Au lieu d'ancres, il y a des machines de bois faites en forme de bras d'écrévissé. Les ancres & autres instrumens de fer pour les bateaux sont fort rares en ces quartiers-là, aussi bien que les cordages & les cables de chanvre, & les mâts de sapin. Au défaut de sapin ils se servent de cédres blancs & d'autres bois pour faire des mâts; mais ces mâts sont fort pesans, se rompent facilement, & ne durent pas long-tems. On ne voit pas un sapin dans tout le País. Il y manque aussi de bons matelots & de bons ouvriers pour bâtir des vaisseaux.

Leurs plus petites barques sont des canots, faits de troncs de gros arbres. Ces canots ont la forme de petites chaloupes aux deux extrêmités. Il y en a qui ont trente pieds de long, & une planche de chaque côté pour les élever. Ils peuvent porter environ vingt hommes. Ceux qui ont ces rebords, ont aussi de grandes poutres attachées en dehors de chaque côté, ce qui les empêche de renverser. Ils sont fort mal bâtis. Je n'en ai pas vû un qui pût résister aux houles de la mer, ni qui fut propre à porter une personne de distinction. Les *Espagnols* se servent des *In-*

diens pour ramer , & les employent aussi à toute autre sorte de travail ; car ils croient en *Amerique*, qu'il est au-dessous d'eux de mettre la main à des choses de cette nature , & d'être les valets de leurs compatriotes , quand même l'un seroit le plus grand Seigneur du monde , & l'autre le dernier de tous les hommes.

Les environs du Port de *Baldivia* sont assez élevez. En avançant dans le País, on trouve de hautes montagnes. Le rivage est bas , & sablonneux en quelques bayes , & on y trouve tout du long de la côte des pieces de rochers détachées, aussi luisantes que de Por. Aussi loin que je pûs porter la vûe, le País me parut couvert de bois le long des rivieres, & ces bois sont si remplis de brossailles, de vieux arbres pourris, & de feüillages, qu'ils en sont impraticables.

Le havre a près d'un mile & demi de largeur, & le canon ne peut porter d'un rivage à l'autre. Le Fort de *St. Pierre* est à deux miles de l'embouchure du Port. Le moindre vaisseau peut les chasser des batteries qu'ils ont au Fort de *St. Jacques*, & à celui de *St. André*, qui sont au Sud du havre. Dès

qu'on est entré, le Fort de *St. Pierre* ne peut faire que peu de mal à un vaisseau, à moins que ce ne soit par quelque accident, comme par exemple, par un boulet de canon poussé au hazard. Les *Espagnols* n'ont aucune plantation du côté du Sud, & n'occupent ces Forts que pour être maîtres du havre, afin d'empêcher les vaisseaux étrangers d'y jeter l'ancre, & de trafiquer avec les naturels du País. Le havre paroît une baie, lors qu'on en a passé l'embouchure & qu'on est vers le Sud.

Il croît sur le rivage vers le Sud quantité de cannes, semblables à celles qu'on apporte des *Indes Orientales* & qu'on appelle *Bamboas*. Elles sont roides & pesantes, croissent comme des ceps de vigne entre les arbres à côté des bois, & s'appuyent contre les arbres. Il y en a qui ont vingt pieds de long, qui sont faites en cône depuis la racine jusqu'à la cime, à peu près comme une ligne de pêcheur.

Toutes les denrées qui viennent de l'*Europe* sont fort cheres & rares en cet endroit-là, parce qu'il n'y en vient que par la voye de *Panama*, & par la riviere de *Plata*, & qu'elles passent par

les mains de divers Marchands, avant que de parvenir jusques-là. Il en coûte extrêmement pour le transport d'un lieu à l'autre. Les toiles de *Hollande*, les étoffes de soye, les dentelles de *Flandres*, les bas de soye, les rubans, les toiles de *France*, les miroirs & autres marchandises, que nous avons en abondance, y feroient d'un grand débit, & se vendroient à haut prix.

La livre de poudre fine à canon y valoit en 1670. une piece de huit, la dragée, une *reale* & demi, & deux *reales* la livre. Suivant le rapport qu'on m'en fit, toutes les denrées d'*Europe* y sont toujours d'une grande cherté & d'un grand débit. Je croi même que vers le Nord, aux environs de *Val-Paraizo*, de *Coquinbo* & d'*Arica*, où il y a plus d'habitans, on tireroit encore plus de profit des marchandises, & qu'on pourroit s'y assurer d'un fort grand débit : car l'argent est plus abondant en ces quartiers-là, qu'à *Baldivia*, parcequ'ils sont plus près des mines du *Potosi*. Cet argent du *Potosi* est transporté au Port d'*Arica*, & de-là par mer à *Lima*.

Je suis donc persuadé, que si les *Anglois* pouvoient obtenir la permission de

Roi d'Espagne d'avoir un commerce libre dans tous les Ports de cette côte, ils en tireroient les plus grands avantages du monde; car les habitans ne demandent autre chose: mais les Gouverneurs Espagnols n'osent pas donner la permission à aucun vaisseau étranger d'y faire traite, sans un ordre exprès, à moins qu'ils n'y soient contraints par la force, ce qui pourroit facilement s'exécuter par le moyen de quatre vaisseaux de vingt ou trente pieces de canon chacun, qui seroient en état de se moquer des défenses des Gouverneurs. Je ne doute pas non plus qu'on n'engageât facilement les habitans du Chili Méridional, aux environs de Casiro, d'Osorno, & de Baldivia, à faire un commerce considérable d'or, pourvû qu'ils reconnussent une fois ceux qui seroient chargez de la commission de le faire, & qu'on les traitât avec douceur dans les commencemens, afin de gagner leur amitié: ce qui peut se faire facilement en leur donnant des ciseaux, des miroirs, des bracelets, des peignes, des haches & telles autres bagatelles. Autant que je pûs l'apprendre de ces Indiens du Chili, qui vinrent à mon bord, ils font

maîtres de tous les endroits du Païs où l'or se trouve. Mon intention étoit, si le tems le permettoit, de siller le long de la côte depuis *Baldivia* jusqu'au *Cap Désiade*, à l'embouchure du détroit; & j'esperois de faire quelque trafic avec les *Indiens* de ces côtes, & d'y trouver de bons havres. Je résolus donc de toucher aux Isles de *Castro* & d'*Osorno*, pour voir s'il n'y auroit rien à faire avec les *Espagnols* qui y sont établis, & s'ils y vivoient de la maniere dont ceux de *Baldivia* m'en avoient parlé.

Noms des quatre hommes de mon équipage, que les *Espagnols* retinrent à *Baldivia*, & que je fus obligé d'y laisser.

Thomas Armiger Lieutenant, de la Province de *Norfolk*, âgé de quarante ans.

Jean Fortescue Gentilhomme, de la Province de *Kent*, âgé de vingt sept ans.

Hugh Coë Trompette, de *Wappen*, âgé de vingt-huit ans.

Thomas Highway Interprète, âgé de trente-cinq ans, né en *Barbarie* de parens *Maures*. Il s'étoit fait Chrétien, demouroit à *Londres*, & parloit par-

faitement bien la langue *Espagnole*, qu'il avoit apprise à *Cadis*, où il avoit autrefois demeuré chez un Marchand *Anglois*.

Comme ces personnes, qui se portent bien, & sont d'un bon temperament, ont passablement d'esprit, j'ai lieu d'esperer qu'elles vivront assez long-tems pour nous faire un jour la relation de ces pais-là.

De *Cap Gallery*, qui est la partie la plus avancée du Sud du havre de *Baldivia*, à 39. degréz 57. minutes de latitude du Sud, & à 70. degréz 20. minutes de longitude à l'Oüest du *Lezard* en *Angleterre*, suivant mon estime distance Méridienne onze cens huit lieües, longitude à l'Est de l'entrée Occidentale du détroit de *Magellan* & du *Cap Pillar*, deux degréz quarante minutes. Distance Méridienne près de 42. lieües, suivant mon estime.

Le 22. *Decembre*, il fit beau-tems, & à la pointe du jour un vent frais de Sud-Oüest. La mer fut assez calme. J'allai de bout au vent le long de la côte, & me trouvai environ à trois lieües de terre, un peu au Sud du *Cap Gallery*, hors de la vüe des habitans de *Baldivia*; car ce Cap est enfermé par la

côte Septentrionale du havre. A midi je pris hauteur, & trouvai 40. degrés 3. minutes de latitude du Sud. J'étois alors à trois lieues de terre, au Sud du havre de *Baldivia*, & ne pûs trouver fond sur 80. brasses.

Le 31. *Decembre* l'après-midi il fit un vent violent de Nord-Oüest, mêlé de pluye. Toute l'après-midi & toute la nuit nous gouvernâmes Sud-Oüest quart sur Sud. Il y a dans ces mers des marfouins differens de ceux de l'*Europe*; les uns sont blancs & noirs, les autres gris. La nuit il plût.

Le 1. *Janvier* 1671. tems froid & couvert, accompagné de pluye & d'un peu de grêle, vent frais de Nord-Oüest, & tems de mer. Je craignis de perdre mon grand mâ. Nous sillâmes au Sud-Sud-Oüest pour soulager le vaisseau & l'empêcher de rouler. Après plusieurs bordées depuis le 31. *Decembre* à midi jusques au lendemain, nous portâmes droit au Sud à 39. degrés 00. m. par l'Oüest. Difference de longitude 101. degrés 37. m. $\frac{4}{10}$. difference de latitude 1. degré 22. m. $\frac{3}{10}$. latitude par estime 47. degrés 47. m. du Sud.

Le 4. *Janvier* il fit assez beau tems, & un

frais de nord-Oüest, & quelquefois d'Oüest Nord-Oüest. Je continuai à porter au Sud. Nous vîmes ce jour-là quelques marfouïns, quelques baleines & des oiseaux de mer. Le matin je pris hauteur, & je trouvai 10. degrés 28. minutes de variation de l'aiman vers l'Est. Depuis le 3. *Janvier* à midi jusqu'au lendemain à la même heure, nous fîmes droite route au Sud, ayant fillé en vingt quatre heures 84. miles. Difference de latitude un degré 24. min. $\frac{8}{10}$. Je pris hauteur & trouvai 51. degrés 31. minutes de latitude du Sud, distance Méridienne de la *Pointe Gallery* quatre degrés 48. minutes $\frac{4}{10}$. à l'Oüest, qui font 70. lieües 1. mile $\frac{5}{10}$. & du *Lezard* 75. degrés 8. minutes $\frac{4}{10}$. de longitude à l'Oüest, c'est - à - dire 1178. lieües 1. mile $\frac{5}{10}$.

Le 6. *Janvier* au matin, tems froid & couvert, vent frais d'Oüest-Sud-Oüest. Je gouvernai pour doubler les quatre Ifles, que j'avois nommées les *Ifles de Direction*, ou du moins le *Cap Desiada*. Ma route Est-Nord-Est. Les nuits étoient courtes & claires, parce que la lune étoit dans son plein; &

forte que quelquefois je pouvois voir à une lieuë de moi.

A quatre heures du matin, comme il faisoit déjà grand jour, je jettai la sonde, sans trouver de fond sur 80. brasses. Je comptois que j'étois alors environ à dix lieuës du *Cap Desiada*, & à 52. degrés 53. minutes de latitude du Sud. Un peu après quatre heures, le tems s'étant encore plus éclairci, nous regardâmes de tous côtez & découvriâmes les quatre *Isles de Direction*, qui sont à l'entrée du détroit Nord-Nord-Oüest du *Cap Desiada*, à la distance d'environ huit lieuës. Ces Isles qui me parurent semblables à des mules de foin, nous demeurèrent au Nord-Est, à la distance d'environ quatre lieuës, à 52. degrés 42. minutes de latitude. A cinq heures elles nous demeurèrent au Nord, à trois lieuës. Je jettai la sonde, mais je ne pûs trouver de fond sur 70 brasses. Le tems s'étant éclairci, je découvris le *Cap Desiada*; quoique la brume fut encore sur les montagnes. Le Cap étoit Est-Sud-Est de nous, à huit lieuës de distance, mais les sommets des montagnes, qui ne sont que roches, étant couverts de brouillards, cela m'empêcha d'avoir plutôt la vûë du Cap. Lors

que le tems est clair, on peut découvrir le *Cap Pillar* & le *Cap Desiada* de quinze ou seize lieuës, tant ces terres sont élevées.

Avec un vent frais d'Oüest-Sud-Oüest je gouvernai Est quart sur Sud-Est, pour doubler le *Cap Pillar*. La mer étoit alors pleine de houles, qui venoient du Sud-Oüest. Je découvris quantité de brisans & de pointes de rochers au-dessus de l'eau, à quatre lieuës à l'Oüest du *Cap Desiada*, où les houles s'alloient briser avec une violence épouvantable. Il y a des rochers enfoncez, & des pointes au-dessus de l'eau à deux lieuës de ce Cap. Il y en a d'autres qui n'en sont pas éloignez de plus d'une lieuë, quelques-uns le sont seulement d'un demi mile. Tous ces brisans sont fort dangereux.

Je nommai l'Isle, que je trouvai en dedans du détroit, *Westminster*, & *Lodgers*. Elles paroissent d'abord comme de petites éminences. A neuf heures le *Cap Pillar* nous demeura au Sud à la distance d'un mile & demi.

Je ne remarquai ni marée ni courant, qui entre dans le détroit ou qui en sorte, & qui puisse rendre la navigation dangereuse. Différence de longitude à l'Est

un degré 39. minutes $\frac{4}{10}$. Je ne trou-
vai alors que 52. degrés 51. minutes
de latitude du Sud, au lieu qu'au para-
vant dans le même endroit, l'estime que
j'avois faite de la latitude s'étoit montée
à 52. degrés 58. minutes.

Distance Méridienne à neuf heures de
la pointe *Gallery*, à l'Oüest 35. lieuës
00. mil. $\frac{5}{10}$. longitude à neuf heures de
ladite pointe, à l'Oüest deux degrés 43.
minutes $\frac{3}{10}$.

La longitude à même heure du *Le-
zard* à l'Oüest 73. degrés 3. m. $\frac{2}{10}$. distance
Méridienne de ce Cap à l'Oüest 1153.
lieuës 00. mil. $\frac{5}{10}$.

Je trouvai fort peu de marée ou de
courans dans la Mer du Sud, car je
ne remarquai que trois minutes de dif-
ference de longitude dans mon esti-
me, en navigeant entre le *Cap Gal-
lery* & le *Cap Pillar*, allant & ve-
nant.

Toutes les fois qu'on veut gagner l'en-
trée Occidentale du détroit de *Magel-
lan*, le plus seur, à mon avis, est de
porter le Cap sur la côte, à 52. dé-
grés 50. minutes de latitude du Sud. On
découvre alors les quatre *Isles de Direc-*

tion, qui sont à l'entrée du détroit un peu au Nord, & au Nord-Nord-Oüest du *Cap Pillar*, à la distance d'environ huit lieuës. On les peut reconnoître facilement; car elles sont petites, d'une hauteur passable, & les unes près des autres. Ce ne sont que des rochers inégaux & stériles. La plus Orientale est éloignée des autres de près d'un mille. Elle est en forme de pain de sucre. Lors que le vent est à l'Oüest, les houles se brisent avec beaucoup d'impetuosité sur ces Isles. Le *Cap Pillar* est une pointe de rochers escarpez au Sud de l'entrée du détroit. Le *Cap Desiada* est la pointe Occidentale, & git Sud-Oüest & Nord-Est avec le *Cap Pillar*, à la distance d'environ deux lieuës. A la pointe du *Cap Desiada* la côte au Sud du Cap court Sud-Sud-Est, & est pleine de rochers élevez & inégaux. A l'Oüest du Cap, à la distance de de près de quatre lieuës, il y a beaucoup de brisans, qui sont au-dessus de l'eau, & qui paroissent comme des ruines d'anciens bâtimens. On y voit aussi des rebords de rochers enfoncez. Ce sont des écueils dangereux, & les houles s'y brisent avec beaucoup d'impetuosité. Ils sont à 53. degréz 10. mi-

302 *Voyage de Narbrough*
nutes de latitude du Sud , suivant mon
estime. Je nommai ces rochers les *Fu-
ges* ; ils sont à près de dix lieuës au Sud
quart sur Oüest des *Isles de Direction* ,
tant est large la premiere entrée du dé-
troit. Pourvû qu'on ait la vûë de la
terre , il n'y a point de danger : Mais
qui voudroit passer de la Mer du Sud
dans le détroit , sans avoir passé ce dé-
troit auparavant , y trouveroit , faute
d'avoir appris à le connoître , beaucoup
de difficulté de l'Oüest à l'Est ; car à la
sortie de la Mer du Sud , & à l'entrée du
détroit vers le Nord , il y a plu-
sieurs ouvertures & bayes , qu'on pren-
droit plutôt pour le passage que le dé-
troit même. Le meilleur est de suivre
la côte Méridionale , en s'allarguant
du *Cap Pillar* , qui est la pointe de l'en-
trée. Pendant un mile ou deux il faut
gouverner Est quart sur Sud-Est , ensuite
Est-Sud-Est , & enfin Sud-Est quart sur
Est ; & c'est ainsi que le canal court jus-
qu'au *Cap de Quadre*.

Toute la côte Septentrionale du dé-
troit , tirant vers l'Est depuis le *Cap de
Victoire* jusqu'au *Cap Froward* , est un
Pais affreux , plein de rochers & de
montagnes. On trouve le long de cet-
te côte , depuis l'entrée du détroit jus-

qu'à la distance de quinze lieuës vers l'Est, grand nombre de petits rochers détachés & d'Isles hautes pleines de rochers. Il y a aussi de grandes Bayes & des anses qui entrent dans le Pais au Nord, & paroissent plutôt un passage que le détroit même. Il est dangereux de tenir la côte Septentrionale dans ce parage ; car il y a tant d'Isles & de rochers, que si le tems étoit couvert, on pourroit se détourner facilement du véritable canal, se jeter entre les Isles & les rochers, & mettre un vaisseau en danger, sur tout si le vent étoit vers l'Oüest, & que le tems fut couvert, ce qui arrive presque tout l'hyver.

Sur la côte Septentrionale, entre le *Cap de Victoire* & le *Cap de Quade*, il y a beaucoup de bayes & d'enfoncemens ; mais je ne sçai pas jusqu'ou ces bayes vont dans les terres. Il me manquoit une petite barque, pour les aller découvrir, comme j'aurois fait en plusieurs endroits du détroit, que j'aurois été fort aise de parcourir.

Le 6. *Janvier*. Il y a dans la *Tuesday-Bay* & dans l'*Island-Bay* aux endroits les plus bas, des buissons & quelques arbrisseaux qui portent une espee

de fruit. Ces arbrisseaux croissent dans une terre légère & pleine de pelouse, qui a quatre ou cinq pieds de profondeur sur la roche. On peut se servir de ces arbrisseaux pour du chauffage. Il croît aussi au même endroit une sorte de jonc pointu assez long & épais, où les oyes, les canards & d'autres oiseaux de mer font leurs nids. On voit sur l'eau des canards, des oyes sauvages, des mouettes, des plongeurs & des *Pingouins*. Je ne trouvai personne à terre, mais je remarquai que du monde y avoit été; car je vis des endroits où il y avoit du feu, & une cabane de branches d'arbre. Je trouvai des moules & des *limpets* attachez aux rochers; mais pour d'autres poissons je n'en vis point. J'avançai deux miles avec la chaloupe dans la baie, & j'aurois pû aller plus loin; mais il pleuvoit si fort, & le vent étoit si violent, que je n'osai m'écarter davantage du vaisseau. L'eau est fort profonde dans cette baie. Je retournai sur le soir à bord, & mes gens furent ravis de me revoir; car en mon absence ils avoient eu peur que les amarres du vaisseau ne se fussent rompues. La nuit il plût & il y eut beaucoup de brouillard, ce

qui fit un peu tomber le vent, qui étoit Oüest-Sud-Oüest. La mer étant devenuë calme nous demeurâmes à l'ancre, ayant la pointe au Nord - Oüest de nous. Il y a plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui coulent le long des rochers & des montagnes dans la mer. Nous vîmes quantité de baleines dans ces bayes, & quelques veaux marins sur les rochers. Cette côte est triste & affreuse.

A huit heures du soir je jettai l'ancre vis-à-vis la *riviere de Batchelor*, & trouvai neuf brasses, sur un fond sablonneux, à la distance de deux cables du rivage. Le fond qui est à l'entrée de cette riviere est sablonneux, de bonne tenuë, bon pour l'ancre, sur sept, huit, neuf, dix ou onze brasses. On y est assuré contre les vents d'Oüest & du Nord. Le vent le plus dangereux est le Sud, qui est le traversier de cet ancrage : Mais la mer ne peut devenir fort haute, parce qu'en cet endroit-là le détroit n'a que deux lieuës de large. Cette *riviere de Batchelor* est à cinq lieuës à l'Est du *Cap de Quade*, & à deux lieuës à l'Est du *canal de St. Jérôme*. Au Nord la marée est passablement forte, tant le flot que le jussant. Elle entre dans le *canal de St. Jérôme* &

en fort montant & descendant environ huit ou neuf pieds. A l'entrée de la riviere de *Batchelor* il n'y a pas plus de dix pieds d'eau en haute marée. Cette riviere est dans une vallée. A la pointe Occidentale il y a un joli petit bois d'arbres verts. Il y a aussi de très-bonne eau douce, & de quoi faire provision de chauffage, Il faut que les Sauvages frequentent fort cet endroit-là ; car j'y trouvai plusieurs cabanes faites de branches, & ce sont leurs maisons ordinaires. Le soir le tems fut calme & chargé de brouillards. Pour plus grande sûreté je mouillai les trois ancres.

Le 8. *Janvier*, tems calme & beau, soleil clair & chaud. A la pointe du jour nous descendîmes dans la chaloupe avec vingt hommes, & entrâmes dans la baye ou riviere de *Batchelor*, où nous ramâmes quatre miles, sans pouvoir aller plus loin, quoique la marée fut haute. Cette riviere finit par une petite Baye, qui sort d'un Lac d'eau douce, dans une vallée entre des montagnes. Nous amarrâmes la chaloupe, & marchâmes cinq ou six miles dans le Païs, sans pouvoir aller plus loin, ayant été arrêtez par des montagnes escar-

pées & par des bois impraticables. Nous avions allumé plusieurs feux ; mais à la distance où nous en étions , nous n'en pûmes pas découvrir la moindre marque. Nous ne vîmes ni homme , ni bêtes. Plusieurs petits ruisseaux d'eau douce découlent des montagnes couvertes de neiges , & des cascades qui tombent des rochers escarpez. Nous fouillâmes en plusieurs endroits de la terre , & dans les ruisseaux , pour y chercher de l'or , &c. mais nous n'y trouvâmes ni métal ni minéral. Il croît sur les buissons un petit fruit très-bon à manger , & dans les endroits où il croît de l'herbe , c'est une terre légère & marécageuse. Les rochers sont d'une espèce de marbre blanc , & les arbres comme ceux du *Port de Famine*. Il y a aussi de petits poivriers. Sur le soir je retournai à bord , & quoiqu'il fit calme , je fis mettre le vaisseau sur toutes ses amarres.

Ici finit le Journal du Chevalier JEAN NARBROUGH. Ce qui suit est tiré de celui de son Lieutenant, M. NATHANAEL PECKET , qui continua le Journal jusqu'au retour en ANGLETERRE.

Le 11. *Janvier*, beau tems & vent variable de Sud-Est au Sud-Oüest. Le matin nous portâmes à route pour gagner le *Port de Famine*. A midi nous jettâmes l'ancre sur neuf brasses, dans un endroit où nous trouvâmes à terre tout ce dont nous avions besoin, comme des arbres assez épais pour faire des chouquets à nôtre grand mât, de bonne eau, du gibier très-bon, du poisson semblable au malet, & de gros éperlans. Nous raccommodâmes les mats & le funin du vaisseau le mieux que nous pûmes, & y donnâmes le radoub. Nous fîmes aussi bonne provision d'eau douce & de chauffage.

Le 16. *Janvier*, beau tems & petit vent d'Oüest. Le matin j'eus ordre aller avec la chaloupe dans la *riviere de Segars*, aussi avant que je pourrois, pour voir s'il n'y auroit point d'*Indiens*. Je fis environ neuf miles, mais la chaloupe ne pouvant aller plus loin, tant à cause des troncs d'arbres dont la riviere étoit remplie, que parcequ'il y avoit trop peu d'eau, je marchai deux miles, pour chercher des habitans. Je n'en trouvai point, ni rien qui fut digne de remarque, & ne decouvris point aussi jusqu'où la riviere s'étendoit; ainsi je retournai à bord.

Le 29. *Janvier*, beau tems & petit vent de Sud-Oüest. Le Capitaine passa avec la pinasse à la côte Méridionale, pour y chercher des habitans, & voir s'il n'y auroit point de havre propre à y ancrer. Nous vîmes sur la pointe du *Port de Famine* un Indien qui y avoit fait du feu. J'allai à terre le trouver; il n'avoit ni arc, ni flèches, ni rien qui valut un denier. Je voulus lui persuader de venir à bord; mais il n'en voulut rien faire. Autant que je pûs comprendre par les signes qu'il me fit, il avoit été esclave de quelques autres *Indiens*, & s'étoit enfui.

Le 31. *Janvier*, beau tems & vent variable. Le soir nôtre Capitaine revint à bord, après avoir visité la côte Méridionale, sans y avoir découvert ni havre, ni habitans.

Le 4. *Février*, beau tems & vent d'Oüest quart sur Nord-Oüest. A quatre heures du matin nous fîmes voiles pour le *Port de Famine*, & à onze heures nous fîmes par le travers de *Fresh-water Bay*, (Baye d'eau douce.) A six heures du soir nous mouillâmes sur douze brasses, dans une belle Baye sablonneuse, environ à quatre lieues au Nord de la *Baye d'eau douce*.

Le 5. *Février*, beau tems, vent fort de Sud-Oüest & d'Oüest-Sud-Oüest. Nôtre Capitaine m'envoya dans la *baye d'eau douce*, pour voir s'il n'y auroit point d'*Indiens* dans ces quartiers; mais je m'en retournai à bord sans avoir rien découvert.

Le 7. *Février*, beau tems & vent de Nord. Le Capitaine m'ordonna de prendre la pinasse, & d'aller le long de la côte Septentrionale, entre l'*Isle d'Elizabeth* & le rivage, pour voir s'il n'y auroit point d'*Indiens*. L'après midi, vent si violent de Nord, qu'il fut impossible d'avancer en forçant de rames; de sorte que nous fûmes obligez de rebrousser & de relâcher dans une baye sablonneuse. Nous allâmes à terre, où nous restâmes toute la nuit. Dans cette baye nous jettâmes le filet, & prîmes quantité d'éperlans, dont les uns avoient douze pouces de long, les autres huit.

Le 8. *Février*, beau tems vent d'Oüest-Sud-Oüest. A quatre heures du matin je naviguai dans le détroit avec la pinasse, & ramai entre la côte Septentrionale & l'*Isle d'Elizabeth*; mais je ne pûs point découvrir d'habitans: Cependant je vis plusieurs endroits où il y en avoit eu, il n'y avoit pas long-tems, & où

ils avoient construit des canots. Depuis le *Cap Desiada* jusqu'à l'*Isle d'Elizabeth* on trouve abondance de bois & d'eau douce : mais de cette Isle jusqu'au *Cap de la Vierge Marie*, on a peine à trouver du bois & de l'eau douce. A trois heures après midi je retournai à bord. A quatre heures, nous allâmes jeter l'ancre à huit brasses, sur un fond de sable noir, à la distance d'un mile de la côte Septentrionale. Les Isles de *St. George* & de *St. Barthelemi* paroissoient n'en faire qu'une, & nous demeurèrent, la première au Sud-Est, & celle d'*Elizabeth* au Sud quart sur Est. Nous y restâmes à l'ancre toute la nuit.

Le 9. *Février*, beau tems, vent d'Oüest. Le Capitaine m'envoya à terre pour voir s'il n'y auroit point d'habitans; mais je n'en découvris point. Cependant je trouvai sur la côte Septentrionale un havre bon pour de petits bâtimens, à l'extrémité Méridionale d'une baie profonde & large, par le travers de l'*Isle d'Elizabeth*. Les deux rivages à l'entrée de ce port sont à la portée du trait l'un de l'autre. J'y jettai la sonde, & trouvai douze pieds d'eau en morte marée; mais en dedans il y en avoit douze brasses dans le tems que la

marée étoit basse. De l'entrée de ce port jusqu'à son extrémité, il y a environ sept miles. J'y trouvai quantité d'oyes & de canards, & à terre beaucoup de bruyères & de meures de buisson, fort bonnes; mais je ne vis pas un *Indien*. Le Capitaine découvrit un autre port sur la côte Septentrionale, à un mile au Sud du second détroit, & l'ayant sondé, il y eut quatre brasses d'eau. Ce port est fort large en dedans. On y trouve quantité de cancre de mer.

Le 11. *Février*, beau tems & vent variable. Le Capitaine m'ordonna d'aller avec la pinasse le long de la côte Septentrionale, de l'examiner & de faire ensuite la même chose, si cela se pouvoit, à l'égard de celle du Sud, de naviger jusqu'au premier détroit, où je devois m'arrêter & attendre le vaisseau. J'exécutai ces ordres, & entrai dans une baie, ou anse belle & sablonneuse, sur la côte Méridionale, où je mis pied à terre, dans l'esperance de rencontrer des *Indiens*, parce que j'avois vû grand nombre de feux dans les terres; mais je fis environ cinq ou six miles, sans trouver personne. Comme la nuit approchoit, je retournai vers la barque, & dressai une tente sur le rivage, où je restai

restai toute la nuit avec l'équipage de la pinasse. Lors que la marée fut haute, nous jettâmes le filet dans un étang, le retirâmes en morte marée, & prîmes environ 700. gros poissons semblables à des mulets. Ce País est fort sec & stérile. Je n'y vis rien de remarquable.

Le 12. *Février*, beau tems, vent de Nord. Je passai vers la côte Septentrionale, où je trouvai une belle baye sablonneuse. Je la sondai & j'y eus 6, 7, 8, 9, & 10. brasses d'eau à plus d'un demi mile de la côte. Cette Baye est entre le second détroit & le *Cap Gregoire* tout au dessous de ce Cap, qui est à cinq ou six miles à l'Est du second détroit. Nous mîmes pied à terre en cet endroit-là, & tirâmes la pinasse à sec. Il faisoit alors un vent frais de Nord. Nous avançâmes dans le País pour voir si nous n'y trouverions point d'*Indiens*; mais n'en ayant point découvert nous retournâmes à la pinasse, & dressâmes notre tente sur le rivage, où nous restâmes toute la nuit.

Le 13. *Février*, beau tems, vent frais d'Oüest. Je rangeai la côte Septentrionale depuis le *Cap Gregoire* jusqu'au premier détroit. Je ne fus pas plutôt entré

dans ce premier détroit , que je vis trois ancres , qui étoient au-dessus de la marque de la haute marée , dans une petite anse sablonneuse. Je mis pied à terre en cet endroit-là , & ayant fait tirer la barque à sec, je cherchai par tout aux environs pour voir si je ne trouverois pas des canons ou autres choses. Un des matelots trouva du fer de l'arrière d'un vaisseau. La verge d'une de ces ancres avoit douze pieds de long , les deux autres onze pieds chacune. C'étoient des ancres *Espagnoles*. Cette terre aride & stérile ne produit ni bois , ni eau douce. A cinq ou six milles aux environs elle est remplie de rats, qui font des trous en terre comme les lapins. Je m'imagine qu'ils vivent de *limpets* ; car je trouvai quantité de coquilles de *limpets* auprès de leurs trous. Je ne vis aucun *Indien* , ni rien de remarquable. Comme il se faisoit tard , nous dressâmes-là nôtre tente & y restâmes tout la nuit. Tout le long de la côte Septentrionale entre le premier & le second détroit , il y a de fort bonnes Bayes sablonneuses. Je rangeai toute cette côte , avec la pinasse , toujours la sonde à la main , & trouvai dix à douze brasses d'eau , dans une assez bel-

se étenduë de mer, où il y a bon mouillage.

Le 14. *Février*, tems couvert & froid, accompagné de quelque pluye & d'un vent forcé d'Oüest. Je découvris le vaisseau, qui descendoit le détroit. Quand il eut passé le détroit, il vira de bord, & après nous y être rendus, nous forçâmes de voiles. Sur le soir nous nous trouvâmes tout à fait hors du détroit, dans la Mer du Nord. A trois heures le *Cap de la Vierge Marie* nous demeura au Nord-Oüest quart sur Nord, à la distance de quatre lieuës.

Le 23. *Février*, beau tems, vent variable de Nord-Nord-Oüest, à l'Oüest-Nord-Oüest. A neuf heures du soir, nous jettâmes l'ancre & trouvâmes 22. brasses sur un fond sablonneux, à la côte Méridionale de l'Amérique, à 47. degréz 16. minutes de latitude du Sud. Le *Cap Blanc* nous demeura au Nord-Nord-Oüest, à la distance de six lieuës.

Le 24. *Février*, beau tems, petit vent de Nord. Nous levâmes l'ancre, à dessein de gagner la Baye du *Port Désiré*. A six heures du soir nous mouillâmes dans cette Baye sur quatorze brasses.

Le 25. *Février*, beau tems & vent frais d'Est. Nous envoyâmes ce jour-là la grande chaloupe au *Port Désiré* faire de l'eau; mais elle ne pût en remplir que cinq ou six tonneaux, n'y en ayant pas davantage. Encore l'eau étoit-elle somache. Beau tems & vent variable.

Le 26. *Février*, beau tems, vent frais de Sud-Sud-Oüest. Le matin nous fimes voiles du *Port Désiré*, pour retourner en *Angleterre*. A midi nous nous trouvâmes à 47. degrés 10. minutes de latitude du Sud. Le *Cap Blanc* nous demeura au Nord-Oüest, mais non suivant nôtre compas, car nous trouvâmes un rumb & demi de variation à l'Est. A quatre heures le *Cap Blanc* nous demeura à l'Oüest-Nord-Oüest, suivant le compas, à la distance de neuf miles, & nous trouvâmes vingt brasses d'eau: mais lors qu'il vous demeure à l'Oüest-Nord-Oüest, à la distance de huit miles, vous ne trouverez que dix brasses d'eau. On trouve bon fond tout le long de cette côte depuis le *Cap Blanc* jusqu'au *Cap de la Vierge Marie*, qui est à 52. degrés 15. minutes de latitude du Sud. A cinq lieues du continent vous trouverez 25.

& 30. brasses d'eau; & à dix lieuës, vous aurez 50. & 55. brasses, sur un fond de sable noirâtre & bourbeux.

Le 17. *Mai* beau tems. A six heures du soir nous découvrîmes l'*Isle de Ste. Marie*, (qui est une des *Açores*,) à l'Est-Nord-Est de nous, à la distance d'environ seize lieuës suivant mon estime. Beau tems & vent de Sud-Est.

Le 19. *Mai* beau tems & vent d'Est. A sept heures du matin la ville de *Puntelegada* dans l'*Isle de St. Michel*, une des *Isles Açores*, nous demeura au Nord, à la distance d'environ deux miles. La difference de la longitude depuis le *Cap Blanc* jusqu'à cette ville est..... La distance du Méridien du *Cap Blanc* jusqu'à cette ville est..... lieuës, miles, dixièmes. Le Capitaine m'envoya à terre à *Puntelegada*, pour y demander des nouvelles d'*Angleterre*, & sçavoir si nous étions en paix, ou en guerre avec quelque puissance. J'appris de M. *Richard Nuchenson*, que nous n'avions la guerre qu'avec les *Algériens*. Etant de retour à bord nous forçâmes de voiles pour gagner l'*Angleterre*.

Le 23. *Mai*, beau tems & vent forcé de Nord-Est. Nos provisions étant presque finies, & ayant peu d'eau à

318 *Voyage de Narbr. à la Mer du Sud.*
bord, nous virâmes pour relâcher à *Angria* aux *Isles Terceres*.

Le 24. *Mai*, tems couvert & froid, vent frais de Nord-Est quart sur Nord. Avant midi nous jettâmes l'ancre dans la rade d'*Angria*, sur seize brasses d'eau.

Le 26. *Mai*, beau tems & petit vent de Nord-Est. Avant midi nous fimes voiles de la rade d'*Angria* pour retourner en *Angleterre*.

Le 10. *Juin* 1671. mauvais tems & froid, vent de Sud-Oüest. A sept heures du matin nous eûmes la vüe des *Sorlingues*, au Nord-Est quart sur Nord de nous, à la distance d'environ cinq lieuës. A six heures du soir le *Lezard* nous demeura au Nord, à trois lieuës. Suivant mon estime la difference de la longitude depuis le *Cap Blanc* jusqu'au *Lezard* en *Angleterre* est de 60. degréz 45. minutes $\frac{5}{10}$. & la distance Méridienne 840. lieuës.

Fin de la Relation du Chevalier
NARBROUGH.



RELATION
 D'UN
 VOYAGE
 AUX
 TERRES AUSTRALES
 INCONNUES

*Tirée du Journal du Capitaine Abel
 Jansen Tasman.*

LE 14. *Août* de l'année 1642. je fis voiles de *Batavia* avec deux vaisseaux, nommez le *Heemkerk* & le *Zee Aaan*. Le 5. *Septembre* je mouillai à l'*Isle de Maurice* à 20. degréz de latitude du Sud & 83. degréz 48. minutes de longitude. Je trouvai cette Isle 50. miles d'Allemagne plus à l'Est que je ne l'avois crû; c'est-à-dire à trois degréz 33. minutes de longitude.

Le 8. *Octobre* je partis de-là & fis

route au Sud jusqu'au 40. ou 41. degré, ayant un vent de Nord-Oüest, & trouvant 23, 24, & 25. degrés de variation de l'aiman, jusqu'au 22. *Octobre*. Depuis ce tems là je portai à l'Est un peu vers le Sud, jusqu'au 29. du même mois, que je me trouvai à 45. degrés 47. minutes de latitude Méridionale, & à 89. degrés 44. minutes de longitude, ayant remarqué 26. degrés 45. minutes de variation de l'aiman vers le Nord-Oüest.

Le 6. *Novembre* j'étois à 49. degrés 4. minutes de latitude du Sud, & à 114. degrés 56. minutes de longitude. Trouvant 26. degrés de variation de l'aiman au Nord-Oüest, & ayant un tems chargé de broüillards, avec des revollins & de grosses houles qui venoient du Sud-Oüest & du Sud; cela me fit juger qu'il ne pouvoit pas y avoir de terre voisine vers ces deux rumb.

Le 15. *Novembre*, je me trouvai à 44. degrés 3. minutes de latitude du Sud. & à 140. degrés 32. minutes de longitude, & remarquai 18. degrés 30. minutes de variation de l'aiman au Nord-Oüest. Cette variation diminua tellement de jour en jour, que le 21. étant à 158. degrés de longitude, je ne re-

marquai que 4. degréz de variation.

Le 22. du même mois l'aiguille fut dans un mouvement perpetuel , sans s'arrêter sur aucun des huit rumbz ; ce qui me fit conjecturer qu'il devoit y avoir en cet endroit des mines d'aiman.

Le 24. *Novembre* étant à 42. degréz 25. minutes de latitude du Sud , & à 163. degréz 50. minutes de longitude, je découvris la terre à l'Est quart sur Sud-Est , à la distance de 10. miles, & nommai cette Terre, Terre de *van Diemen*. L'aiguille se tourna alors droit vers cette Terre. Ayant un gros tems je portai au Sud quart sur Est le long de la côte, & à 44. degréz de latitude du Sud , où la Terre court à l'Est , & ensuite au Nord-Est quart sur Nord. Etant à 43. degréz 10. minutes de latitude du Sud , & 167. degréz 55. minutes de longitude , je mouillai le 1. *Decembre* dans une Baye , que je nommai la *Baye de Frederic Henri*. J'entendis , ou crus entendre du bruit sur le rivage , comme s'il y eut eu du monde ; mais je ne découvris personne. Je vis seulement deux arbres qui avoient deux brasses ou deux & demi d'épaisseur , & 60 , ou 65. pieds de haut au-dessous des

branches. On avoit taillé dans l'écorce de ces arbres avec un caillou des degrés, pour pouvoir y monter & aller dénicher des oiseaux. Ces degrés étoient à cinq pieds de distance les uns des autres, de sorte qu'il faut, ou que les habitans de cette Terre soient d'une taille excessive, ou qu'ils se servent de ces degrés d'une manière inconnüe. Dans l'un de ces arbres les degrés paroissoient, comme s'ils n'eussent été taillez que depuis quatre jours. Le bruit que nous entendîmes, ressembloit au son d'une espece de trompette, qui n'étoit pas fort éloignée, mais cependant on ne vit personne. J'aperçûs des traces de bêtes sauvages, dont les griffes devoient être comme celles d'un tigre, ou de que'qu'autre pareil animal. Je trouvai encore de la gomme d'arbres & de la laque. La marée monte & descend dans cet endroit environ trois pieds. Les arbres n'y sont pas fort épais ni embarrassés de buissons ou de brossailles. Je vis aussi de la fumée en plusieurs endroits, & n'y fis autre chose que planter un poteau, où chacun mit son nom ou sa marque, & où j'attachai un pavillon. Je trouvai à cet endroit-là trois degrés de variation vers le Nord-Est.

Le 5. *Decembre* étant à 41. degréz 34. minutes de latitude du Sud, & à 169. degréz de longitude, je quittai la *Terre de Diemen*, & résolus de courir à l'Est jusqu'au 195. degré de longitude, pour découvrir les *Isles de Salomon*.

Le 9. *Decembre* j'étois à 42. degréz 37. minutes de latitude du Sud, & à 176. degréz 29. minutes de longitude, & je trouvai cinq degréz de variation au Nord-Est.

Le 12. *Decembre* je trouvai de grosses houles venant du Sud-Oüest, & jugeai par-là qu'il n'y avoit point de terre à esperer vers ce rumb.

Le 13. *Decembre* étant à 42. degréz 10. minutes de latitude du Sud, & à 188. degréz 28. minutes de longitude, je trouvai sept degréz 30. minutes de variation au Nord-Est. Je vis la Terre qui est fort élevée & montueuse, & qu'on nomme aujourd'hui dans les cartes la *nouvelle Zeelande*. Je gouvernai Nord quart sur Nord-Est le long de la côte, jusqu'au 18. *Decembre*, qu'étant à 40. degréz 50. minutes de latitude du Sud & à 191. degréz 41. minutes de longitude, je mouillai dans une Baye, où je trouvai 9. degréz de variation au Nord-Est. Nous trouvâmes des habi-

tans en cet endroit-là. Ils ont la voix rude, & la taille grosse. Ils n'osoient approcher du vaisseau qu'à la distance d'un jet de pierre, & ils jouïoient très-souvent d'un instrument qui rendoit un son semblable à celui d'une trompette: à quoi ceux du vaisseau répondoient de leurs instruments. Ils étoient d'une couleur entre le brun & le jaune, & avoient les cheveux noirs, à peu près aussi longs & aussi épais que ceux des Japonnois, attachez au sommet de la tête, avec une plume longue & épaisse au milieu, de la même façon que les Japonnois attachent les leurs derrière la tête. Ils avoient le milieu du corps couvert, les uns de nates, les autres de toile de coton: mais le reste de leur corps étoit nud.

Le 19. *Decembre* ces Sauvages commencèrent à devenir plus hardis & plus familiers, jusques-là qu'ils osèrent venir à bord du *Heemskek* pour y faire des échanges. M'en étant apperçû & craignant quelque surprise de la part de ces gens-là, j'envoyai ma chaloupe avec sept hommes, pour avertir ceux du *Heemskek* de ne se pas trop fier à eux. Mes sept hommes, qui étoient sans armes, furent attaquez par ces Sauva-

ges, qui en tuerent trois de sept, & forcerent les autres à se sauver à la nage : ce qui me fit nommer cet endroit, *Baye des meurtriers*. Ceux de nos vaisseaux vouloient en tirer vengeance ; mais le gros tems les en empêcha. De cette Baye nous fimes route à l'Est, & nous nous trouvâmes entourez de la terre de tous côtez. Cette Terre nous parut bonne, fertile & bien située, mais à cause du mauvais tems & du vent d'Oüest, nous eûmes beaucoup de peine à fortir de cet endroit-là.

Le 24. *Decembre* comme le vent ne nous permettoit pas de porter au Nord; que nous ne scävions pas s'il se trouveroit un passage ; & que le flot venoit du Sud-Est ; nous resolumes de retourner dans la Baye, & d'y chercher un passage. Mais le 26. le vent étant devenu plus favorable, nous fimes route au Nord un peu vers l'Oüest.

Le 4. *Janvier* 1643. étant à 34. degrés 35. minutes de latitude du Sud, & 191. degrés 9. minutes de longitude, nous fimes voiles jusqu'au Cap, qui est au Nord-Oüest, où nous trouvâmes de grosses houles qui venoient du Nord-Est ; ce qui nous fit juger qu'il devoit y avoir une grande mer au Nord-Est,

& par conséquent que nous avions trouvé le passage , dont nous fûmes fort joyeux. Il y a dans cet endroit-là une Isle qu'on nomma l'*Isle des trois Rois*, sur laquelle nous mîmes le cap, dans le dessein de nous y rafraîchir. Nous en étant donc approchez, nous aperçûmes sur la montagne trente ou trente-cinq personnes, qui étoient d'une taille fort haute, autant que nous en pûmes juger de loin, & qui avoient de gros batons. Ils crioient d'une voix haute & forte ; mais on ne pût comprendre ce qu'ils vouloient. On remarqua que ces Insulaires faisoient de fort grands pas en marchant. On fit le tour de cette Isle, sans y découvrir que peu d'habitans, mais point de terre cultivée. Nous y trouvâmes une riviere d'eau douce, & résolûmes ensuite de porter à l'Est jusqu'à 220. degréz de longitude, & après au Nord jusqu'au 17. degré de latitude du Sud : de-là à l'Oüest jusqu'aux *Isles des Cocos & de Horn*, qui furent découvertes par *Guillaume Schouten*, où nous avions dessein de nous rafraîchir, en cas qu'on ne pût le faire auparavant : car nous avions bien abordé à la Terre de *van Diemen* mais on n'y avoit rien trouvé, & pour

la nouvelle Zeelande on n'y avoit pas été une seule fois à terre.

Le 8. *Janvier* étant au 30. degré 25. minutes de latitude du Sud, & au 192. degré 20. minutes de longitude, nous y trouvâmes 9. degrés de variation de l'aïman au Nord-Est, & eûmes de grosses houles qui venoient du Sud-Est: de sorte qu'il n'y avoit point de terre à esperer vers ce rumb-là.

Le 12. *Janvier* nous nous trouvâmes à 30. degrés 5. minutes de latitude Méridionale, & à 195. 27. minutes de longitude, où nous eumes 9. degrés & demi de variation au Nord-Est, & de grosses houles qui venoient du Sud-Est & du Sud-Oüest.

Le 16. *Janvier* 26. degré 29. minutes de latitude du Sud, 199. degré 32. minutes de longitude, & 8. degrés de variation au Nord-Est.

Le 19. *Janvier* étant à 22. degré 35. minutes de latitude du Sud, & à 204. degré 15. minutes de longitude, nous eûmes sept degré & demi de variation au Nord-Est, & découvriâmes une Isle, qui avoit environ deux ou trois miles de circonference, élevée, escarpée & sterile autant qu'on en pût juger. Nous aurions fort souhaité d'en approcher,

mais les vents de Sud-Est & Sud-Sud-Est ne nous le permirent pas. On la nomme l'*Isle des Pylstaart*, à cause du grand nombre de ces oiseaux qu'on y voit. Le lendemain nous découvrîmes deux autres Isles.

Le 21. *Janvier* étant à 21. degrés 20. minutes de latitude du Sud, & à 205. degrés 29. minutes de longitude, nous trouvâmes 7. degrés & $\frac{7}{4}$ de variation au Nord-Est. Nous approchâmes de l'Isle la plus Septentrionale, qui n'étoit pas haute, mais elle étoit la plus grande des deux. On nomma l'une *Amsterdam*, & l'autre *Rotterdam*. Sur celle d'*Amsterdam* nous y trouvâmes quantité de cochons, de poules, & de toutes sortes de fruits. Les Insulaires n'avoient point d'armes, & parurent assez doux, & bienfaisans, excepté qu'ils prirent la liberté de nous voler. Le courant n'est pas considerable en cet endroit-là. Le jussant court Nord-Est, & le flot Sud-Oüest. La lune de Sud-Oüest augmente la marée, qui monte sept ou huit pieds pour le moins. Le vent est continuellement au Sud-Est & au Sud-Sud-Est, ce qui fut cause que le *Heemskerk* fut emporté, mais il se para de l'Isle. On n'y fit point d'eau, parce-

qu'il y avoit trop de peine à en faire.

Le 25. Janvier nous étions à 20. degrés 15. minutes de latitude Méridionale, & à 206. degrés 19. minutes de longitudes. Nous y trouvâmes 6. degrés $\frac{1}{3}$ de variation au Nord-Est, & après voir reconnu plusieurs petites Isles, nous vinmes toucher à celle de *Rotterdam*. Ces Insulaires ressemblent à ceux d'*Amsterdam*. Ils sont doux & n'ont point d'armes, mais ils sont grands voleurs. On y fit de l'eau & l'on y trouva quelques autres rafraîchissements. Nous fûmes d'un bout à l'autre de cette Isle, & y vîmes quantité de cacaotiers, plantez fort régulièrement les uns auprès des autres, & de très-beaux jardins bien ordonnez, & garnis de toute sorte d'arbres fruitiers, tous plantez en droite ligne, ce qui faisoit un très-bel effet. Après avoir quitté cette Isle de *Rotterdam*, on découvrit quelques autres Isles, & l'on résolut, suivant le premier dessein, de siller au Nord jusqu'au 17. degré de latitude du Sud, & ensuite à l'Oüest, sans passer près de l'*Isle des Traîtres* & de celle de *Horn*. Nous eûmes le vent Sud-Est & Est-Sud-Est.

Le 6. Février étant à 17. degréz 19. minutes de latitude du Sud, & à 201. degréz 35. minutes de longitude, nous nous trouvâmes engagez entre dix-neuf ou vingt Isles, toutes entourées de sables, de bas fonds, de bancs & de rochers. On les nomme dans les cartes les *Isles du Prince Guillaume* & les *bas-fonds de Heemskerck*.

Le 8. Février nous étions au 15. degré 29. minutes de latitude du Sud, & au 199. degré 31. minutes de longitude. Nous eûmes beaucoup de pluye, un vent forcé de Nord-Est & de Nord-Nord-Est, & un tems froid & couvert. Craignant que nous ne fussions plus à l'Oüest qu'on ne le présumoit par l'estime, & pour éviter de tomber au Sud de la *nouvelle Guinée*, ou sur des côtes inconnües, à cause du tems venteux & couvert, nous conclûmes de faire route au Nord ou au Nord-Nord-Oüest jusqu'à 4, 5, ou 6. degréz de latitude du Sud, & ensuite à l'Oüest vers la *nouvelle Guinée*, pour se mettre par-là moins en danger.

Le 14. Février nous étions à 16. degréz 30. minutes de latitude du Sud, & à 193. degréz 35. minutes de longitude. Jusqu'alors nous eûmes tous les

jours pluye & gros tems ; mais ce jour-là le vent tomba. On héla sur le *Zeebaan*, & l'on trouva que nos deux estimés s'accordoient.

Le 20. *Février*, à 13. degréz 45. minutes de latitude du Sud, & 193. degréz 35. minutes de longitude, nous eûmes un tems couvert, pluvieux, & de broüillards, grosse mer venant de tous les rumbs, & vent variable.

Le 26. *Février* à 9. degréz 48. minutes de latitude du Sud, & 193. degréz 43. minutes de longitude, nous eûmes vent de Nord-Oüest. Depuis vingt & un jours il ne s'en étoit pas passé un fans pluye.

Le 2. *Mars* 9. degréz 11. minutes de latitude du Sud, de longitude 192. degréz 46. minutes, & de variation de l'aiman vers le Nord-Est 10. degréz. Le vent & le tems variables.

Le 8. *Mars* sept degréz 46. minutes de latitude du Sud, de longitude 190. degréz 47. minutes. Le vent toujourns variable.

Le 14. *Mars* 10. degréz 12. minutes de latitude du Sud, 186. degréz 14. minutes de longitude, & 8. degréz 45. minutes de variation au Nord-Est. On passa quelques jours sans pouvoir

prendre hauteur, à cause du tems couvert & pluvieux.

Le 20. Mars 5. degréz 15. minutes de latitude du Sud, 181. degréz 16. minutes de longitude, & 9. degréz de variation au Nord-Est; le tems devint plus beau.

Le 22. Mars à 5. degréz 2. minutes de latitude du Sud, & à 178. degréz 32. minutes de longitude, beau tems & vent alizé d'Est. Nous eûmes la vûe de la terre à quatre miles à nôtre Oüest. C'étoit une vingtaine d'Isles, nommées dans les cartes *Anthong Java*. Elles sont à 90. miles de la côte de la *nouvelle Guinée*.

Le 25. Mars à 4. degréz 35. minutes de latitude du Sud, & à 175. degréz 10. minutes de longitude, nous trouvâmes 9. degréz 30. minutes de variation, à la hauteur des Isles de *Mark*, toutes découvertes par *Guillaume Schouten* & *Jean le Maire*. Il y en a quatorze ou quinze. Les habitans sont des sauvages, qui ont les cheveux noirs & attachez comme ceux de la *Baye des Meurtriers* dans la *nouvelle Zeelande*.

Le 29. Mars nous passâmes l'*Isle Verte* (*Groenland*,) & le 30. celle de *St. Jean*.

Le 1. Avril à 4. degrés 30. minutes de latitude du Sud , & à 171. degrés 2. minutes de longitude , nous trouvâmes 8. degrés 45. minutes de variation , & gagnâmes la côte de la *nouvelle Guinée* vers le Cap que les *Espagnols* appellent *Cab^o Santa Maria* , & faisant voiles le long de la côte qui git Nord-Oüest , nous passâmes les Isles d'*Antoine Caens* , de *Gardener* , & de *Vischer* , vers le Promontoire appelé *Struis Hoek* , où la côte court Sud & Sud-Est. Nous la suivîmes & fîmes route au Sud , jusqu'à ce qu'on découvrit la terre , ou qu'on pût trouver un passage au Sud.

Le 12. Avril à 3. degrés 45. minutes de latitude du Sud , & 167. degrés 00. minutes de longitude , on trouva 10. degrés de variation au Nord-Est , & nous eûmes un tremblement de terre , qui reveilla ceux qui dormoient. On monta sur le tillac , dans la croyance que le vaisseau avoit touché sur quelque rocher ; mais ayant jetté la sonde on ne trouva point de fond. Nous sentîmes encore plusieurs secousses , mais non pas si violentes que la première. Nous avions doublé alors le *Struis Hoek* , & nous étions dans la *Baye de bonne esperance*.

Le 14. *Avril* à 5. degréz 27. minutes de latitude du Sud, & à 166. 57. minutes de longitude, nous remarquâmes 9. degréz 15. minutes de variation au Nord-Est, & eûmes la vûe de la terre depuis l'Est-Nord-Est jusqu'au Sud & de-là jusqu'au Sud-Sud-Oüest. Nous cherchâmes un passage entre ces deux rumbz, mais nous trouvâmes que ce n'étoit qu'une même côte, jusqu'à l'Oüest même; ce qui nous fit tourner le cap vers l'Oüest tout le long de la côte, où nous fûmes pris de plusieurs calmes.

Le 20. *Avril* à 5. degréz 4. minutes de latitude du Sud, & 164. degréz 27. minutes de longitude, nous trouvâmes 8. degréz 30. minutes de variation au Nord-Est. La nuit nous approchâmes de l'*Isle Brulante* (Brandende Yland,) & apperçûmes une grande flamme qui sortoit du haut d'une montagne, dont *Guillaume Schouten* a fait mention. Etant entre cette Isle & le continent, nous vîmes grand nombre de feux tout près du rivage & vers le milieu d'une haute montagne, d'où nous jugeâmes que ce País est fort peuplé. Le long de cette côte de la *nouvelle Guinée* on eut plusieurs calmes, & l'on y vit souvent

du bois flottant, comme de petits arbres, des *Bamboes* & autres brossailles, que les rivieres emportoient de la côte dans la mer, d'où l'on conjecture, qu'il doit y avoir un grand nombre de rivieres, & qu'il faut que le Païs soit bon. Le lendemain nous passâmes la *montagne Ardente*, & gouvernâmes Oüest-Nord-Oüest le long de la côte.

Le 27. *Avril* à 2. degréz 10. minutes de latitude du Sud, & à 156. degréz 47. minutes de longitude nous crûmes avoir la vûe de l'Isle de *Moa*; mais c'étoit *Jama*, qui est un peu plus à l'Est que *Moa*. Nous y trouvâmes quantité de noix de cacao & autres choses. Les habitans sont tout à fait noirs, & peuvent répéter facilement toutes les paroles qu'ils entendent dire aux autres, ce qui est une marque évidente que leur langage est fort abondant. Il est aussi fort difficile à prononcer, parce qu'ils se servent beaucoup de la lettre R. & même deux ou trois fois dans une seule parole. Le lendemain on mouilla devant l'Isle de *Moa*, où l'on trouva beaucoup de rafraîchissemens, & où les vents contraires nous obligerent de rester jusqu'au 6. *Mai*. On y fit des échanges pour environ 6000. noix de

cacao, & 100. paquets de *Pysanghs*.
On ne fut pas plutôt en traite avec les habitans de cette Isle, qu'un matelot fut blessé d'une flèche qu'un Insulaire lacha, soit par malice ou autrement. Dans le tems que cela arriva, nous travaillions à aborder la terre avec nos vaisseaux, ce qui épouvanta si fort les Insulaires, que de leur propre mouvement ils amenerent à bord l'homme qui avoit fait le coup, afin qu'on fit de lui ce qu'on voudroit. Après cela ils furent de plus facile abord, soit pour le commerce, soit pour autres choses. Nos équipages prirent des cercles de fer, dont ils firent des couteaux qu'ils leur donnerent en échange pour leurs denrées. On n'avoit pas oublié ce qui étoit arrivé à nos gens le 16. Juillet 1616. du tems de *Guillaume Schouten*. Ces Sauvages agirent fort mal alors avec *Schouten*: mais *Jacob le Maire* fit avancer son vaisseau tout près de terre entre les Isles; & tira quelques bordées de canon le long du rivage & entre les bois; en sorte que les boulets sifflaient à travers les arbres: ce qui épouvanta si fort ces Negres, qu'ils prirent tous la fuite, & n'osèrent montrer le nez, jusqu'à ce qu'ils devinrent plus traitables.

Le 12. Mai 0. degréz 54. minutes de latitude du Sud, 153. degréz 17. minutes de longitude, & 6. degréz 30. minutes de variation au Nord-Est. Nous fines voiles le long de la côte Septentrionale de l'Isle de Guillaume Schouten. Ces Insulaires sont actifs, & l'Isle est bien peuplée. Elle a environ 18 ou 19 miles de long.

Le 18. Mai à 0. degréz 26. minutes de latitude du Sud, & 147. degréz 55. minutes de longitude, nous remarquâmes cinq degréz 30. minutes de variation au Nord-Est. Nous étions parvenus à l'extrémité Occidentale de la nouvelle Guinée, qui est une pointe détachée. Nous eûmes des calmes qui varierent souvent, & des vents contraires avec de la pluye. De-là nous mîmes le cap sur le Nord de Seram, où nous arrivâmes.

Le 27. Mai nous passâmes par le détroit au Nord de Bouro ou Bouton, & delà allâmes à Batavia, où nous arrivâmes le 15. Juin, à 6. degréz 12. minutes de latitude du Sud, & à 127. degréz 18. minutes de longitude. Ce voyage fut fait en dix mois de tems.

Fin du voyage du Capitaine TASMAN.



L E T T R E

D U

P E R E N Y E L

Sur la Mission des Moxes, Peuples
de l'Amérique Méridionale.

A Lima Ville Capitale du Perou ;
le 20. Mai 1705.

JE me suis déjà donné l'honneur de
vous écrire par la voye de *Pana-*
ma ; * je le fais aujourd'hui par nos
vaisseaux François , qui retournent en
France , & qui nous abandonnent au
milieu de nôtre course , ne se trou-
vant pas en état d'aller à la Chine ,
comme ils se l'étoient proposé. Ce
contre-tems est fâcheux , & nous jet-
te dans de terribles embarras : mais
Dieu , qui veut mettre nôtre patience

* Ville située sur la mer du Sud , dans
l'Isthme qui separe l'Amérique Meridionale de
l'Amérique Septentrionale.

à l'épreuve, nous a inspiré assez de force & de courage pour continuer nôtre voyage, & pour chercher par le Mexique & par les Philippines un chemin jusqu'ici inconnu aux Missionnaires François, pour entrer à la Chine. Nous avons cependant encore plus de cinq mille lieues à faire pour aller à la Chine, où nous ne pourrions arriver qu'en dix-sept ou dix-huit mois d'ici. Car il nous faut traverser la Nouvelle Espagne, pour nous rendre à la Ville capitale du Mexique, & delà à *Acapulco* *, d'où nous ne pouvons partir qu'au mois de Mars de l'année prochaine 1706. pour les Philippines. Voilà un voyage de la Chine bien nouveau, & bien singulier.

J'envoie au Pere Le-Gobien † l'histoire de la vie & de la mort du R. P. Cyprien Baraze, l'un des premiers fondateurs de la Mission fameuse des *Moxes*. Ce Pere merita il y a deux ans & demi de recevoir la couronne du martyre a, après avoir travaillé pendant plus de vingt-sept ans à la

* Fameux Port de la mer du Sud dans la Nouvelle Espagne.

† C'est la Relation suivante.

a Ce fut le 16. de Septembre 1702.

conversion de ces Peuples. On trouvera dans cette histoire , qu'un des plus saints & des plus habiles Prelats *b* du Perou a fait imprimer à Lima l'année passée , quels ont été les progrès & les commencemens de cette Mission , quelle est la nature , la qualité & la situation du Pais , quelles sont les coûtumes & les mœurs de ce Peuple nouvellement converti. Pour moi je me borne à décrire seulement ici le gouvernement spirituel que les Missionnaires ont introduit , & l'ordre admirable qu'ils ont établi avec un fruit & un succès incroyable. On verra par cette Relation le détachement que les Peres ont pour la vie , & leur zèle pour la conquête des ames.

Cette Mission , qui n'a commencé que depuis environ trente ans , est située sous la Zone Torride au douzième degré de latitude Meridionale. Elle est séparée du Perou par les hautes montagnes de *Cordillera* , qu'elle a à l'Orient. Du côté du Midi , elle n'est pas éloignée des Missions du *Paraguay* : mais du côté de l'Occident

b D. Nicolas Urbain de Mata , Evêque de la Ciudad de la Paz.

& du Nord ce sont des terres immenses, qui ne sont pas encore découvertes, & qui fourniront dans la suite un vaste champ au zèle des Ouvriers Apostoliques. Il y a aujourd'hui plus de trente Missionnaires de nôtre Compagnie, qui sont employez à cultiver cette pénible Mission. Ils ont déjà converti vingt-cinq à trente mille âmes, dont ils ont formé quinze ou seize Bourgades, qui ne sont éloignées les unes des autres que de six à sept lieues. Chaque Bourgade est bâtie dans le terrain qui a paru le plus propre pour la santé, & pour y procurer l'abondance : les rues en sont égales & tirées au cordeau, les maisons uniformes. On assigne à chaque famille la portion de terre qui lui est nécessaire pour sa subsistance, & celui qui en est le chef, est obligé de faire cultiver ces terres, pour bannir de sa maison l'oisiveté & la pauvreté. L'avantage qu'on en retire, c'est que les familles sont à peu près également riches, c'est-à-dire, que chaque maison a assez de bien pour ne pas tomber dans la misère ; mais aucune n'en a en si grande abondance, qu'elle puisse vivre dans la mollesse

& dans les délices. Outre les biens qu'on donne à chaque famille en particulier, soit en terres, soit en bestiaux, chaque Bourgade a des biens qui sont en commun, & dont on applique le revenu à l'entretien de l'Église & de l'Hôpital, où l'on reçoit les pauvres & les vieillards que leur âge met hors d'état de travailler. On employe une partie de ces biens aux Ouvrages publics, & à fournir aux Etrangers & aux Neophytes ce qui leur est nécessaire en attendant qu'ils puissent travailler. Quand on établit une nouvelle Bourgade, toutes les autres sont obligées d'y contribuer chacune selon ses forces & ses revenus. Au commencement de chaque année, on choisit parmi les personnes les plus sages & les plus vertueuses de la Bourgade, des Juges & des Magistrats pour avoir soin de la Police, pour punir le vice, & pour régler les différends qui peuvent naître entre les habitans. Chaque faute a son châtiment particulier, réglé par les Loix. Il y a ordinairement deux Missionnaires en chaque Bourgade: les Juges & les Magistrats, dont je viens de parler, ont tant de

respect & de déference pour ces Peres, qu'ils ne font presque rien sans prendre leur avis. Les Peres de leur côté sont dans un travail continuel. Ils employent le matin à celebrer les saints Mysteres, à entendre les Confessions qui sont frequentes, & à donner audience à ceux qui viennent les consulter & leur proposer leurs doutes. Ils font l'après-dînée une explication de la doctrine Chrétienne; ils visitent les pauvres & les malades, & finissent la journée par la priere publique, qu'on fait tous les soirs dans l'Eglise. Les jours de Fête on y ajoûte le Sermon le matin, & les Vespres le soir. Rien n'est plus édifiant que la maniere dont l'Office divin se fait dans cette nouvelle Mission. S'il n'y a pas beaucoup de Ministres pour le Service des Autels, il y a beaucoup de ferveur, de respect, de devotion parmi ces nouveaux Chrétiens. Comme ces Peuples ont du goût pour le chant & pour les instrumens, chaque Eglise a sa musique. Le nombre des Musiciens & des autres Officiers de l'Eglise est assez grand, parce qu'on a attaché des Privileges particuliers aux Offices qui regardent

344 *Relation aux d'un Voyage*
plus immédiatement le Service divin,
& le soulagement des pauvres. Toutes les Eglises sont grandes & bien bâties, extrêmement propres & embellies d'ornemens de peinture & de sculpture faits par les Indiens, qui se sont rendus habiles dans ces Arts. On a eu soin de les pourvoir de riches ornemens, à quoi quelques personnes de piété n'ont pas peu contribué. Outre la nef & une aîle de chaque côté, ces Eglises ont leur chœur, qui est couronné d'un Dome fort propre. La grandeur & la beauté de ces édifices charment les Indiens, & leur donnent une haute idée de nôtre sainte Religion.

Une des plus grandes difficultez que les Missionnaires ayent trouvé dans la conversion de ces Peuples, a été la diversité des Langues, qui regnoit parmi eux. Pour remedier à un si grand inconvenient, qui retardoit beaucoup le progrès de l'Évangile, on a choisi parmi plus de vingt Langues différentes celle qui est la plus generale, & qui a paru la plus aisée à apprendre, & on en a fait la Langue universelle de tout ce peuple, qui est obligé de l'apprendre. On en a composé une

Grammaire qu'on enseigne dans les Ecoles , & que les Missionnaires étudient eux-mêmes , quand ils entrent dans cette Mission ; parce que c'est la seule Langue , dont ils se servent pour prêcher , & pour catechiser.

Comme le Superieur de cette Mission a une intendance generale sur toutes les Bourgades , il a choisi pour le lieu de sa résidence celle qui est au centre de la Province ; il a dans sa maison une Bibliotheque , qui est commune à tous les Missionnaires , & une Pharmacie remplie de toutes sortes de remedes qu'on distribue à toutes les Bourgades , selon le besoin qu'elles en ont. Tous les Missionnaires s'assemblent une fois l'année en ce lieu-là , pour y faire une retraite spirituelle , & pour y déliberer ensemble sur les moyens d'avancer la conversion de ces Peuples , & de procurer le bien de cette Eglise naissante. Cependant le Superieur de cette Mission n'est pas si attaché au lieu , où il fait sa demeure ordinaire , qu'il ne visite tous les ans chaque Eglise , & qu'il ne fasse même des excursions dans les Pais voisins , pour gagner des ames à JESUS-CHRIST. Les der-

nieres Lettres qu'on a receuës de cette Mission nous apprennent, qu'il y a plus de cent mille hommes, qui charmez de la vie sainte & heureuse que menent leurs compatriotes sous la conduite des Missionnaires, demandent avec instance des Ouvriers pour les instruire en nôtre sainte Religion; mais la disette des Sujets & de secours n'a pû encore permettre à nos Peres d'aller travailler à l'instruction de ces Peuples, dont la conversion seroit suivie de celle d'un nombre infini d'autres Indiens; car on assure que ces vastes païs sont extraordinairement peuplez.

Comme on a reconnu, par une longue experience, que le commerce des Espagnols étoit très-préjudiciable aux Indiens, soit parce qu'ils les traitent avec trop de dureté, en les appliquant à des travaux penibles, soit parce qu'ils les scandalisent par leur vie licentieuse & déreglée, on a obtenu un Decret de Sa Majesté Catholique, qui défend à tous les Espagnols d'entrer dans cette Mission, ni d'avoir aucune communication avec les Indiens qui la composent: de sorte que si par nécessité ou par hazard quelque Espa-

gnol vient en ce pais-là , le Pere Missionnaire , après l'avoir receu avec charité , & exercé à son endroit les devoirs de l'hospitalité Chrétienne , le renvoye ensuite dans les terres des Espagnols. Tout ce que je viens de rapporter ici , MON REVEREND PERE , est tiré des Lettres des Peres qui travaillent en cette Mission. Je n'ai rien ajouté à ce qu'ils ont écrit ; au contraire , j'ai obmis plusieurs circonstances très - édifiantes , & plusieurs moyens que l'esprit de Dieu a suggeré à ces fervens Ouvriers, pour établir un ordre admirable dans cette nouvelle Chrétienté , & y entretenir la pureté & la sainteté des mœurs.

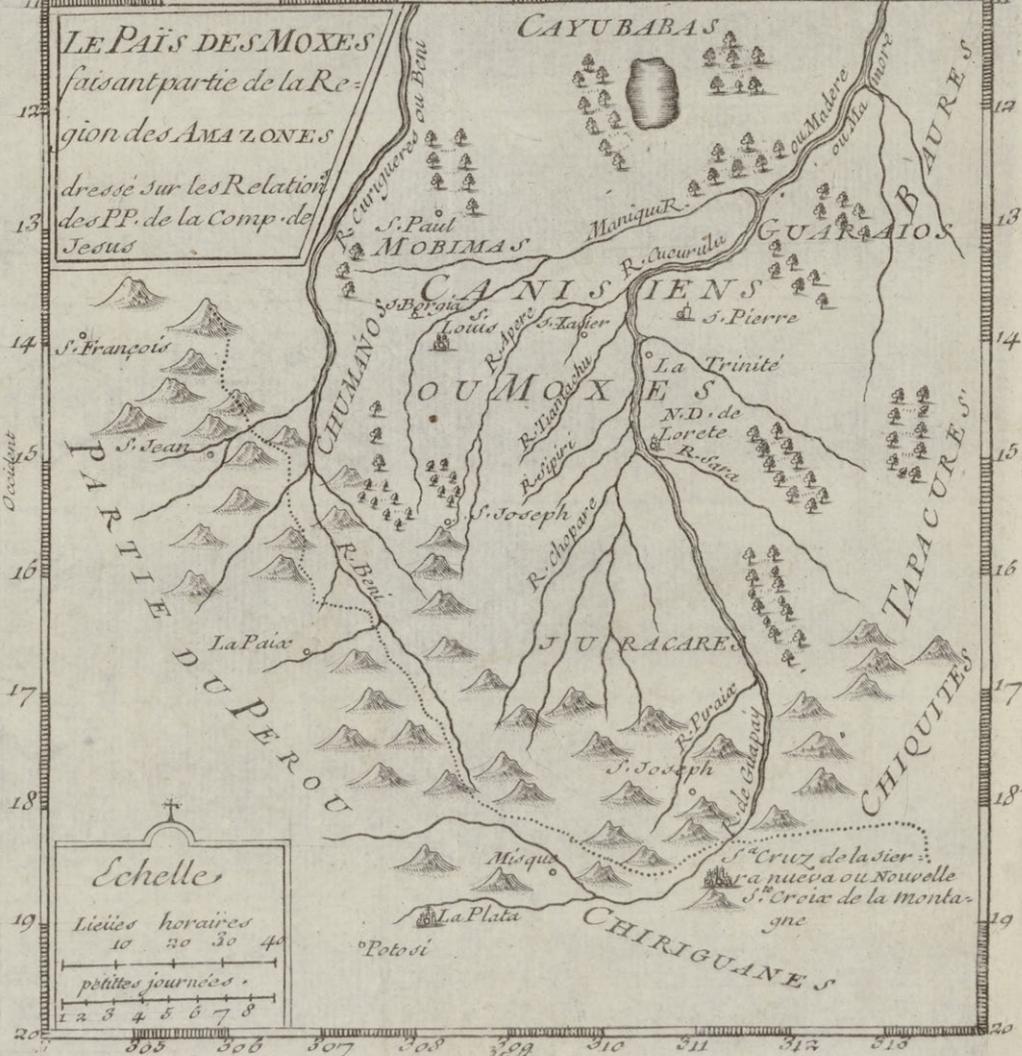
Voilà donc , MON REVEREND PERE , ce Peuple choisi de Dieu , cette Nation destinée en ces derniers tems à renouveler la ferveur , la devotion , la vivacité de la Foi , & cette parfaite union des cœurs qu'on admiroit autrefois dans les Chrétiens de la primitive Eglise. Mais la vie sainte & fervente de ces Neophytes ne doit-elle pas confondre les Chrétiens de ces derniers tems , qui au milieu de tant de secours , de lumieres & de graces , deshonnorent la sainteté de nô-

tre Religion , & la dignité du nom Chrétien. C'est ici où je ne puis m'empêcher d'adorer les profonds & impénétrables jugemens de la sagesse de Dieu, qui a fait passer à ces Peuples ensevelis , il n'y a encore que trente ans, dans les plus épaissees tenebres de l'Infidelité , ces graces & ces lumieres, dont tant d'ames élevées avec soin dans le sein du Christianisme , abusent tous les jours.

Je pourrois vous faire part de bien d'autres nouvelles , dignes de vôtre pieté , si j'entreprendois de vous parler de la fameuse Mission du *Paraguay*, si souvent persecutée ; & malgré ses persecutions toûjours si florissante , qu'elle est le modele de toutes celles qui s'établissent de nouveau dans l'Amérique Méridionale. Mais comme on a écrit l'Histoire de cette Mission , où l'on peut s'instruire des vertus heroïques des Ouvriers qui l'ont cultivée , & de la ferveur des Neophytes qui la composent , je me dispenserai de vous en parler ici , &c.

F I N.

LE PAÏS DES MOXES
 faisant partie de la Re-
 gion des AMAZONES
 dressé sur les Relations
 des PP. de la Comp. de
 Jesus



Schelle

Lièges horaires
 10 20 30 40

petites journées
 1 2 3 4 5 6 7 8

Occident

Occident



RELATION ESPAGNOLE,

De la Mission des Moxes dans
le Pérou.

*Imprimée à Lima, par Ordre de
Monseigneur Urbain de Matha
Evêque de la Ville de la Paix.*

ON entend par la Mission des *Moxes* un assemblage de plusieurs différentes Nations d'Infidèles de l'Amérique, à qui on a donné ce nom, parce qu'en effet la Nation des *Moxes* est la première de celles-là qui ait reçu la lumière de l'Évangile. Ces Peuples habitent un País immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on costoye une longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du Sud au Nord. Il est situé dans la Zone torride, & s'étend depuis 20. jusqu'à 15. degrés de latitude Mé-

ridionale. On en ignore entierement les limites , & tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici , n'a pour fondement que quelques conjectures , sur lesquelles on ne peut gueres compter.

Cette vaste étenduë de terre paroît une plaine assez unie : mais elle est presque toujous inondée , faute d'issuë pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluyes frequentes , par les torrens qui descendent des montagnes , & par le débordement des rivieres. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces Peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux ; car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation , fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité ils ont encore celle du climat dont l'ardeur est excessive : ce n'est pas qu'il ne soit temperé de tems en tems , en partie par l'abondance des pluyes & l'inondation des rivieres , en partie par le vent du Nord qui y souffle presque toute l'année. Mais aussi d'autres fois le vent du Sud qui vient du côté des montagnes couvertes de neige , se déchaîne

avec tant d'impetuosité, & remplit l'air d'un froid si piquant, que ces Peuples presque nus & d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, sur tout lorsqu'il est accompagné des inondations, dont je viens de parler, qui sont presque toujours suivies de la famine & de la peste : ce qui cause une grande mortalité dans tout le País.

Les ardeurs d'un climat brûlant jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de Serpens, de Viperes, de fourmis, de mosquitoes, de punaises volantes, & une infinité d'autres Insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si sterile, qu'il ne peut porter ni bled, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers, qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister : il n'en est pas de même des taureaux & des vaches ; on a éprouvé dans la suite des tems, lorsqu'on en a peuplé le País, qu'ils y vivoient, & qu'ils y multiplioient, comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent gueres que de la pêche & de quelques racines que le Pais produit en abondance. Il y a de certains tems où le froid est si âpre, qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivieres : les bords en sont quelquefois tout infectez. C'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision ; & quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris , ils répondent froidement que le feu raccommodera tout.

Ils sont pourtant obligez de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année , & d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'Ours , de Léopards , de Tigres , de Chèvres , de Porcs sauvages , & quantité d'autres animaux tout à fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes especes de Singes. La chair de cet animal , quand elle est boucanée , est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal , appellé *Ocorome* , est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien ; son poil est roux , son museau pointu , ses

dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque & le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvû que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'Ocorome remuë l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, & se persuadant qu'il est mort effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille & de feuillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échappé de ce danger, se relève aussi-tôt, & grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'Ocorome accompagné d'un Tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proie. Mais ne la trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il avoit de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes* ni Loix, ni Gouvernement, ni Police, on n'y voit personne qui commande, ni qui obéisse: s'il survient quelque differend parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la sterilité du País les oblige à se disperser dans diverses Contrées, afin d'y trouver de quoi subsister, leur conver-

sion devient par-là très-difficile, & c'est un des plus grands obstacles que les Missionnaires ayent à surmonter. Ils bâtissent des Cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, & chaque cabane est habitée par ceux de la même famille. Ils se couchent à terre sur des nattes ; où bien sur un hamac qu'ils attachent à des pieux, ou qu'ils suspendent entre deux arbres : & là ils dorment exposés aux injures de l'air, aux insultes des bêtes, & aux morsures des mosquites. Néanmoins ils ont coûtume de parer à ces inconveniens en allumant du feu autour de leur hamac ; la flamme les échaufe, la fumée éloigne les mosquites, & la lumiere écarte au loin les bêtes feroces ; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu, quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de tems réglé pour leurs repas : toute heure leur est bonne, dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers & insipides, il est rare qu'ils y excèdent ; mais ils sçavent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire une liqueur

très-forte, avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enyvre en peu de tems, & les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les fêtes qu'ils celebrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort désagréable, ils se rassemblent sous des especes de berceaux qu'ils forment de branches d'arbre entrelassées les unes dans les autres; & là ils dansent tout le jour en désordre, & boivent à longs traits la liqueur enivrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de fêtes est presque toujours tragique: elles ne se terminent gueres que par la mort de plusieurs de ces insensez, & par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoi qu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remede. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le seul instinct apprend aux bêtes pour la conservation de leur espece. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes venimeuses, dont ils se servent à

toute occasion pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils ont accoûtumé d'empoisonner leurs flèches lorsqu'ils se font la guerre, & ce poison est si présent, que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeller certains Enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guerir : ces Charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelque priere superstitieuse, leur promettent de jeûner pour leur guérison, & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée : ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils succent la partie mal affectée, après quoi ils se retirent, à condition toutefois qu'on leur payera libéralement ces sortes de services.

Ce n'est pas que le Païs manque de remèdes propres à guerir tous leurs maux : ils y en a abondamment & de très-efficaces. Les Missionnaires, qui se sont appliquez à connoître les simples qui y croissent, ont composé de l'écorce de certains arbres & de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des Serpens.

On trouve presque à chaque pas sur les montagnes, de l'Ebène & du Gayac: on y trouve aussi la Cannelle sauvage, & une autre écorce d'un nom inconnu, qui est très-salutaire à l'Estomac, & qui appaise sur le champ toutes sortes de douleurs.

Il y croît encore plusieurs autres arbres qui distillent des gommés & des aromates propres à résoudre les humeurs, à échauffer, & à ramollir: sans parler de plusieurs Simples déjà connus en Europe, & dont ces Peuples ne font nul cas; tels que sont le fameux arbre de Quinquina, & une écorce appelée Calcarille, qui a la vertu de guerir toute sorte de fièvres. Les *Moxes* ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne me fait mieux voir leur stupidité, que les ridicules ornemens, dont ils croient se parer, & qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage, & se barboüillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les lèvres & les narines, & y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible.

On en voit quelques-uns , qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlez avec les dents & des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tuez à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgé ; & plus ils portent de ces marques de leur cruauté , plus ils se rendent respectables à leurs Compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête , les bras , & les genoux de diverses plumes d'oiseaux , qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des *Moxes* est d'aller à la chasse & à la pêche , ou d'ajouter leur arc & leurs flèches : celle des femmes , est de préparer la liqueur que boivent leurs maris , & de prendre soin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans , quand la mere vient à mourir ; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux , elle enterre l'un d'eux , alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois.

Toutes ces diverses Nations sont

presque toujours en guerre les unes contre les autres. Leur maniere de combattre est toute tumultuaire ; ils n'ont point de Chef , & ne gardent nulle discipline : du reste une heure ou deux de combat finit toute la campagne. On reconnoît les vaincus à la fuite ; ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat , & ils les vendent pour peu de chose aux Peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des *Moxes* se font presque sans aucune ceremonie. Les Parens du défunt creusent une fosse , ils accompagnent ensuite le corps en silence , ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre , ils partagent entr'eux sa dépoüille , qui consiste toujours en des choses de nulle valeur ; & dès-lors ils perdent pour jamais la memoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de ceremonie à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des Parens de ceux qui s'épousent , & dans quelques présens que fait le mari au pere , ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent ; & c'est une autre coûtume établie par-

mi eux , que le mari fuit sa femme par tout où elle veut habiter.

Quoi qu'ils admettent la polygamie , il est rare qu'ils ayent plus d'une femme , leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs : cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes , comme un crime énorme , & si quelqu'une s'oublioit de son devoir , elle passe dans leur esprit pour une infâme & une prostituée : souvent même il lui en coûte la vie.

Tous ces peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le Soleil , la Lune , & les Etoiles : d'autres adorent les Fleuves : quelques-uns un prétendu Tigre invisible : quelques autres portent toujours sur eux un grand nombre de petites Idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme , qui soit l'objet de leur creance : ils vivent sans esperance d'aucun bien futur , & s'ils font quelque acte de religion , ce n'est nullement par un motif d'amour ; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit , qui s'irrite quelquefois contre eux , & qui leur envoie les maux dont ils sont affligez ,
c'est

c'est pour cela que leur soin principal est d'appaiser, ou de ne pas offenser cette vertu secrete, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur & solennel; & parmi tant de Nations diverses, on n'en a pû découvrir qu'une ou deux, qui usassent d'une espece de Sacrifice.

On trouve pourtant parmi les *Moxes* deux sortes de Ministres, pour traiter les choses de la Religion. Il y en a qui sont de vrais Enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades. D'autres sont comme les Prêtres destinez à appaiser les Dieux. Les premiers ne sont élevez à ce rang d'honneur, qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande & de poisson. Il faut outre cela qu'ils ayent été blesez par un Tigre, & qu'ils se soient échapez de ses griffes; c'est alors qu'on les revere comme des hommes d'une vertu rare parce qu'on juge de-là qu'ils ont été respectez & favorisez du Tigre invisible, qui les a protegez contre les efforts du Tigre visible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-tems cette

fonction, on les fait monter au suprême Sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, & que leur abstinence se produise au dehors par un visage havre & extenué. Alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer le suc, qu'on leur répand dans les yeux; ce qui leur fait souffrir des douleurs très-aiguës: & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vûë s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue, *celui qui a les yeux clairs*.

A certains tems de l'année, & surtout vers la nouvelle Lune, ces Ministres de Satan rassemblent les Peuples sur quelque colline un peu éloignée de la Bourgade. Dès-le point du jour, tout le Peuple marche vers cet endroit en silence; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs Divinitez. Toute la journée se passe dans le jeûne, & dans ces cris confus; & ce n'est qu'à l'entrée de la nuit

qu'ils les finissent par les ceremonies suivantes.

Leurs Prêtres commencent par se couper les cheveux, (ce qui est parmi ces Peuples le signe d'une grande allegresse) & par se couvrir le corps de differentes plumes jaûnes & rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enyvran-
te, qui a été preparée pour la solemnité. Ils la reçoivent comme des Premices offertes à leurs Dieux; & après en avoir bû sans mesure, ils l'abandonnent à tout le Peuple, qui à leur exemple en boit aussi avec excez. Toute la nuit est employée à boire & à danser. Un d'eux entonne la chanson, & tous formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la tête de côté & d'autre avec des mouvemens de corps indecens : car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus devot & plus religieux, à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces sortes de réjouiissances finissent d'ordinaire, comme je l'ai déjà dit, par des blessures, ou par la mort de plusieurs d'entre-eux.

Ils ont quelque connoissance de l'im-mortalité de nos Ames : mais cette lumiere est si fort obscurcie par les épais-ses tenebres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre, ou des recompenses à esperer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils gueres en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort.

Toutes ces Nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent : on en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre-elles. Il est à juger qu'une si grande variété de langage est l'Ouvrage du Démon, qui a voulu mettre cet obstacle à la promulgation de l'Evangile, & rendre par ce moyen la conversion de ces Peuples plus difficile.

C'étoit en vûë de les conquerir au Royaume de JESUS-CHRIST, que les premiers Missionnaires Jesuites établirent une Eglise à Sainte Croix de la Sierra ; afin qu'étant à la porte de ces terres infidelles, ils pussent mettre à profit la premiere occasion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention & leurs efforts furent inutiles pendant près de

cent ans : cette gloire étant réservée au Pere Cyprien Baraze ; & voici comment la chose arriva.

Le Frere del Castillo, qui demouroit à Sainte-Croix de la Sierra, s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens, avança assez avant dans les terres. Sa douceur & ses manieres prevenantes gagnerent les Principaux de la Nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joye, il partit aussi-tôt pour Lima, afin d'y faire connoître l'esperance qu'il y avoit de gagner ces Barbares à J E S U S - C H R I S T.

Il y avoit long-tems que le Pere Baraze pressoit ses Superieurs de le destiner aux Missions les plus penibles. Ses desirs s'enflammerent encore, quand il apprit la mort glorieuse des Peres Nicolas Mascardi, & Jacques-Louis de Sauvitores, qui après s'être consumez de travaux, l'un dans le Chili, & l'autre dans les Isles-Marianes, avoient eu tous deux le bonheur de mourir pour les veritez de la Foi qu'ils avoient prêchées à un grand nombre d'Infideles. Le Pere Baraze renouvela donc ses instances, & la nouvelle Mission des *Moxes* lui échut en partage.

Ce fervent Missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra avec le F. del Castillo. A peine y furent-ils arrivez, qu'ils s'embarquerent sur la riviere de *Guapay* dans un petit Canot fabriqué par les Gentils du País, qui leur servirent de Guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, & pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de perir, qu'ils aborderent au País des *Moxes*. La douceur & la modestie du Pere Cyprien, & quelques petits présens qu'il fit aux Indiens d'hameçons, d'éguilles, de grains de verre, & d'autres choses de cette nature, les accoûtumerent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premieres années qu'il demeura au milieu de cette Nation, il eut beaucoup à souffrir, soit de l'interperie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat, ou des inondations frequentes accompagnées de pluyes presque continuelles & de froids piquans; soit de la difficulté qu'il eut à apprendre la langue; car outre qu'il n'avoit ni maître, ni interprète, il avoit affaire à des peuples si grossiers, qu'ils ne pouvoient même lui nommer

ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signe ; soit enfin de l'éloignement des Peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied , tantôt dans des Pais marécageux & inondez , tantôt dans des terres brûlantes , toujourns en danger d'être sacrifié à la fureur des Barbares , qui le recevoient l'arc & les flèches en main , & qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage. Tout cela joint à une fièvre quarte , qui le tourmenta toujourns depuis son entrée dans le Pais , avoit tellement ruiné ses forces , qu'il n'avoit plus d'esperance de les recouvrer que par le changement d'air. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra , où en effet il ne fut pas long-tems sans rétablir tout-à-fait sa santé.

Eloigné de corps des Indiens , il les avoit sans cesse présens à l'esprit : il pensoit continuellement aux moyens de les civiliser , car il falloit en faire des Hommes , avant que d'en faire des Chrétiens. C'est dans cette vûe que dès-les premiers jours de sa convalescence , il se fit apporter des outils de tisserand , & apprit à faire de la

toile, afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, & de les faire travailler à des vestemens de coton pour couvrir ceux qui recevroient le Baptême; car ces Infideles ont coûtume d'aller presque nuds.

Le repos qu'il goûta à Sainte-Croix de la Sierra, ne fut pas de longue durée. Le Gouverneur de la ville s'étant persuadé que le tems étoit venu d'entreprendre la conversion des *Chiriguanes*, engagea les Superieurs à y envoyer le Pere Cyprien. Ces Indiens vivent épars-çà & là dans le País, & se partagent en diverses petites Peuplades, comme les *Moxes*. Leurs coûtumes sont aussi les mêmes, à la reserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de Gouvernement: ce qui faisoit juger au Missionnaire, qu'étant plus policez que les *Moxes*, ils seroient aussi plus traitables. Cette esperance lui adoucit les dégoût qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue: en peu de mois il en sçut assez pour se faire entendre, & pour commencer ses instructions; mais la maniere indigne dont ils reçurent les paroles de Salut qu'il leur annonçoit, le força d'abandonner une Nation si corrompue.

Il obtint de ses Superieurs la permission qu'il leur demanda , de retourner chez les *Moxes* , qui , en comparaison des *Chiriguanes* , lui paroissoient bien moins éloignez du Roïaume de Dieu.

En effet il les trouva plus dociles qu'auparavant , & peu à peu il gagna entierement leur confiance. Revenus de leurs préjugés , ils connurent enfin l'excez d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'assemblerent au nombre de six cens pour vivre sous la conduite du Missionnaire , qui eut la consolation après huit ans & six mois de travaux de voir une Chrétienté fervente formée par ses soins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on celebre la fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge , cette circonstance lui fit naître la pensée de mettre sa nouvelle Mission sous la protection de la Sainte Vierge : & on l'a appelée depuis ce tems-là la Mission de Nôtre-Dame de Lorette.

Le P. Cyprien employa cinq ans à cultiver & à augmenter cette Chrétienté naissante : elle étoit déjà composée de plus de deux mille Néophytes , lorsqu'il lui arriva un nouveau secours de Missionnaires. Ce surcroît

d'Ouvriers Evangeliques vint à propos pour aider le saint Homme à executer le dessein qu'il avoit formé, de porter la lumiere de l'Evangile dans toute l'étendue de ces terres Idolatres. Il leur abandonna aussi-tôt le soin de son Eglise pour aller à la découverte d'autres Nations auxquelles il pût annoncer JESUS-CHRIST. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les Habitans ne sont gueres capables des sentimens d'humanité & de religion. Ils sont répandus dans toute l'étendue du País, & divisez en une infinité de Cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entre elles une haine implacable : ce qui étoit un obstacle presque invincible à leur réunion.

La charité ingenieuse du P. Cyprien lui fit surmonter toutes ces difficultez. S'étant logé chez un de ces Indiens, de là il parcourut toutes les cabanes d'alentour : il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ces Peuples par ses manieres douces & honnêtes, & il leur fit goûter insensiblement les Maximes de la Religion, bien moins par la force du

raisonnement, dont ils étoient incapables, que par un certain air de bonté, dont il accompagnoit ses discours. Il s'afféyoit à terre avec eux pour les entretenir; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens, & aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, & sans se précautionner contre la morsure des mofquites. Quelque dégoûtans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin il se fit barbare avec ces barbares pour les faire entrer plus aisément dans les voyes du salut.

Le soin qu'eut le Missionnaire d'apprendre un peu de Médecine & de Chirurgie, fut un autre moyen qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime & l'affection de ces Peuples. Quand ils étoient malades, c'étoit lui qui préparoit leurs médecines, qui lavoit & pansoit leurs playes, qui nettoyoit leurs Cabanes, & il faisoit tout cela avec un empressement & une affection qui les charmoit. L'estime & la reconnaissance les porterent bien-tôt à entrer dans toutes ses vûes; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs

premieres habitations pour le suivre. En moins d'un an s'étant rassemblez jusqu'au nombre de plus de deux mille, ils formerent une grande Bourgade, à laquelle on donna le nom de la Sainte Trinité.

Le Pere Cyprien s'employa tout entier à les instruire des veritez de la Foi. Comme il avoit le talent de se rendre clair & intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mysteres & les points les plus difficiles de la Religion, les mit bien-tôt en état d'être regenez par les eaux du baptême. En embrassant le Christianisme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs & d'autres coutumes, & s'assujettirent volontiers aux loix les plus austeres de la Religion : leur devotion éclatoit sur tout dans ce saint tems, auquel on celebre le Mystere des souffrances du Sauveur. On ne pouvoit gueres retenir ses larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux Fideles, & les penitences extraordinaires qu'ils faisoient. Ils ne manquoient aucun jour d'assister au Sacrifice de la Messe; & ce qu'il y eut d'admirable, vû

leur grossiereté , c'est que le Missionnaire vint à bout par sa patience d'apprendre à plusieurs d'entre-eux à chanter en plein chant le Cantique, *Gloria in excelsis*, le Symbole des Apôtres, & tout ce qui se chante aux Messes hautes.

Ces Peuples étant ainsi réduits sous l'obéissance de JESUS-CHRIST, le Missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de gouvernement, sans quoi il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étoient nez, ne les replongeât dans les mêmes désordres, auxquels ils étoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui étoient le plus en réputation de sagesse & de valeur, & il en fit des Capitaines, des Chefs de famille, des Consuls, & d'autres Ministres de la justice pour gouverner le reste du Peuple. On vit alors ces hommes, qui auparavant ne souffroient aucune domination, obéir volontiers à de nouvelles Puissances, & se soumettre sans peine aux plus sévères châtimens, dont leurs fautes étoient punies.

Le P. Cyprien n'en demeura pas-là. Comme les Arts pouvoient beaucoup

contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser, il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bien-tôt parmi eux des Laboureurs, des Charpentiers, des Tisserans, & d'autres Ouvriers de cette nature, dont il est inutile de faire le détail.

Mais à quoi le saint Homme pensa davantage, ce fut à procurer des alimens à ce grand Peuple qui s'augmentoît chaque jour. Il craignoit avec raison que la stérilité du País obligeant ses Neophytes à s'absenter de tems en tems de la Peuplade, pour aller chercher de quoi vivre sur les montagnes éloignées, ils ne perdissent peu à peu les sentimens de Religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus il fit réflexion que les Missionnaires qui viendroient dans la suite cultiver un champ si vaste, n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle; & que plusieurs d'entre-eux succomberoient sous le poids du travail, s'il n'avoient pour tout aliment que d'insipides racines. Dans cette vûe il songea à peupler le País de Taureaux & de Vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre & s'y mul-

tiplier. Il falloit les aller chercher bien loin, & par des chemins difficiles. Les difficultez ne l'arrêterent point : plein de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte - Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cens de ces animaux, il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire, il grimpe les montagnes, il traverse les rivieres, poursuivant toujours devant soi ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit. Il se vit bientôt abandonné de la plûpart des Indiens de sa suite, à qui les forces & le courage manquerent : mais sans se rebuter, il continua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boüe jusqu'aux genoux, & exposé sans cesse, ou à perdre la vie par les mains des Barbares, ou à être dévoré par les bêtes feroces. Enfin après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à la Mission avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du Missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y

a maintenant dans le País plusieurs de ces animaux , & beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les Habitans des Peuplades Chrétiennes.

Après avoir pourvû aux besoins de ses Neophytes , il ne lui restoit plus que d'élever un Temple à J E S U S-CHRIST , car il souffroit avec peine que les saints Mysteres se celebrafent dans une pauvre Cabane , qui n'avoit d'Eglise que le nom qu'il lui en avoit donné. Mais pour exécuter ce projet , il falloit qu'il mît la main à l'œuvre , & qu'il apprît lui-même à ses Indiens la maniere de construire un Edifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appella plusieurs, il ordonna aux uns de couper du bois, il apprit aux autres à cuire la terre & à faire de la brique ; il fit faire du ciment à d'autres ; enfin après quelques mois de travail , il eut la consolation de voir son Ouvrage achevé.

Quelques années après , l'Eglise n'étant pas assez vaste , pour contenir la multitude des Fideles , il en bâtit un autre beaucoup plus grande & plus belle. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que cette nouvelle Eglise fut élé-

vée comme la première, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, & sans que d'autre Architecte que lui-même présidât à un si grand Ouvrage. Les Gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille : ils en étoient frappez jusqu'à l'admiration, & par la Majesté du Temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le Pere Cyprien en fit la Dédicace avec beaucoup de solennité : il y eut un grand concours de Chrétiens & d'Idolâtres, qui furent aussi touchez d'une cérémonie si auguste, qu'édifiez de la piété d'un grand nombre de Catéchumenes, que le Missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes Peuplades étant formées, toutes les pensées du Pere Cyprien se tournerent vers d'autres Nations. Il sçavoit par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'Orient, on trouvoit un Peuple assez nombreux ; il partit pour en faire la découverte, & après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme, enfin le septième il découvrit une Nation, qu'on nomme la Nation des *Coseremoniens*. Il em-

ploya pour leur conversion les mêmes moyens dont il s'étoit déjà servi avec succès pour former des Peuplades parmi les *Moxes*, & il sçut si bien les gagner en peu de tems, que les Missionnaires qui vinrent dans la suite, les engagerent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de-là, & y fonder une grande Peuplade qui s'appelle la Peuplade de S. Xavier.

Le saint homme, qui avançoit toujours dans les terres, ne fut pas long-tems sans découvrir encore un Peuple nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la Nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces Barbares l'apperçurent, ils prirent en main leurs flèches; ils se préparoient déjà à tirer sur lui, & sur les Néophytes qui l'accompagnoient: mais la douceur avec laquelle le P. Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le Missionnaire demeura quelque tems parmi eux, & ce fut en parcourant leurs diverses habitations, qu'il eut connoissance d'une autre Nation qu'on appelle la Nation des *Guarayens*. Ce sont des Peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les

autres Nations par leur ferocité naturelle, & par la coûtume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même maniere qu'on va à la chasse des bêtes ; ils les prennent vivans, s'ils peuvent, ils les entraînent avec eux, & ils les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure, fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayez par les cris lamentables des ames, dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans & vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent par tout la consternation & l'effroi.

Une poignée de ces Barbares se trouva sur le chemin du Pere Cyprien : les Néophites s'appercevant à leur langage qu'ils étoient d'une Nation ennemie de toutes les autres, se préparoient à leur ôter la vie : & ils l'eussent fait, si le Missionnaire ne les eût arrêté en leur représentant, qu'encore que ces hommes méritassent d'expié par leur mort tant de cruautéz qu'ils exerçoient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du Christianisme, ni au

dessein qu'on se propoſoit de pacifier & de réunir toutes les Nations des Gentils : que ces excès d'inhumanité ſe corrigeroient, à meſure qu'ils ouvreroient les yeux à la lumière de l'Evangile ; & qu'il valoit mieux les gagner par des bien-faits , que de les aigrir par des châtimens. Se tournant enſuite du côté de ces Barbares , il les combla de careſſes : & eux par reconnoiſſance le conduiſirent dans leurs Peuplades , où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'eſt-là qu'on lui fit connoître pluſieurs autres Nations du voiſinage , entr'autres celles des *Tapacures* , & des *Baures*.

Le Miſſionnaire profita du bon accueil que lui firent des Peuples , ſi féroces , pour leur inſpirer de l'horreur de leurs crimes : ils parurent touchés de ſes diſcours , & promirent tout ce qu'il voulut : mais à peine l'eurent-ils perdu de vûe , qu'ils oublièrent leurs promeſſes, & reprirent leurs premières inclinations.

Dans un autre voyage que le Pere fit dans leur Païs , il vit entre leurs mains ſept jeunes Indiens qu'ils étoient prêts d'égorger pour ſe repaître de leur

chair. Le Pere les conjura avec larmes de s'abstenir d'une action si barbare, & eux de leur côté engagerent leur parole de maniere, à ne laisser aucun doute qu'ils ne la gardassent. Mais il fut bien surpris à son retour de voir la terre jonchée des ossemens de quatre de ces malheureux qu'ils avoient déjà dévorez.

Saisi de douleur à ce spectacle, il prit les trois qui restoient, & les emmena avec lui à son Eglise de la Trinité, où après avoir été instruits des veritez de la Foi, ils reçurent le Baptême. Quelques tems après, ces nouveaux Fidelles allerent visiter des Peuples si cruels, & mettant en œuvre tout ce qu'un zèle ardent leur inspiroit pour les convertir, ils les engagerent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les *Moxes*.

Comme le Christianisme s'étendoit de plus en plus par la découverte de tant de Peuples differens qui se soumettoient au joug de la Foi; on songeoit à faire venir un plus grand nombre d'Ouvriers Evangeliques. L'éloignement de *Lima* & des autres villes Espagnoles étoit un grand obstacle à ce dessein. Les Missionnaires avoient

souvent conféré ensemble sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces Terres Idolatres, & les villes du Perou. Ils desespéroient d'y réussir, lorsque le P. Cyprien s'offrit de tenter une entreprise qui paroissoit impossible.

Il avoit ouï dire qu'en traversant cette longue file de montagnes qui est vers la droite du Pérou, il se trouvoit un petit sentier qui abregeoit extraordinairement le chemin, & qu'une troupe d'Espagnols commandée par D. Quiroga, avoit commencé de s'y frayer un passage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette route inconnüe. Il part avec quelques Néophytes pour cette pénible expedition, portant sur lui quelques provisions de bouche pour subsister dans ces vastes deserts, & les outils nécessaires pour s'ouvrir un passage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, & eut bien à souffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvrir cette route qu'il cherchoit. Tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient pratiqués que des bêtes farou-

ches, & que d'épaisses forêts, & des rochers escarpez rendoient inaccessible. Tantôt il se trouvoit au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluyes qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soutenir sur un terrain fangeux & glissant, & voyant à ses pieds de profonds abysses couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuisé de fatigues, & ayant consumé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim & de misere.

L'experience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une dernière tentative l'année suivante, & ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'accomplissement de ses desirs. Après bien de nouvelles fatigues soutenues avec un courage égal, lorsqu'il se croyoit tout-à-fait égaré, il traversa comme au hazard un bois épais, & arriva sur la cime d'une montagne, dont il aperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussitôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté Divine, & il n'eut pas plutôt achevé sa priere, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au College le plus proche.

On peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçüe, puisque, pour entrer chez les *Moxes*, il ne falloit plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le Pere Cyprien venoit de tracer.

On ne doit pas oublier ici l'exemple singulier de détachement & de mortification que donna le Missionnaire. Il se voyoit près d'une des Maisons de sa Compagnie : Il étoit naturel qu'il allât réparer sous un Ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient consumées : son inclination même le portoit à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt & quatre ans, sur tout n'ayant point d'ordre contraire de ses Superieurs : mais il crut qu'il seroit plus agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice, & sur le champ il retourna à sa Mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peines, se déroband par-là aux applaudissemens que meritoit le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses Néophites, loin de prendre les petits soulagemens qu'ils vouloient lui procurer, & dont après tant de fatigues il avoit si grand besoin ; il ne songea qu'à
aller

aller découvrir la Nation des *Tapacures*, qui lui avoit été indiquée par les *Guarayens*. Ces peuples étoient autrefois mêlez parmi les *Moxes*, avec qui ils ne faisoient qu'une même Nation. Mais les dissensions qui s'éleverent entre eux, furent une semence de guerres continuelles, qui obligerent enfin les *Tapacures* à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieues environ de distance, vers une longue suite de montagnes qui vont de l'Orient au Nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des *Moxes* Gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, & qu'ayant le corps bien plus souple & plus lesté, ils ne se défendent guères de ceux qui les attaquent, que par la vitesse avec laquelle ils disparoissent à leurs yeux.

Le P. Cyprien alla donc visiter ces Infidèles : il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les Missionnaires qui leur seroient envoyez, & d'aller habiter les terres qu'on leur destineroit. Il eut même la consolation d'en bâtifier plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur

moyen qu'il eut quelque connoissance du País des Amazones. Tous lui dirent que vers l'Orient il y avoit une Nation de Femmes belliqueuses ; qu'à certain tems de l'année elles recevoient des hommes chez elles ; qu'elle tuoient les enfans masles qui en naissoient ; qu'elles avoient grand soin d'élever les filles , & que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante , & qui fit le plus de plaisir au Pere Cyprien , fut celle des *Baures*. Cette Nation est plus civilisée que celle des *Moxes* : leurs Bourgades sont fort nombreuses ; on y voit des ruës & des Places d'armes , où leurs Soldats font l'exercice. Chaque Bourgade est environnée d'une bonne palissade , qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le País : ils dressent des especes de trapes dans les grands chemins , qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats , ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelassées les unes dans les autres , & revêtues de coton & de plumes de diverses couleurs , qui sont à l'épreuve des flèches.

Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur & d'experience, pour en faire des Capitaines à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs Hôtes, une de leurs ceremonies est d'étendre à terre une grande piece de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi y être plus fertile que par tout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le bled, le vin, & les autres arbres d'Europe y croîtroient facilement, pour peu que la terre y fût cultivée.

Le P. Cyprien penetra assez avant dans ce País, & parcourut un grand nombre de Bourgades ; par tout il trouva des Peuples dociles en apparence, & qui paroïssent goûter la Loi nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succès le remplissoit de consolation, mais sa joye fut bien-tôt troublée. Deux Néophytes qui l'accompagnoient, entendirent durant la nuit un grand bruit de tambours dans une Peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de frayeur, ils presserent le Missionnaire de fuir au plus vite, tandis qu'il en

étoit encore tems , parce que , selon la connoissance qu'ils avoient des coûtumes du Pais , & du génie léger & inconstant de la Nation , ce bruit des tambours , & ce mouvement des Indiens armez présageoit quelque chose de funeste pour eux.

Le P. Cyprien s'apperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un Peuple ennemi de la Loi qu'il leur prêchoit ; & ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie , il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces Barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condescendre à la foiblesse de ses Néophytes , qu'il rencontra une Compagnie de *Baures* armez de haches , d'arcs , & de flèches : ils le menacerent de loin , & le chargerent d'injures , en décochant sur lui quantité de flèches , qui furent d'abord sans effet , à cause de la trop grande distance. Mais ils hâterent le pas , & le Pere se sentit blessé au bras & à la cuisse. Les Néophytes épouvantez s'enfuirent hors de la portée des flèches , & les *Baures* aiant atteint ce saint homme , se jetterent sur lui avec fureur , & le percerent de plusieurs coups. Un de ces Barbares lui arra-

chant la Croix qu'il tenoit en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le Pere Cyprien Baraze le 16. de Septembre de l'année 1702. qui étoit la soixante-unième de son âge, après avoir employé vingt-sept ans & deux mois & demi à la conversion des *Moxes*. Sa mort arriva le même jour qu'on celebre celle des SS. Corneille & Cyprien.

Fin de la Relation Espagnole.





DECOUVERTE
DES
INDES
MÉRIDIIONALES

Faisant partie des Terres Australes.

Pierre Fernand de Quiros n'est pas le premier qui ait abordé les Terres Australes & si la premiere découverte des nouvelles terres en acquiert la possession à la Nation qui l'a abordée la premiere, aucune Nation de l'Europe ne peut disputer les Terres Australes à nos François, puis qu'ils les ont reconnûs dès l'an 1503.

Binot Paulmier dit le Capitaine de Gonneville Gentilhomme de la Maison de Buschet en Normandie près Honfleur partit en 1503. d'Honfleur avec un nombre d'Avanturiers pour aller aux Indes Orientales dont les Portugais venoient d'ouvrir le chemin cinq ou six ans auparavant.

Ce Capitaine se trouvant à la hauteur du cap de Bonne-Esperance fut surpris d'une violente tempête qui lui fit perdre sa route, & le jetta sur les côtes des *Terres Australes* qu'il nomma *Indes Méridionales*.

Il y séjourna avec ses compagnons de fortune près de six mois qu'il employa à radouber son Vaisseau & le charger des productions du païs pour revenir en France, l'Equipage de son Vaisseau refusant de passer outre.

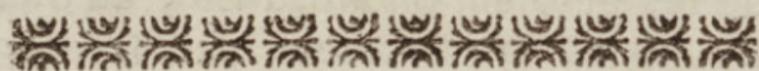
La contrée où il aborda étoit habitée de peuples doux, simples, raisonnables & curieux qui receurent fort bien nos François & leur firent tout l'accueil possible. Elle étoit gouvernée par un Roi nommé *AROSCA*, dont la domination s'étendoit l'espace de deux ou trois journées de païs aux environs des lieux où le Capitaine de *Gonneville* avoit jetté l'ancre.

Nos François gagnerent tellement la confiance de ces peuples que le Roi ne fit point de difficulté de confier au Capitaine de *Gonneville* un de ses fils nommé *Essomeric* sous promesse de le faire instruire de plusieurs de nos inventions & particulièrement de celle de l'Artillerie & de le ramener au plus tard dans 20. lunes.

Ce Capitaine l'ayant amené en France, le fit baptiser & lui donna son nom & son sur-nom; ses affaires ne lui ayant pas permis dans la suite de le remener dans son païs il lui laissa en mourant une partie de ses biens.

Cet Essomeric a vécu jusqu'en 1583. & a laissé posterité en France sous le nom de Binot, il y a eu un de ses petits fils entre les autres nommé Jean-Baptiste Binot Président des Trésoriers de France en Provence, qui n'a laissé qu'une fille qui a épousé Mr. le Marquis de la Barben de la maison de Jourbin.





P R E M I E R
V O Y A G E

D'ALVARO DE MENDAGNA

*Raporté par le Docteur Christoval
de Figueroa dans l'histoire du
Marquis de Canete Viceroy du
Perou.*

LE 10. Janvier 1567. *Alvaro de Mendagna* Cousin du Licentié *Castro* Gouverneur du Perou partit du Port de Callao avec la qualité d'Amiral d'une petite Escadre. Il avoit pour son premier Pilote *Hernand Galego*, ils coururent 1450. lieuës agitez par des vents contraires après-quoi ils reconnurent une petite Isle peuplée à la hauteur de 6. degréz 45. minutes, *Mendagna* la nomma Isle de *Jesus*.

A 160. lieuës de cette Isle, ils se trouverent obligez de traverser un amas d'écueils qui avoient au milieu quelques petites Isles, les uns & les

autres gissoient du Nord-Est, au Sud-Ouest les Isles étoient par 6. degré 15. minutes, & pouvoient avoir en tout 15. lieuës de circonference le tout ensemble, ils les nommerent les Basses de la Chandeleur.

Ils virent une autre terre qu'ils nommerent *Isle de Ste. Elizabeth*, elle est fort habitée, ils y aborderent dans un Port que Mendagna nomma *santa Isabella de la Esirella*, ils en passerent au Sud-Est & à 6. lieuës dudit port ils trouverent deux petites Isles par la hauteur de 8. dégr. Sud, ils en virent encore quelques autres petites & aussi le même jour une grande Baye avec huit petites Isles toutes habitées.

A 14. lieuës de ces petites Isles, ils en virent une grande qu'ils nommerent Malaita; à moitié chemin il y a 2. petites Isles par la hauteur de 8. dégr. qu'ils nommerent *Isles des Ramos*.

Mendagna courut le long de la côte de l'Isle sainte Elizabeth & y découvrit un Port, & un Cap qu'il nomma Cap Prito, il est à 9. degréz.

Au Sud-Ouest de ce Cap & à 9. lieuës sont plusieurs Isles dont la première qui a 5. lieuës de tour, se nom-

me la Galera à une lieuë de laquelle & à 9. du fufdit Cap en est une autre qui a 12. lieuës de tour bien peuplée qu'il a nommé *Buena vista*, par la hauteur de 9. degré 30. minutes, elle est entourée de beaucoup de petites Isles.

Il y en a encore 5. autres dont la premiere qui est à 9. dégr. 30. minutes a 25. lieuës de tour, & a été nommée *La florida*; les noms des trois suivantes font *S. Dimas*, *San German* & *Guadalupe*, au Sud de ces trois Isles est la cinquième nommée *Sefarga* qui a 8. lieuës de tour, elle est à 9. dégr. 45. à 5. lieuës de *Buena vista*, il y a au milieu de *Sefarga* un Volcan qui vomit toûjours de la fumée.

Au-delà de cette dernière se voit une bien plus grande Isle qu'il a nommé *Guadalcanar*, dans laquelle est la riviere d'*Ortega* fort poissonneuse; de ce Parage le Brigantin retourna au Port de *Santa Isabella de la Estrella* où étoient entrez les vaisseaux de l'Escadre.

A 7. lieuës du Cap *Priero* est une autre Isle nommée de *St. Jorge*, entre laquelle & celle de *Ste. Elizabeth* est un canal commode, la pointe de l'Isle *S. Jorge* est à 7. dégr. 30. m. il y a près d'elle plusieurs Isles peuplées.

L'Isle Ste. Elizabeth à 95. lieuës de longueur sur 20. de largeur, elle a 200. lieuës de tour.

De cette Isle les vaisseaux furent à une plage de l'Isle de *Guadalcanar* près *Rio Gallego* & près du Port de la Croix.

Le 13. Juin ils furent à une Isle nommée S. Chrisoval qui a un Port à 11. degrés latitude Sud, ils nommerent toutes ces Isles, Isles de Salomon.

A 3. lieuës de S. Christoval sont 2. Isles, dont l'une fut nommée *Santa Catalina* & l'autre *Santa Anna*, d'où ils coururent au Nord jusqu'à 3. degré Sud, ils y virent des signaux de terre, & crurent que c'étoit la Nouvelle Guinée, à 5. degré Nord ils virent une terre, depuis ils virent une autre Isle par 19. degré 20. minutes Nord qu'ils nommerent Isle de St. François, ils poussèrent au Nord jusqu'au 30. degré où la grosse mer leur fit faire plusieurs routes par les 29, 26, & 31. degré ils aborderent enfin le 22. Janvier 1568. au Port de St. Jacques de la Nouvelle Espagne.

Second Voyage d'Alvaro de Mendagna.

LE 11. Avril 1595. Alvaro de Mendagna s'embarqua au Port de Lima avec son épouse Isabelle Verret, il avoit quatre Vaisseaux montez de 378. hommes, & pour Capitaine & premier Pilote Pierre Fernand de Quiros, il fut au Port de *Cherrepe* qui est le Port de la Ville de St. Jacques de Miraflores d'où il aborda à celui de *Payta*.

Il partit de *Payta* le 16. Juin, & fit route sur le 9. degré. de latitude Sud & ensuite sur le quatorzième.

Le 21. Juillet ils virent une Isle qu'ils nommerent *la Madeleine*, parceque c'étoit la fête de cette Sainte. Cette Isle est à 1000. lieuës de Lima, elle est fort peuplée & à 10. lieuës de tour & un Port à la bande du Sud par la hauteur de 10. degrés.

A peu de distance de cette Isle, se trouvent 3. autres Isles, la premiere se nomme *Isle St. Pierre*, elle est au Nord & a 10. lieuës de la *Magdeleine*, elle peut avoir 4. lieuës de tour.

Ils nommerent la seconde *la Domini-*

nica, elle est au Nord-Oüest de *St. Pierre*, & peut avoir 15. lieuës de circuit.

Ils nommerent la 3. *Sta. Christina*, elle est à 9. lieuës de la *Dominica*, & peut avoir 9. lieuës de tour, il y a un bon Port qu'ils ont nommé *Madre de Dios*.

A une lieuë de la *Dominica* sont les Isles qu'ils ont nommées Isles *du Marquis de Mendocça*, elles sont à peu de distance les unes des autres.

Le 28. de Juillet ils étoient à l'Oüest de *Santa Christina*, par la hauteur de 9. degrés 30. minutes.

Le 5. Aoust ils firent route à l'Oüest-Sud-Oüest, & furent chercher les Isles *de Salomon*.

Le 20. Août ayant fait 400. lieuës, ils virent 4. petites Isles qui toutes quatre ensemble paroïssoient avoir 8. lieuës en quarré, ils les nommerent Isles *de St. Bernard*. Mendagna s'y trouva à 10. degréz 20. minutes latitude méridionale, & à 1400. lieuës de Lima.

Des Isles *St. Bernard*, il fit route à l'Oüest, & le mardi 29. Aoust il découvrit une Isle basse d'environs une lieuë de circuit par la hauteur de 10. degré. 40. m. elle est entourée d'écueils, & fut nommée *la Solitaire*.

Le 7. Septembre Mendagna vit une

grande Isle avec un Volcan, cette Isle a 2 Ports le Volcan en est separé & paroît avoir 3. lieuës de tour, il est à 8. lieuës de la grande Isle.

Cette grande Isle est fort peuplée; le General aborda à un de ces Ports, qui est à 10. lieuës du Volcan, & au Nord-Oüest de l'entrée d'une Baye & d'une riviere, près de laquelle est une habitation: il envoya la Fregate mesurer l'Isle pour sçavoir combien elle avoit du Nord au Sud, il y a encore une autre bonne Baye près cette l'Isle.

Ils virent près de cette grande Isle deux autres qui leur parurent de moitié de grandeur & bien peuplée.

A 8. lieuës à l'Oüest ils en virent une autre qui leur parut petite à 19. lieuës de-là & à l'Oüest-Nord-Oüest, ils découvrirent terre allant à la bouline c'étoient 3. Isles très-peuplées & si grandes qu'ils n'en purent découvrir le bout.

Mendagna nomma cette grande terre *Isle Ste. Croix*, elle parut avoir 100. lieuës de tour, & courir de l'Est à l'Oüest; la terre n'en est pas bien haute, & les côtes sont fort peuplées.

Ils y resterent 2. mois & huit jours & y firent une habitation près d'une Baye qu'ils nommerent *la Gratiense* à

cause de sa bonté, elle peut avoir 4. lieuës & demi de circuit, la côte court Nord Sud, elle est à la bande du Nord de l'Isle dans sa partie Occidentale, le Volcan dont il est parlé ci-devant est devant cette Baye, il y a un Rocher avec une Isle à l'Oüest de la dite Baye. L'Isle peut avoir 4. lieuës, elle est peuplée, & est à peu de distance de la grande Isle dont elle est separée par les écueils, roches & bancs de sables, & quelques petits canaux, au fond de cette Baye est située le Port joignant une riviere dont le fond est bon par la hauteur de 10. degrez 20. minutes, le pais en est très-bon & abondant.

Le 22. Septembre le General Mendagna y établit une Colonie d'Espagnols; quelques-uns d'entr'eux tuerent l'Indien *Malopé* qui étoit ami du General d'où vinrent plusieurs troubles, quelques Espagnols furent tuez, & d'autres moururent de maladie. Le 18. Octobre mourut Alvaro de Mendagna qui laissa pour heritiere & Gouvernante son épouse.

Ayant pris résolution de s'en retourner, ils s'embarquerent tous le 7. Novembre 1595. & deux jours après ils découvrirent une petite Isle fertile qu'ils

nommerent *la Guerta*, elle étoit près de l'Isle *sainte Croix*.

Le 8. ils se déterminèrent d'aller à *Manille* qui est à 900. lieuës de la *Baye Gratiense*, ils prirent le large le 18. Novembre suivant, & tirèrent vers l'Isle *saint Christofle*, où alla Pierre Fernand de Quiros pour gagner la *Nouvelle Guinée* qu'ils découvrirent le 27. du même mois par la hauteur de 5. degr. Sud.

Le 10. Decembre ils se trouverent à la hauteur d'un degré & demi & le Mardi 19. Decembre ils se trouverent à la hauteur de 3. degré 30. minutes Nord.

Le 23. Decembre ils découvrirent une Isle, où il n'y avoit point de Port assuré à cause des écueils, & des roches; cette Isle qui est peuplée est à 6. d. de latitude Nord, elle est ronde & a 30. lieuës, elle est au Parage des Isles *des Barbades*.

A 3. lieuës vers l'Oüest se trouvent 4. Isles basses, & plusieurs autres petites si près les unes des autres qu'il sembloit que ce ne fussent que des rochers.

Le Lundi premier Janvier 1596. ils se trouverent par la hauteur de 14. degrés.

Le 3. du même mois ils virent l'Isle

de Guan, & l'Isle de Serpana du nombre des Isles des Larrons, ils passerent entre deux par un canal de 10. lieuës.

Le Vaisseau passa à la vûe de l'Isle de Guan, & poursuivant la route des Philippines, ils virent les autres Isles des Larrons.

Le Dimanche 12. de Janvier, ils reconnurent le Port du St. Esprit près la Baye de Lobos par la hauteur de 12. degrés 5. minutes, ils y resterent 14. jours. Ils remirent à la voile le 29. Janvier, & découvrirent l'Isle de St. Bernard, entre la bouche & l'Isle de Capul, le jour suivant ils découvrirent le Port Nibalon, dans l'Isle de Luçon.

Le Jeudi 1. Fevrier, ils étoient par le travers de Galban à 15. lieuës de Manille, ensuite ils passerent entre les Isles de la Casa & de Luçon, près de la pointe du Soufre à gauche de la grande Ance de Bourbon, ensuite ils gagnerent l'Isle de Mariveles, qui est à l'entrée de la Baye, enfin par la grace de Dieu ils entrèrent le 11. Fevrier au Port de Cabite à 2. lieuës de Manille capitale des Philippines, à la hauteur de 14. degrés 30. m. Nord. Il leur étoit mort 50. personnes depuis leur départ de l'Isle de Ste. Croix.



DECOUVERTE

D E S

TERRES AUSTRALES

Par Quiros en 1605.

Extrait de la Relation des Indes Occidentales de Fray Juan de Torquemada.

LE Capitaine Dom Pierre Fernand de Quiros Espagnol, est parti du Callao de Lima le 21. Decembre 1605. pour découvrir les Terres Australes avec deux Vaisseaux faisant route à l'Oüest-Sud-Oüest.

Le 26. Janvier il découvrit une Isle de 4. lieües de tour, à la hauteur de 25. degréz de latitude Méridionale, & à 1000. lieües de la côte du Perou.

3. Jours après il découvrit une autre Isle de 12. lieües de circuit.

Le 4. Fevrier il en reconnut une autre qui lui parut avoir 30. lieües de

pour le lendemain il découvrit 4. Isles ; dont il passa à l'Oüest-Nord-Oüest, il en vît une autre à 4. lieuës de ces premières & jugea qu'elle pouvoit avoir 10. lieuës de circonference, & encore une autre qu'il laissa à l'Est-Nord-Est.

Le 9. Février il en reconnut à son Nord-Oüest par 18. degrés 40. min. de latitude.

Le jour suivant il vit une terre longue & fort habitée par 17. degrés 40. m. il courut 20. lieuës le long de ses côtes, elle lui parut avoir plusieurs Ports.

Le 14. Février il vît une Isle au Nord-Est, & le lendemain une autre.

Le 21. Février il découvrit une Isle à l'Oüest de sa proüe elle couroit Nord-Sud, & avoit 10. lieuës de tour, il la nomma (a) *Isle de St. Bernard* elle est à 10. dég. 30. m. de latitude méridionale.

Le 3. Mars il découvrit une Terre à l'Oüest qui couroit Nord-Sud, c'étoit une Isle qui avoit 16. lieuës de tour avec un bon Port, il la nomma (b) *Isle de la belle Nation*. Ensuite il courut à l'Oüest toujours sur la même latitude, pour chercher l'Isle de Ste. Croix. . . .

a Isle de Saint Bernard.

b Isle de la belle Nation.

Le 7. Avril il découvrit une Terre à l'Oüest-Nord-Oüest qu'il nomma Isle de Taumago, elle a un bon Port.

Le 21. Avril ils vit une Isle à la bande du Sud-Est par la hauteur de 12. degrés, ils firent voile au Sud.

Et le 25. Avril il vit une grande & haute Terre qu'il nomma (c) Nuestra Señora de la Luz par 14. d. 30. m. il en vit une autre à la bande de l'Oüest, & une très-grande à la bande du Sud & au Sud-Est une plus grande qui lui parut n'avoir pas de fin, elle étoit bordée de grandes montagnes courantes à l'Oüest.

Il en vit encore une autre bien plus haute & plus grande que la première, elle avoit plusieurs grosses rivières & autres marques de la grandeur, & longueur d'une Isle qu'il jugea être près de la Terre-ferme, elle étoit fort peuplée.

Le 30. Avril il vit de grandes terres qui lui parurent au Sud-Oüest avec un bon Port. (d) Ces terres lui parurent doubles, très-grandes & abondante. Il nomma le Port, *Port de St. Philippe & de St. Jacques* & la terre.

c Nuestra Señora de la Luz.

d Port St. Philippe & St. Jacques.

(e) *Terre Australe du St. Esprit*, il vit un autre port qu'il nomma Port de la vraie Croix. Des deux rivières, entre lesquels ils étoient, il nomma l'une le *Jordan* & l'autre *Rivière du Sauveur*.

Il changea ensuite de route & vint gagner la hauteur de 10. dég. 40. m. latitude méridionale pour trouver l'Isle de Ste. Croix, il courut quelque tems sur cette latitude, & ne découvrit point de terre comme il s'y attendoit.

Il prit le parti de s'en retourner, & fit voile vers la Californie qu'il découvrit de loin & aborda le 8. Octobre au Port de la Nativité à la Nouvelle Espagne, d'où il fut défarmer à Acapulco.

e *Terre Australe du St. Esprit.*

f *Le Jordan riviere du Sauveur.*

F I N.



T A B L E

D E S

R E L A T I O N S

Contenuës dans ce second
Volume.

R *Relation de la Guiane par le Chevalier Raleigh.* pag 1

La même Rélation traduite de l'Anglois du Capitaine Keymis. 102

Relation en forme de Journal, de la découverte des Isles de Palaos, ou Nouvelles Philippines. 128

Journal du Voïage du Capitaine Narbrough à la Mer du Sud. 139

Relation d'un Voïage aux Terres Australes inconnuës, tirée du Journal du Capitaine Abel Jansen Tasman. 319

Lettre du Pere Nyel sur la Mission des Moxes, Peuples de l'Amerique Méridionale. 338

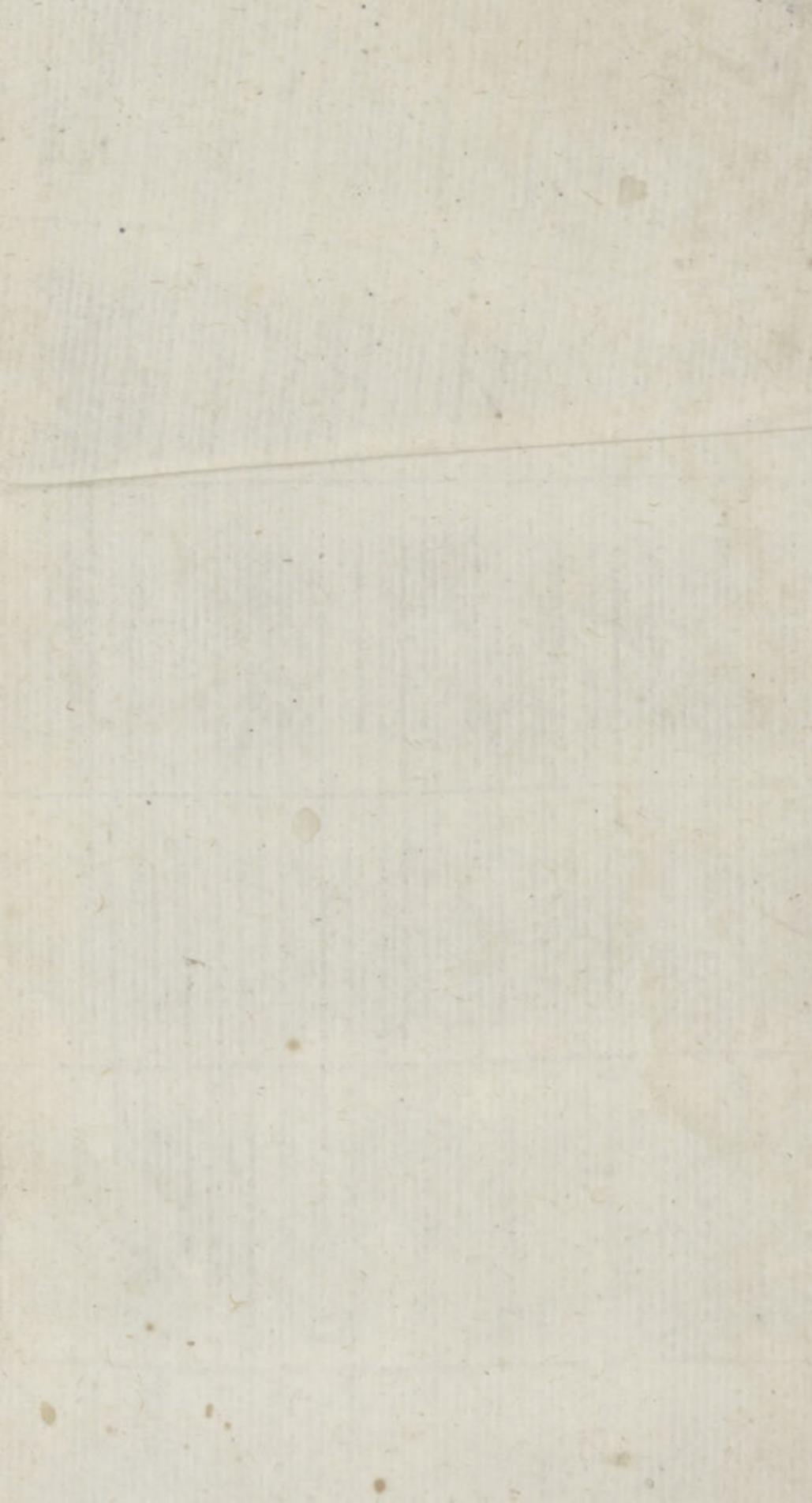
Relation Espagnole de la Mission des Moxes, imprimée par ordre de l'Evê-

TABLE DES RELATIONS.

<i>que de la Ville de la Paix.</i>	349
<i>Découverte des Indes Meridionales, fai- sant partie des Terres Australes.</i>	390
<i>Premier Voïage d'Alvaro de Mendagna, par le Docteur Christoval de Figue- roa.</i>	393
<i>Second Voïage d'Alvaro de Menda- gna.</i>	397
<i>Découverte des Terres Australes par Quiros en 1605.</i>	405

Volume.

*Relation de la Guinée par le Che-
valier Raleigh. pag. 1
La même Relation traduite de l'Anglois
du Capitaine Keymis. 102
Relation en forme de Journal, de la dé-
couverte des Isles de Palaos, ou Non-
velles Philippines. 118
Journal du Voïage du Capitaine Nar-
borough à la Mer du Sud. 139
Relation d'un Voïage aux Terres Austr-
les inconnues, tiré du Journal du Ca-
pitaine Abel Jansen Tasman. 219
Nouvelles de la Mer du Sud par la Mer du Sud
Moxes, Peuples de l'Amérique
Meridionale. 228
Journal Espagnol de la Relation des
Moxes, imprimée par ordre de l'Éc-*



Nouvel

Stock

Mademoiselle

Mademoiselle

Waverley

Waverley

Waverley

